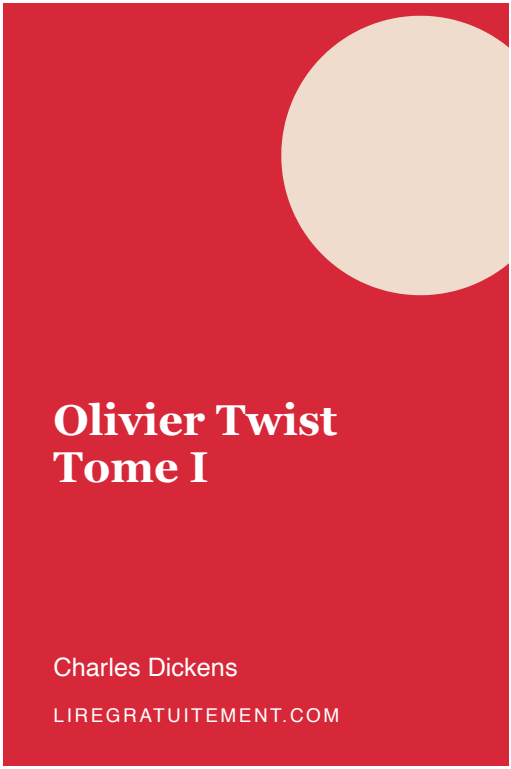


Olivier Twist Tome I

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Du lieu où naquit Olivier Twist, et des circonstances qui accompagnèrent sa naissance.

Parmi les divers monuments publics qui font l'orgueil d'une ville dont, par prudence, je tairai le nom, et à laquelle je ne veux pas donner un nom imaginaire, il en est un commun à la plupart des villes grandes ou petites : c'est le dépôt de mendicité. Un jour, dont il n'est pas nécessaire de préciser la date, d'autant plus qu'elle n'est d'aucune importance pour le lecteur, naquit dans ce dépôt de mendicité le petit mortel dont on a vu le nom en tête de ce chapitre.

Longtemps après que le chirurgien des pauvres de la paroisse l'eut introduit dans ce monde de douleur, on doutait encore si le pauvre enfant vivrait assez pour porter un nom quelconque : s'il eût succombé, il est plus que probable que ces mémoires n'eussent jamais paru, ou bien, ne contenant que quelques pages, ils auraient eu l'inestimable mérite d'être le modèle de biographie le plus concis et le plus exact qu'aucune époque ou aucun pays ait jamais produit.

Quoique je sois peu disposé à soutenir que ce soit pour un homme une faveur extraordinaire de la fortune, que de naître dans un dépôt de mendicité, je dois pourtant dire que, dans la circonstance actuelle, c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux à Olivier Twist : le fait est qu'on eut beaucoup de peine à décider Olivier à remplir ses fonctions respiratoires, exercice fati-

gant, mais que l'habitude a rendu nécessaire au bien-être de notre existence ; pendant quelque temps il resta étendu sur un petit matelas de laine grossière, faisant des efforts pour respirer, balancé pour ainsi dire entre la vie et la mort, et penchant davantage vers cette dernière. Si pendant ce court espace de temps Olivier eût été entouré d'aïeules empressées, de tantes inquiètes, de nourrices expérimentées et de médecins d'une profonde sagesse, il eût infailliblement péri en un instant ; mais comme il n'y avait là personne, sauf une pauvre vieille femme, qui n'y voyait guère par suite d'une double ration de bière, et un chirurgien payé à l'année pour cette besogne, Olivier et la nature luttèrent seul à seul. Le résultat fut qu'après quelques efforts, Olivier respira, éternua, et donna avis aux habitants du dépôt, de la nouvelle charge qui allait peser sur la paroisse, en poussant un cri aussi perçant qu'on pouvait l'attendre d'un enfant mâle qui n'était en possession que depuis trois minutes et demie de ce don utile qu'on appelle la voix.

Au moment où Olivier donnait cette première preuve de la force et de la liberté de ses poumons, la petite couverture rapiécée jetée négligemment sur le lit de fer s'agita doucement. La figure pâle d'une jeune femme se souleva péniblement sur l'oreiller, et une voix faible articula avec difficulté ces mots : « Que je vois mon enfant avant de mourir ! »

Le chirurgien était assis devant le feu, se chauffant et se frottant les mains tour à tour. À la voix de la jeune femme il se leva, et s'approchant du lit, il dit avec plus de douceur qu'on n'en eût pu attendre de son ministère :

« Oh ! il ne faut pas encore parler de mourir.

— Oh ! non, que Dieu la bénisse, la pauvre chère femme, dit la garde en remettant bien vite dans sa poche une bouteille dont elle venait de déguster le contenu avec une évidente satisfaction ; quand elle aura vécu aussi longtemps que moi, monsieur, qu'elle aura eu treize enfants et en aura perdu onze, puisque je n'en ai plus que deux qui sont avec moi au dépôt, elle pensera autrement. Voyons, songez au bonheur d'être mère, avec ce cher petit agneau. »

Il est probable que cette perspective consolante de bonheur maternel ne produisit pas beaucoup d'effet. La malade secoua tristement la tête et tendit les mains vers l'enfant.

Le chirurgien le lui mit dans les bras ; elle appliqua avec tendresse sur le front de l'enfant ses lèvres pâles et froides ; puis elle passa ses mains sur son propre visage, elle jeta autour d'elle un regard égaré, frissonna, retomba sur son lit, et mourut ; on lui frotta la poitrine, les mains, les tempes ; mais le sang était glacé pour toujours ; on lui parlait d'espoir et de secours ; mais elle en avait été si longtemps privée, qu'il n'en était plus question.

« C'est fini, madame Thingummy, dit enfin le chirurgien.

— Ah ! pauvre femme, c'est bien vrai, dit la garde en ramassant le bouchon de la bouteille verte, qui était tombé sur le lit tandis qu'elle se baissait pour prendre l'enfant. Pauvre femme !

— Il est inutile de m'envoyer chercher si l'enfant crie, dit le chirurgien d'un air délibéré ; il est probable qu'il ne sera pas bien tranquille. Dans ce cas donnez-lui un peu de gruau. » Il mit son chapeau, et en gagnant la porte il s'arrêta près du lit et ajouta : « C'était une jolie fille, ma foi ; d'où venait-elle ?

— On l'a amenée ici hier soir, répondit la vieille femme, par ordre de l'inspecteur ; on l'a trouvée gisant dans la rue ; elle avait fait un assez long trajet, car ses chaussures étaient en lambeaux ; mais d'où venait-elle, où allait-elle ? nul ne le sait. »

Le chirurgien se pencha sur le corps, et soulevant la main gauche de la défunte : « Toujours la vieille histoire, dit-il en hochant la tête ; elle n'a pas d'alliance… Allons ! bonsoir. »

Le docteur s'en alla dîner, et la garde, ayant encore une fois porté la bouteille à ses lèvres, s'assit sur une chaise basse devant le feu, et se mit à habiller l'enfant.

Quel exemple frappant de l'influence du vêtement offrit alors le petit Olivier Twist ! Enveloppé dans la couverture qui jusqu'alors était son seul vêtement, il pouvait être fils d'un grand seigneur ou d'un mendiant : il eût été difficile pour l'étranger le plus présomptueux de lui assigner un rang dans la société ; mais quand il fut enveloppé dans la vieille robe de calicot, jaunie à cet usage, il fut marqué et étiqueté, et se trouva, tout d'un coup à sa place : l'enfant de la paroisse, l'orphelin de l'hospice, le souffre-douleur affamé, destiné aux coups et aux mauvais traitements, au mépris de tout le monde, à la pitié de personne.

Olivier criait de toute sa force. S'il eût pu savoir qu'il était orphelin, abandonné à la tendre compassion des marguilliers et des inspecteurs, peut-être eût-il crié encore plus fort.

q

Chapitre 2 Comment Olivier Twist grandit, et comment il fut élevé.

Pendant les huit ou dix mois qui suivirent, Olivier Twist fut victime d'un système continuel de tromperies et de déceptions ; il fut élevé au biberon : les autorités de l'hospice informèrent soigneusement les autorités de la paroisse de l'état chétif du pauvre orphelin affamé. Les autorités de la paroisse s'enquirent avec dignité près des autorités de l'hospice, s'il n'y aurait pas une femme, demeurant actuellement dans l'établissement, qui fût en état de procurer à Olivier Twist la consolation et la nourriture dont il avait besoin ; les autorités de l'hospice répondirent humblement qu'il n'y en avait pas : sur quoi les autorités de la paroisse eurent l'humanité et la magnanimité de décider qu'Olivier serait affermé, ou, en d'autres mots, qu'il serait envoyé dans une succursale à trois milles de là, où vingt à trente petits contrevenants à la loi des pauvres passaient la journée à se rouler sur le plancher sans avoir à craindre de trop manger ou d'être trop vêtus, sous la surveillance maternelle d'une vieille femme qui recevait les délinquants à raison de sept pence 1 par tête et par semaine. Sept pence font une somme assez ronde pour l'entretien d'un enfant ; on peut avoir bien des choses pour sept pence ; assez, en vérité, pour lui charger l'estomac et altérer sa santé. La vieille femme était pleine de sagesse et d'expérience ; elle savait ce qui convenait aux enfants, et se rendait parfaitement compte de ce qui lui convenait à elle-même : en conséquence, elle fit servir à son propre usage la plus grande partie du secours hebdomadaire, et réduisit la petite génération de la paroisse à un régime encore plus maigre que celui qu'on lui allouait dans la maison de refuge où Olivier était né. Car la bonne dame reculait prudem-

ment les limites extrêmes de l'économie, et se montrait philosophe consommée dans la pratique expérimentale de la vie.

Tout le monde connaît l'histoire de cet autre philosophe expérimental qui avait imaginé une belle théorie pour faire vivre un cheval sans manger, et qui l'appliqua si bien, qu'il réduisit peu à peu la ration de son cheval à un brin de paille ; sans aucun doute, cette bête fut devenue singulièrement agile et fringante si elle n'était pas morte, précisément vingt-quatre heures avant de recevoir pour la première fois une forte ration d'air pur. Malheureusement pour la philosophie expérimentale de la vieille femme chargée d'avoir soin d'Olivier Twist, ce résultat était le plus souvent la conséquence naturelle de son système. Juste au moment où un enfant était venu à bout d'exister avec la plus mince portion de la plus chétive nourriture, il arrivait, huit ou neuf fois sur dix, qu'il avait la méchanceté de tomber malade de froid et de faim, ou de se laisser choir dans le feu par négligence, ou d'étouffer par accident ; alors le malheureux petit être partait pour l'autre monde, où il allait retrouver des parents qu'il n'avait pas connus dans celui-ci. Il y avait parfois une enquête plus intéressante que de coutume, au sujet d'un enfant qu'on aurait étouffé en retournant un lit, ou qui serait tombé dans l'eau bouillante un jour de blanchissage, bien que ce dernier accident fût très rare, car à la ferme il n'était presque jamais question de blanchissage. Alors le jury se mettait en tête de faire quelques questions embarrassantes, ou bien les habitants de la paroisse avaient l'audace de signer une réclamation ; mais ces impertinences étaient vite réprimées par le rapport du chirurgien et le témoignage du bedeau : le premier déclarait qu'il avait ouvert le corps, et qu'il n'y avait rien trouvé, ce qui était en effet très probable, et le second jurait toujours dans le sens des autorités de la paroisse ; ce qui

était d'un beau dévouement. De plus, la commission administrative faisait des excursions périodiques à la ferme, en ayant soin d'y envoyer toujours le bedeau la veille pour annoncer la visite ; les enfants étaient propres et soignés quand ces messieurs venaient : pouvait-on faire davantage ? On peut croire que ce système d'éducation n'était pas fait pour donner aux enfants beaucoup de force ni d'embonpoint. Le jour où il eut neuf ans, Olivier Twist était un enfant pâle et chétif, de petite taille et singulièrement fluet.

Mais il devait à la nature ou à ses parents un esprit vif et droit, qui n'avait pas eu de peine à se développer sans être gêné par la matière, grâce au régime de privations de l'établissement, et c'est peut-être à cela qu'il était même redevable d'avoir pu atteindre le neuvième anniversaire de sa naissance ; quoi qu'il en soit, ce jour-là il avait neuf ans, et il était dans la cave au charbon avec deux de ses petits compagnons, qui, après avoir partagé avec lui une volée de coups, avaient été enfermés pour avoir eu l'audace de se plaindre de ce qu'ils avaient faim. Tout à coup Mme Mann, l'excellente directrice de la maison, fut surprise par l'apparition imprévue du bedeau M. Bumble, qui tâchait d'ouvrir la porte du jardin.

« Bonté divine ! est-ce vous, monsieur Bumble ? dit Mme Mann, mettant la tête à la fenêtre, en simulant une grande joie. Suzanne, faites monter Olivier et les deux petits garnements, et débarbouillez-les bien vite. Mon Dieu, que je suis heureuse de vous voir, monsieur Bumble ! »

M. Bumble était gros et irritable ; aussi, au lieu de répondre poliment à cet accueil affectueux, se mit-il à secouer de toute sa

force le petit loquet, et à donner dans la porte un coup de pied, mais un vrai coup de pied de bedeau.

« Là ! est-il possible ? dit Mme Mann courant ouvrir la porte ; pendant ce temps on avait rendu la liberté aux enfants. Comment ai-je pu oublier que la porte était fermée en dedans, à cause de ces chers enfants ? Veuillez entrer, monsieur, veuillez entrer, je vous prie, monsieur Bumble. »

Quoique cette invitation fût faite avec une courtoisie qui aurait adouci le cœur d'un marguillier, elle ne toucha nullement le bedeau.

« Est-ce que vous trouvez respectueux et convenable, madame Mann, demanda M. Bumble en serrant fortement sa canne, de faire attendre les fonctionnaires de la paroisse à la porte de votre jardin, quand ils viennent remplir leurs fonctions paroissiales et visiter les enfants de la paroisse ? Est-ce que vous oubliez, madame Mann, que vous êtes pour ainsi dire déléguée de la paroisse et stipendiée par elle ?

— Oh non ! monsieur Bumble, répondit Mme Mann bien humblement ; mais j'étais allée dire à un ou deux de ces chers enfants qui vous aiment tant, que c'était vous qui veniez, monsieur Bumble. »

M. Bumble avait une haute idée de son talent oratoire et de son importance ; il avait fait parade de l'un et sauvegardé l'autre : il se calma.

« C'est bon, c'est bon, madame Mann, répondit-il d'un ton plus calme ; c'est possible, c'est possible ; entrons, madame Mann ; je viens pour affaires ; j'ai à vous parler. »

Madame Mann introduisit le bedeau dans une petite pièce, pavée en briques, approcha de lui un siège, et s'empressa de le débarrasser de son tricorne et de sa canne qu'elle posa devant lui sur la table ; M. Bumble essuya son front couvert de sueur, jeta un regard de complaisance sur son tricorne et sourit. Oui, il sourit ; après tout, un bedeau est un homme, et M. Bumble sourit.

« N'allez pas vous fâcher de ce que je vais vous dire, observa Mme Mann avec une douceur engageante. Vous venez de faire une longue course, sans quoi je n'en parlerais pas ; prendriez-vous une petite goutte de quelque chose, monsieur Bumble ?

— Rien, absolument rien, dit M. Bumble en refusant de la main avec dignité, mais avec douceur.

— Vous ne me refuserez pas, dit Mme Mann, qui avait observé le ton et le geste du bedeau ; rien qu'une petite goutte, avec un peu d'eau fraîche et un morceau de sucre. »

M. Bumble toussa.

« Si peu que rien, dit Mme Mann, de sa voix la plus engageante.

— Que voulez-vous me donner ? demanda le bedeau.

— Faut bien que j'en aie un peu à la maison, pour mettre dans la bouillie de ces chers enfants, quand ils sont malades, répondit Mme Mann en ouvrant un petit buffet, d'où elle tira une bouteille et un verre ; c'est du gin.

— Est-ce que vous donnez de la bouillie aux enfants, madame Mann ? demanda Bumble, en suivant de l'œil l'intéressante opération du mélange.

— Ah ! oui, que je leur en donne, dit-elle, quoique l'arrow-root coûte bien cher ; mais je ne puis les voir souffrir, c'est plus fort que moi, voyez-vous, monsieur.

— C'est bien, dit M. Bumble, c'est très bien, vous êtes une femme compatissante, madame Mann. (Elle pose le verre sur la table.) Je saisirai la première occasion de dire cela au comité, madame Mann. (Il approche le verre.) Ces enfants ont en vous une mère, madame Mann. (Il agite le gin et l'eau.) Je bois de tout mon cœur à votre santé, madame Mann. (Il en avale la moitié.) Maintenant, causons d'affaires, dit le bedeau, en tirant de sa poche un petit portefeuille de cuir : l'enfant qui a été ondoyé sous le nom d'Olivier Twist a aujourd'hui neuf ans…

— Le cher enfant ! dit Mme Mann en se frottant l'œil gauche avec le coin de son tablier.

— Et, malgré l'offre d'une récompense de dix livres sterling, qu'on a élevée successivement jusqu'à douze ; malgré des efforts incroyables et, si j'ose dire, surnaturels, de la part de la paroisse, dit Bumble, il a été impossible de découvrir qui est le père, pas plus que le nom ou la condition de la mère. »

Mme Mann leva les mains en signe d'étonnement, puis dit après un moment de réflexion : « Mais alors, comment se fait-il qu'il ait un nom ? »

Le bedeau se redressa fièrement : « C'est moi qui l'ai inventé, dit-il.

— Vous ! monsieur Bumble ?

— Moi-même, madame Mann : nous nommons nos enfants trouvés par ordre alphabétique ; le dernier était à la lettre S, je le

nommai Swubble ; celui-ci était à la lettre T, je le nommai Twist ; le suivant s'appellera Unwin, un autre Vilkent. J'ai des noms tout prêts d'un bout à l'autre de l'alphabet ; et arrivé au Z, on recommence.

— Vous êtes joliment lettré, monsieur, dit Mme Mann.

— Mais oui, c'est possible, c'est bien possible, madame Mann », dit le bedeau, évidemment satisfait du compliment. Il finit d'avaler son genièvre et ajouta : « Comme Olivier est maintenant trop grand pour rester ici, le conseil a résolu de le faire revenir au dépôt, et je suis venu moi-même le chercher. Amenez-le-moi tout de suite.

— Vous allez le voir à l'instant », dit Mme Mann, en quittant la salle.

Olivier, qui, pendant ce temps, avait été débarrassé, autant du moins qu'il était possible de le faire en une fois, de la crasse qui couvrait sa figure et ses mains, fut bientôt introduit par sa bienveillante protectrice.

« Olivier, saluez monsieur », dit Mme Mann.

Olivier salua à la fois le bedeau sur sa chaise, et le tricorne sur la table.

« Voulez-vous venir avec moi, Olivier ? » dit le bedeau avec majesté.

Olivier était sur le point de dire qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller avec n'importe qui, lorsque, levant les yeux, il saisit un coup d'œil de Mme Mann, qui s'était placée derrière la chaise du bedeau, lui montrant le poing avec fureur ; il comprit

tout de suite ce que cela voulait dire, car ce poing avait été trop souvent imprimé sur son dos pour n'être pas gravé profondément dans sa mémoire.

« Est-ce que Mme Mann ne viendra pas avec moi ? demanda le pauvre Olivier.

— Non, c'est impossible, répondit M. Bumble ; mais elle viendra vous voir de temps en temps. »

Ce n'était pas très consolant pour l'enfant ; mais, tout jeune qu'il était, il eut assez de sens pour feindre un grand chagrin de s'en aller : il n'était pas difficile au pauvre enfant de verser des larmes ; la faim et les coups fraîchement reçus sont très utiles quand on a besoin de pleurer ; et Olivier se mit à pleurer de la manière la plus naturelle.

Mme Mann lui donna mille baisers et, ce qui valait mieux, une tartine de pain et de beurre, pour qu'il n'eût pas l'air trop affamé en arrivant au dépôt. Un morceau de pain à la main, et coiffé de la petite casquette de drap brun des enfants de la paroisse, Olivier fut emmené par M. Bumble hors de cet affreux séjour, où jamais une parole ni un regard d'affection n'avait embelli ses tristes années d'enfance. Et pourtant il éclata en sanglots quand la porte se referma derrière lui ; quelque misérables que fussent les petits compagnons d'infortune qu'il quittait, c'étaient les seuls amis qu'il eût jamais connus, et le sentiment de son isolement dans ce vaste univers se fit jour pour la première fois dans le cœur de l'enfant.

M. Bumble marchait à grand pas, et le petit Olivier, serrant bien fort le parement galonné du bedeau, trottait à côté de lui, et demandait à chaque instant s'ils n'allaient pas bientôt arriver. M.

Bumble répondait à ses questions d'une manière brève et dure : il n'éprouvait plus l'influence bienfaisante qu'exerce le genièvre sur certains cœurs, et il était redevenu bedeau.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'Olivier avait franchi le seuil du dépôt de mendicité, et il avait à peine fini de faire disparaître un second morceau de pain, quand M. Bumble, qui l'avait confié aux soins d'une vieille femme, revint lui dire que c'était jour de conseil et que le conseil le mandait.

Olivier, qui n'avait pas une idée précise de ce que c'était qu'un conseil, fut fort étonné à cette nouvelle, ne sachant pas trop s'il devait rire ou pleurer ; du reste, il n'eut pas le temps de faire de longues réflexions : M. Bumble lui donna un petit coup de canne sur la tête pour le rendre attentif, un autre sur le dos pour le rendre alerte, lui ordonna de le suivre, et le conduisit dans une grande pièce badigeonnée de blanc, où huit ou dix gros messieurs siégeaient autour d'une table, au bout de laquelle un monsieur d'une belle corpulence, au visage rond et rouge, était assis dans un fauteuil plus élevé que les autres.

« Saluez le conseil », dit Bumble.

Olivier essuya deux ou trois larmes qui roulaient dans ses yeux, et salua la table du conseil.

« Votre nom, petit ? » dit le monsieur qui occupait le fauteuil.

Olivier eut peur à la vue de tant de messieurs, et resta interdit. Le bedeau lui appliqua sur le dos un nouveau coup qui le fit pleurer ; aussi répondit-il bien bas et d'une voix tremblante ; sur quoi un monsieur à gilet blanc dit qu'il était un idiot, moyen excellent pour donner un peu d'assurance à l'enfant et le mettre à son aise.

« Écoutez-moi, petit, dit le président ; vous savez que vous êtes orphelin, je suppose ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le pauvre Olivier.

— Cet enfant est idiot, j'en étais sûr, dit le monsieur au gilet blanc, d'un ton péremptoire.

— Chut ! dit le monsieur qui avait parlé le premier ; vous savez que vous n'avez ni père ni mère, et que vous êtes élevé aux frais de la paroisse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Olivier en pleurant amèrement.

— Pourquoi donc pleurez-vous ? demanda le monsieur au gilet blanc. (C'était en effet bien extraordinaire ; qu'avait donc cet enfant à pleurer ainsi ?)

— J'espère que vous faites vos prières tous les soirs, dit un autre monsieur d'un ton rechigné, et que vous priez en bon chrétien pour ceux qui vous nourrissent et qui ont soin de vous ?

— Oui, monsieur », balbutia l'enfant.

Le monsieur qui venait de parler avait raison : il eût fallu en effet qu'Olivier fût un bon chrétien et même un chrétien modèle, s'il eut prié pour ceux qui le nourrissaient et qui avaient soin de lui ; mais il ne le faisait pas, parce qu'on ne le lui avait pas enseigné.

« C'est bien, dit le président à mine rubiconde ; vous êtes ici pour votre éducation et pour apprendre un métier utile.

— Aussi, demain matin à six heures vous commencerez à éplucher de l'étoupe », dit le bourru au gilet blanc.

Faire éplucher de l'étoupe à Olivier, c'était combiner ensemble d'une manière très simple les deux bienfaits qu'on lui accordait ; il reconnut l'un et l'autre par un profond salut à l'instigation du bedeau, puis on l'emmena dans une grande salle de l'hospice, où, sur un lit bien dur, il s'endormit en sanglotant : preuve éclatante de la douceur des lois de notre heureux pays, qui n'empêchent pas les pauvres de dormir !

Pauvre Olivier ! Endormi dans l'heureuse ignorance de ce qui se passait autour de lui, il ne songeait guère que ce jour-là même le conseil venait de prendre une décision qui devait exercer sur sa destinée ultérieure une influence irrésistible : mais la décision était prise ; et voici quelle elle était.

Les membres du conseil d'administration étaient des hommes pleins de sagesse et d'une philosophie profonde : en fixant leur attention sur le dépôt de mendicité, ils avaient découvert tout à coup ce que des esprits vulgaires n'eussent jamais aperçu, que les pauvres s'y plaisaient ! C'était pour les classes pauvres un séjour plein d'agrément, une taverne où l'on n'avait rien à payer, où l'on avait toute l'année le déjeuner, le dîner, le thé et le souper ; c'était un véritable Élysée de briques et de mortier, où l'on n'avait qu'à jouir sans travailler.

« Oh ! oh ! se dit le conseil d'un air malin ; nous sommes gens à remettre les choses en ordre ; nous allons faire cesser cela tout de suite. » Sur ce ils posèrent en principe que les pauvres auraient le choix (car on ne forçait personne, bien entendu) de mourir de faim lentement s'ils restaient au dépôt, ou tout d'un coup s'ils en sortaient. À cet effet, ils passèrent un marché avec l'administration des eaux pour en obtenir une quantité illimitée, et avec un marchand de blé pour avoir à des périodes détermi-

nées une petite quantité de farine d'avoine : ils accordèrent trois légères rations de gruau clair par jour, un oignon deux fois par semaine, et la moitié d'un petit pain le dimanche. Ils prirent, relativement aux femmes, beaucoup d'autres dispositions sages et humaines, qu'il est inutile de rapporter : ils entreprirent, par pure bonté, de séparer par une espèce de divorce les pauvres gens mariés, ce qui leur épargnait les frais énormes d'un procès devant la cour ecclésiastique ; et, au lieu d'obliger le mari à soutenir sa famille par son travail, ils lui arrachèrent sa famille et le rendirent célibataire. On ne saurait dire combien de gens dans toutes les classes de la société eussent voulu profiter de ces deux bienfaits ; mais les administrateurs étaient des hommes prévoyants et avaient obvié à cette difficulté : pour jouir de ces bienfaits il fallait vivre au dépôt, et y vivre de gruau ; cela effrayait les gens.

Six mois après l'arrivée d'Olivier Twist, le nouveau système était en pleine vigueur. Dans le début, il fut un peu coûteux ; il fallut payer davantage à l'entrepreneur des pompes funèbres, et rétrécir les vêtements de tous les pauvres, amaigris et réduits à rien après une semaine ou deux de gruau ; mais le nombre des habitants du dépôt de mendicité diminua beaucoup, et les administrateurs étaient dans le ravissement.

L'endroit où mangeaient les enfants était une grande salle pavée, au bout de laquelle était une chaudière d'où le chef du dépôt, couvert d'un tablier et aidé d'une ou deux femmes, tirait le gruau aux heures des repas. Chaque enfant en recevait plein une petite écuelle et jamais davantage, sauf les jours de fête, où il avait en plus deux onces un quart de pain ; les bols n'avaient jamais besoin d'être lavés : les enfants les polissaient avec leurs cuillers

jusqu'à ce qu'ils redevinssent luisants ; et, quand ils avaient terminé cette opération, qui n'était jamais longue, car les cuillers étaient presque aussi grandes que les bols, ils restaient en contemplation devant la chaudière avec des yeux si avides qu'ils semblaient la dévorer de leurs regards, et ils se léchaient les doigts pour ne pas perdre quelques petites gouttes de gruau qui avaient pu s'y attacher. Les enfants ont en général un excellent appétit ; Olivier Twist et ses compagnons souffrirent pendant trois mois les tortures d'une lente consomption, et la faim finit par les égarer à ce point qu'un enfant, grand pour son âge et peu habitué à une telle existence (car son père avait tenu une petite échoppe de traiteur), donna à entendre à ses camarades que, s'il n'avait pas une portion de plus de gruau par jour, il craignait de dévorer une nuit l'enfant qui partageait son lit, et qui était jeune et faible : il avait, en parlant ainsi, l'œil égaré et affamé, et ses compagnons le crurent ; on délibéra. On tira au sort pour savoir qui irait le soir même au souper demander au chef une autre portion ; le sort tomba sur Olivier Twist.

Le soir venu, les enfants prirent leurs places ; le chef de l'établissement, affublé de son costume de cuisinier, était en personne devant la chaudière ; on servit le gruau ; on dit un long benedicite sur ce chétif ordinaire. Le gruau disparut ; les enfants se parlaient à l'oreille, faisaient des signes à Olivier, et ses voisins le poussaient du coude. Tout enfant qu'il était, la faim l'avait exaspéré, et l'excès de la misère l'avait rendu insouciant ; il quitta sa place, et, s'avançant l'écuelle et la cuiller à la main, il dit, tout effrayé de sa témérité :

« J'en voudrais encore, monsieur, s'il vous plaît. »

Le chef, homme gras et rebondi, devint pâle ; stupéfait de surprise, il regarda plusieurs fois le petit rebelle ; puis il s'appuya sur la chaudière pour se soutenir ; les vieilles femmes qui l'aidaient étaient saisies d'étonnement, et les enfants de terreur.

« Comment ! dit enfin le chef d'une voix altérée.

— J'en voudrais encore, monsieur, s'il vous plaît », répondit Olivier.

Le chef dirigea vers la tête d'Olivier un coup de sa cuiller à pot, l'étreignit dans ses bras, et appela à grands cris le bedeau.

Le conseil siégeait en séance solennelle quand M. Bumble, tout hors de lui, se précipita dans la salle, et s'adressant au président, lui dit :

« Monsieur Limbkins, je vous demande pardon, monsieur, Olivier Twist en a redemandé. »

Ce fut une stupéfaction générale ; l'horreur était peinte sur tous les visages.

« Il en a redemandé ? dit M. Limbkins ; calmez-vous, Bumble, et répondez-moi clairement. Dois-je comprendre qu'il a redemandé de la nourriture, après avoir mangé le souper alloué par le règlement ?

— Oui, monsieur, répondit Bumble.

— Cet enfant-là se fera pendre, dit le monsieur au gilet blanc ; oui, cet enfant-là se fera pendre. »

Personne ne contredit cette prédiction. Une discussion très vive eut lieu ; Olivier fut mis au cachot, et le lendemain matin, un

avis affiché à la porte offrait une récompense de cinq livres sterling 2 à quiconque voudrait débarrasser la paroisse d'Olivier Twist ; en d'autres termes, on offrait cinq livres sterling et Olivier Twist à quiconque, homme ou femme, aurait besoin d'un apprenti pour n'importe quel commerce ou quelle besogne.

« De ma vie vivante, je n'ai jamais été plus certain d'une chose, disait le monsieur au gilet blanc en frappant à la porte le lendemain matin et en lisant l'affiche ; de ma vie vivante, je n'ai jamais été plus certain d'une chose ! c'est que cet enfant-là se fera pendre. »

Comme je me propose, dans la suite de ce récit, de montrer si le monsieur au gilet blanc eut raison ou non, je nuirais peut-être à l'intérêt de ma narration (si toutefois elle en a), en faisant pressentir si la vie d'Olivier Twist eut ou non ce terrible dénouement.

q

Chapitre 3 Comment Olivier Twist fut sur le point d'attraper une place qui n'eût pas été une sinécure.

Après avoir commis le crime impardonnable de redemander du gruau, Olivier resta pendant huit jours étroitement enfermé dans le cachot où l'avaient envoyé la miséricorde et la sagesse du conseil d'administration. On pouvait supposer, au premier abord, que, s'il eût accueilli avec respect la prédiction du monsieur au gilet blanc, il aurait pu établir, une fois pour toutes, la réputation prophétique de ce sage administrateur, en accrochant un bout de

son mouchoir à un clou dans la muraille, et en se suspendant à l'autre. Il n'y avait qu'un obstacle à l'exécution de cet acte : c'est que, par ordre exprès du conseil, signé, paraphé et scellé de tous les membres, les mouchoirs, étant considérés comme objets de luxe, avaient été, à toujours, interdits aux pauvres du dépôt ; l'âge si tendre d'Olivier était un second obstacle aussi sérieux ; il se contenta de pleurer amèrement pendant des journées entières ; et, quand venaient les longues et tristes heures de la nuit, il mettait ses petites mains devant ses yeux pour ne pas voir l'obscurité, et se blottissait dans un coin pour tâcher de dormir ; parfois il s'éveillait en sursaut et tout tremblant ; il se collait contre le mur, comme s'il trouvait, à toucher cette surface dure et froide, une protection contre les ténèbres et la solitude qui l'environnaient.

Il ne faut pas que les ennemis du Système s'imaginent que, pendant la durée de son emprisonnement, Olivier fut privé du bienfait de l'exercice, du plaisir de la société, ou des consolations de la religion. Quant à l'exercice, comme le temps était beau et froid, il avait la permission de se laver tous les matins sous la pompe, dans une cour pavée, en présence de M. Bumble, qui, pour l'empêcher de s'enrhumer, activait chez lui la circulation du sang au moyen de fréquents coups de canne. Quant à la société, on l'amenait tous les deux jours dans le réfectoire des enfants, et on lui administrait une verte correction, pour le bon exemple et l'édification des autres. Bien loin de lui refuser les avantages des consolations religieuses, on le faisait entrer, à coups de pieds, dans la salle, tous les soirs, à l'heure de la prière, et il avait la permission d'écouter, pour sa plus grande consolation, la prière de ses camarades, revue et augmentée par le conseil, dans laquelle ils demandaient d'être bons, vertueux, contents et obéissants, et

d'être préservés des fautes et des vices d'Olivier Twist, qu'on présentait ainsi comme exclusivement placé sous le patronage et la protection de Satan, comme un échantillon direct des produits de la manufacture du diable.

Tandis que les affaires d'Olivier prenaient cette tournure favorable et avantageuse, il advint un matin que M. Gamfield, ramoneur de son métier, descendait la grande rue en se creusant la tête pour savoir comment il payerait plusieurs termes de loyer, pour lesquels son propriétaire devenait fort exigeant. Il avait beau supputer et calculer, il ne pouvait arriver au chiffre de cinq livres sterling dont il avait besoin. Dans son désespoir de ne pouvoir parfaire cette somme, il se frappait le front, puis frappait son baudet alternativement, lorsque, en passant devant le dépôt, il jeta les yeux sur l'affiche collée sur la porte.

« Oh, oh ! » dit M. Gamfield à son baudet.

Le baudet était en ce moment tout à fait distrait : il se demandait probablement s'il n'aurait pas à son déjeuner un ou deux trognons de choux pour se régaler, quand il serait débarrassé des deux sacs de suie qu'il traînait sur une petite charrette ; il ne prit pas garde à l'ordre de son maître et continua son chemin.

M. Gamfield adressa au baudet un gros juron, courut après lui, et lui appliqua sur la tête un coup qui eût brisé tout autre crâne que celui d'un baudet ; puis, saisissant la bride, il lui secoua rudement la mâchoire pour le rappeler à l'obéissance ; il lui fit ainsi faire volte-face et lui donna un autre coup sur la tête, de manière à l'étourdir jusqu'à son retour ; ensuite il monta sur le perron pour lire l'affiche.

Le monsieur au gilet blanc était debout devant la porte, les mains derrière le dos, après avoir opiné avec profondeur dans la salle du conseil ; il avait assisté à la petite dispute entre M. Gamfield et le baudet ; il sourit avec satisfaction en voyant le ramoneur s'approcher de l'affiche, car il vit tout de suite que M. Gamfield était bien le maître qui convenait à Olivier. M. Gamfield sourit aussi, en parcourant l'affiche, car c'était justement cinq livres sterling qu'il lui fallait ; et, quant à l'enfant dont il devait se charger, il pensa, d'après le régime du dépôt, qu'il devait être de taille à grimper dans un tuyau de poêle ; il relut l'avis d'un bout à l'autre, syllabe par syllabe ; puis, portant respectueusement la main à sa casquette fourrée, il aborda le monsieur au gilet blanc.

« Il y a ici un enfant que la paroisse veut mettre en apprentissage ? dit M. Gamfield.

— Oui, mon bon homme, dit le monsieur au gilet blanc avec un sourire bienveillant. Que lui voulez-vous ?

— Si la paroisse veut qu'il apprenne un état bien agréable, comme de ramoner les cheminées par exemple, dit M. Gamfield, j'ai besoin d'un apprenti, et je suis disposé à m'en charger.

— Entrez », dit le monsieur au gilet blanc.

M. Gamfield alla d'abord donner à son âne un coup sur la tête et une rude secousse à la mâchoire, par manière de précaution, pour qu'il ne lui prît pas fantaisie de s'en aller, puis suivit le monsieur au gilet blanc dans la salle où Olivier Twist avait vu le gentleman pour la première fois.

« C'est un état bien sale, dit M. Limbkins, quand Gamfield eut réitéré sa demande.

— On a vu des enfants qui ont été étouffés dans les cheminées, dit un autre monsieur.

— C'est à cause qu'on mouillait la paille avant de l'allumer pour les faire redescendre, dit Gamfield ; il n'y a que de la fumée, pas de flamme. D'ailleurs, la fumée n'est bonne à rien pour faire descendre un enfant ; elle ne fait que l'endormir, et c'est justement ce qu'il veut ; les enfants sont très entêtés, voyez-vous, très paresseux ; il n'y a rien de si bon qu'une belle flamme pétillante pour les faire descendre quatre à quatre ; ça vaut mieux pour eux, voyez-vous, à cause que, s'ils sont pris dans la cheminée, ils se trémoussent mieux pour se tirer d'affaire, quand ils se sentent rôtir la plante des pieds. »

Cet éclaircissement parut amuser beaucoup le monsieur au gilet blanc, mais un coup d'œil plus grave de M. Limbkins mit fin à sa gaieté. Le conseil se mit à délibérer pendant quelques minutes, mais à voix si basse, qu'on n'entendait que ces mots : « Diminution de dépenses ; soyons économes ; l'occasion de publier un bon rapport. » Encore n'entendait-on ces expressions que parce qu'elles étaient répétées souvent avec énergie.

Enfin cette conversation à voix basse eut un terme, et les membres du conseil ayant repris leurs sièges et leur attitude majestueuse, M. Limbkins dit :

« Nous avons examiné votre demande, et nous ne pouvons l'accueillir.

— Nous la repoussons complètement, dit le monsieur au gilet blanc.

— Sans hésitation », ajoutèrent les autres membres.

M. Gamfield se trouvait sous le coup de l'accusation frivole d'avoir déjà fait périr trois ou quatre enfants sous le bâton ; il lui vint à l'esprit que le conseil, par un singulier caprice, faisait peut-être entrer en ligne de compte dans sa décision cette circonstance accessoire. S'il en était ainsi, les administrateurs sortaient évidemment de leur manière de faire habituelle ; pourtant, comme Gamfield ne se souciait nullement de raviver ce souvenir, il se mit à tourner sa casquette dans ses doigts, et s'éloigna lentement de la table :

« Ainsi, messieurs, vous ne voulez pas me le donner ? dit-il en s'arrêtant sur la seuil de la porte.

— Non, répondit M. Limbkins ; ou du moins, comme c'est un métier malpropre, nous sommes d'avis que la récompense offerte devrait être diminuée. »

La physionomie de M. Gamfield devint radieuse ; il se rapprocha bien vite de la table et dit :

« Combien voulez-vous me donner, messieurs ? Voyons, ne soyez pas trop durs pour un pauvre homme ; combien me donneriez-vous ?

— Il me semble que ce serait bien assez de trois livres dix schellings, dit M. Limbkins.

— C'est encore dix schellings de trop, dit le monsieur au gilet blanc.

— Allons, dit Gamfield, mettons quatre livres, messieurs, mettez quatre livres, et vous en êtes à tout jamais débarrassés ! Est-ce dit ?

— Trois livres dix schellings, répéta M. Limbkins avec fermeté.

— Tenez, messieurs, partageons le différend, dit Gamfield avec insistance ; trois livres quinze schellings.

— Pas une obole de plus, répondit M. Limbkins avec la même fermeté.

— Vous êtes pour moi d'une dureté désolante, dit Gamfield avec hésitation.

— Bah ! bah ! sottise ! dit le monsieur au gilet blanc ; ce serait encore une bonne affaire que de le prendre pour rien ; prenez-le, niais que vous êtes ; c'est un enfant comme il vous en faut, il a souvent besoin de correction ; cela lui fera du bien ; et son entretien ne sera guère coûteux, car depuis sa naissance il n'a jamais eu d'indigestion. Ah ! ah ! ah ! »

M. Gamfield jeta un coup d'œil sournois sur les membres du conseil, et, voyant le sourire sur toutes les figures, il se laissa aller à rire aussi lui-même.

L'affaire fut conclue, et M. Bumble reçut l'ordre de mener le jour même Olivier Twist devant le magistrat qui devait signer et approuver le contrat d'apprentissage.

En conséquence de cette détermination, le petit Olivier fut, à sa grande surprise, tiré de sa prison, et on lui fit mettre une chemise blanche. À peine avait-il terminé cette toilette inaccoutumée que M. Bumble lui apporta un bol de gruau, et, comme aux jours de fête, deux onces un quart de pain.

À cette vue, Olivier se mit à pleurer à chaudes larmes, pensant avec assez de vraisemblance que, si on l'engraissait de la sorte,

c'est que le conseil avait l'arrière-pensée décidée de le tuer dans quelque vue d'utilité humanitaire.

« N'allez pas vous rendre les yeux rouges, Olivier, mais mangez bien et soyez content, dit M. Bumble d'un air magistral ; vous allez entrer en apprentissage, Olivier.

— En apprentissage, monsieur ! dit l'enfant tout tremblant.

— Oui, Olivier, dit M. Bumble ; les hommes bienfaisants et généreux qui vous tiennent lieu de père, Olivier, puisque vous n'en avez pas, vont vous mettre en apprentissage, vous lancer dans la vie, faire de vous un homme, bien qu'il en coûte à la paroisse trois livres dix schellings. Trois livres dix schellings, Olivier ! soixante-dix schellings ! Cent quarante pièces de six pence ! Et tout cela pour un misérable orphelin, qui n'est aimé de personne ! »

M. Bumble s'arrêta pour reprendre haleine, après avoir prononcé cette allocution d'un ton doctoral ; les larmes inondaient le visage du pauvre enfant et il sanglotait amèrement.

« Allons, dit M. Bumble avec moins d'emphase, car son amour-propre était flatté de l'impression que causait son éloquence ; allons, Olivier, essuyez vos yeux avec les manches de votre veste, et ne pleurez pas dans votre gruau ; c'est agir comme un sot, Olivier. » Sans aucun doute, car il y avait déjà assez d'eau dans le gruau sans cela.

En se rendant chez le magistrat, M. Bumble apprit à Olivier que tout ce qu'il avait à faire, c'était de paraître bien content, et, quand on lui demanderait s'il voulait entrer en apprentissage, de dire qu'il ne demandait pas mieux. Olivier promit d'obtempérer à

ces deux injonctions, d'autant plus que M. Bumble lui donna doucement à entendre que, s'il y manquait, on ne pouvait répondre de ce qui lui en adviendrait. Arrivé au bureau du magistrat, il fut enfermé seul dans un petit cabinet, où M. Bumble lui ordonna de l'attendre.

L'enfant y resta une demi-heure, palpitant de crainte, et au bout de ce temps M. Bumble entrouvrit la porte, montra sa tête sans tricorne et dit à haute voix :

« Olivier, mon ami, venez trouver le magistrat. » En même temps, lançant à l'enfant un regard menaçant, il ajouta tout bas : « Attention à ce que je t'ai dit, petit vaurien. »

En entendant ces deux manières de parler un peu contradictoires, Olivier regarda ingénument M. Bumble avec de grands yeux ; mais celui-ci prévint toute observation de la part de l'enfant, en l'introduisant tout de suite dans une pièce voisine, dont la porte était ouverte. C'était une grande salle avec une grande fenêtre. Derrière un bureau élevé, siégeaient deux vieux messieurs à tête poudrée, dont l'un lisait un journal, tandis que l'autre, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, parcourait un petit parchemin étalé devant lui. Devant le bureau, M. Limbkins était debout d'un côté, et de l'autre M. Gamfield, avec sa figure noire de suie, tandis que deux ou trois gros gaillards à bottes à revers paradaient dans la salle.

Le vieux monsieur à lunettes s'assoupit peu à peu sur le petit morceau de parchemin, et il y eut une courte pause, après qu'Olivier eut été placé par M. Bumble en face du bureau.

« Voici l'enfant, Votre Honneur », dit M. Bumble.

Le vieux monsieur qui lisait le journal leva un instant la tête, et éveilla son voisin en le tirant par la manche.

« Ah ! voici l'enfant ? dit le vieux monsieur.

— Oui, monsieur, répondit M. Bumble. Saluez le magistrat, mon ami. »

Olivier s'arma de courage et salua de son mieux. Les yeux fixés sur la perruque poudrée des magistrats, il se demandait s'ils venaient tous au monde avec cette étoupe blanche sur la tête, et si c'était à cela qu'ils étaient redevables d'être magistrats.

« Eh bien ! dit le vieux monsieur, je suppose qu'il a du goût pour l'état de ramoneur ?

— Il en raffole, Votre Honneur, répondit Bumble en pinçant sournoisement Olivier, pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas dire le contraire.

— Il veut être ramoneur, n'est-ce pas ? demanda le vieux monsieur.

— Si demain on voulait lui faire embrasser un autre état, il se sauverait immédiatement, répondit Bumble.

— Et voici l'homme qui doit être son maître ? Vous, monsieur ? Vous le traiterez bien, n'est-ce pas ? Vous le nourrirez, enfin vous en aurez bien soin ? dit le vieux monsieur.

— Quand je dis oui, c'est oui, répondit M. Gamfield d'un air rébarbatif.

— Vous avez le ton brusque, mon ami, mais vous avez l'air d'un honnête homme plein de franchise, dit le vieux monsieur en

tournant ses lunettes vers le candidat à la prime de cinq livres sterling, dont l'extérieur hideux respirait la cruauté ; mais le magistrat était presque aveugle et moitié en enfance : aussi ne pouvait-on s'attendre qu'il vit aussi clair que tout le monde.

— Je m'en flatte, monsieur, dit M. Gamfield avec un affreux sourire.

— Je n'en doute pas, mon ami », répondit le vieux monsieur en affermissant ses lunettes sur son nez et en cherchant des yeux l'encrier.

C'était le moment critique de la destinée d'Olivier. Si l'encrier s'était trouvé à la place où le vieux monsieur le cherchait, il y eût trempé sa plume, il eût signé l'acte d'apprentissage, et Olivier eût été emmené sur l'heure. Mais le hasard voulut que l'encrier fût précisément sous son nez, et qu'il le cherchât des yeux de tous côtés sans l'apercevoir. Pendant cette recherche, il jeta les yeux en face de lui, et son regard rencontra la figure pâle et bouleversée d'Olivier Twist, qui, en dépit des coups d'œil significatifs et des pinçons de Bumble, considérait l'extérieur affreux de son futur maître avec une expression d'horreur et de crainte, trop visible pour échapper même à un magistrat à demi aveugle.

Le vieux monsieur s'arrêta, posa sa plume et regarda M. Limbkins qui prit une prise de tabac, en affectant un air de gaieté et d'indifférence.

« Mon enfant », dit le vieux monsieur en se penchant sur le bureau.

Olivier tressaillit à cette parole, et on peut excuser son trouble, car ces mots étaient dits d'un ton bienveillant, et un bruit incon-

nu effraye toujours ; il trembla de tout son corps et fondit en larmes.

« Mon enfant, dit le vieux monsieur, vous avez l'air pâle et épouvanté ; pourquoi cela ?

— Éloignez-vous un peu de lui, bedeau, dit l'autre magistrat en posant son journal et en se penchant vers Olivier d'un air d'intérêt. Voyons, mon enfant, qu'avez-vous ? n'ayez pas peur. »

Olivier tomba à genoux, et, joignant les mains, supplia les magistrats d'ordonner qu'on le ramenât au cachot, disant qu'il aimait mieux mourir de faim, être battu, être tué même, si on voulait, plutôt que d'être remis à cet homme qui le faisait trembler.

« Bien ! dit M. Bumble levant les yeux et les mains de l'air le plus majestueux. Bien, Olivier ! De tous les orphelins rusés et trompeurs que j'aie jamais vus, tu es bien un des plus effrontés.

— Taisez-vous, bedeau, dit le second magistrat, quand M. Bumble eût achevé ce superlatif.

— Je demande pardon à Votre Honneur, dit M. Bumble, qui ne pouvait en croire ses oreilles ; est-ce à moi que s'adresse Votre Honneur ?

— Oui, taisez-vous. »

Bumble demeura stupéfait : ordonner à un bedeau de se taire ! c'était le monde renversé !

Le vieux monsieur à lunettes d'écaille regarda son collègue, et lui fit un mouvement de tête qui témoignait de son approbation.

« Nous refusons notre sanction à cet acte d'apprentissage, dit le magistrat, et en même temps il jeta de côté la feuille de parchemin.

— J'espère, balbutia M. Limbkins, j'espère que, sur le témoignage sans valeur d'un enfant, les magistrats ne suspecteront pas la conduite des autorités.

— Les magistrats ne sont pas appelés à se prononcer sur ce sujet, dit d'un ton bref le vieux monsieur ; reconduisez cet enfant au dépôt et traitez-le bien, il paraît en avoir besoin. »

Le soir même, le monsieur au gilet blanc affirma de la manière la plus nette et la plus formelle qu'Olivier, non seulement se ferait pendre, mais écarteler par-dessus le marché. M. Bumble hocha la tête d'un air sombre et mystérieux et dit qu'il souhaitait que l'enfant tournât bien ; à quoi M. Gamfield répondit qu'il aurait souhaité que l'enfant lui fût confié. Ce souhait semblait en contradiction directe avec celui du bedeau, bien que Bumble et Gamfield fussent d'accord sur beaucoup de points.

Le lendemain matin, le public fut informé de nouveau qu'Olivier Twist était encore à louer, et que quiconque voudrait s'en charger recevrait cinq livres sterling.

q

Chapitre 4 Olivier trouve une place et fait son entrée dans le monde.

Dans les grandes familles, quand un jeune homme prend des années et qu'on ne peut lui obtenir une place avantageuse par achat, succession, réversibilité ou survivance, on a coutume de l'envoyer sur mer. Le conseil d'administration, pour suivre un exemple si sage et si salutaire, délibéra sur l'opportunité d'embarquer Olivier Twist à bord de quelque bâtiment marchand en destination d'un bon petit port bien malsain. Ce parti semblait aux administrateurs le meilleur que l'on pût suivre ; il était probable en effet que le patron s'amuserait un jour après son dîner à fouetter l'enfant jusqu'à ce que mort s'ensuivit, ou à lui faire sauter la cervelle avec une barre de fer ; on sait que pour les gens de cette classe ce sont là deux passe-temps ordinaires qui ne manquent pas d'agrément. Plus le conseil envisageait la chose à ce point de vue plus il y trouvait d'avantage. La conclusion fut que le seul moyen d'assurer l'avenir d'Olivier était de l'embarquer sans délai.

M. Bumble avait été dépêché pour faire quelques recherches préliminaires, afin de découvrir un capitaine ou autre qui voulût d'un mousse auquel âme qui vive ne s'intéressait ; il revenait au dépôt de mendicité pour rendre compte du résultat de sa mission, quand il rencontra à la porte l'entrepreneur des pompes funèbres de la paroisse, M. Sowerberry en personne.

M. Sowerberry était un homme grand, maigre, fortement charpenté, vêtu d'un habit noir râpé, avec des bas de coton rapiécés de même couleur et des souliers à l'avenant. La nature n'avait pas donné à sa physionomie une expression souriante ; mais,

comme il trouvait dans son métier ample matière à plaisanterie, sa démarche était pour ainsi dire élastique et sa figure enjouée, quand il aborda M. Bumble et lui donna une cordiale poignée de main.

« Je viens de prendre la mesure des deux femmes qui sont mortes la nuit dernière, monsieur Bumble, dit l'entrepreneur.

— Vous ferez fortune, monsieur Sowerberry, dit le bedeau en introduisant le pouce et l'index dans la tabatière que lui présentait l'entrepreneur, laquelle offrait ingénieusement l'image d'un petit cercueil breveté, sans garantie du gouvernement. Je vous dis que vous ferez fortune, monsieur Sowerberry, répéta M. Bumble en lui donnant amicalement sur l'épaule un léger coup de canne.

— Vous croyez ? dit l'entrepreneur d'un ton qui ne voulait dire ni oui ni non ; les prix fixés par l'administration sont bien minces, monsieur Bumble.

— Et vos cercueils aussi », répondit le bedeau d'un air qui approchait de la plaisanterie, autant qu'il convenait à un fonctionnaire important.

M. Sowerberry fut ravi, comme il devait l'être, de la finesse de ce mot, et partit d'un long éclat de rire. « C'est vrai, monsieur Bumble, dit-il enfin. Il faut l'avouer, depuis la mise en vigueur du nouveau système de nourriture, les cercueils sont un peu plus étroits et moins profonds que par le passé ; mais il faut bien gagner quelque chose, monsieur Bumble ; le bois sec coûte fort cher, monsieur, et les attaches de fer viennent de Birmingham par le canal.

— Bah ! dit M. Bumble, chaque métier a ses avantages et ses inconvénients, et un beau profit est bien aussi quelque chose.

— Sans doute, répondit l'entrepreneur ; si je ne gagne rien sur chaque article en particulier, je me rattrape sur l'ensemble, voyez-vous. Eh ! eh ! eh !

— Justement, dit-il, Bumble.

— Il faut pourtant dire, continua M. Sowerberry en reprenant le fil de son discours que le bedeau avait interrompu ; il faut pourtant dire, monsieur Bumble, que j'ai contre moi un grand désavantage : c'est que les gens robustes s'en vont les premiers. Je veux dire que les gens qui ont vécu à leur aise, qui ont payé leurs contributions pendant longtemps, sont les premiers à succomber quand ils entrent au dépôt ; et, voyez-vous, monsieur Bumble, trois ou quatre pouces de plus qu'on n'avait calculé font une grande brèche dans les profits, surtout quand on a une famille à soutenir, monsieur. »

Comme Sowerberry disait cela du ton indigné d'un homme qui a lieu de se plaindre, et que M. Bumble sentait que cela pourrait amener quelques réflexions défavorables aux intérêts de la paroisse, ce dernier crut prudent de parler d'autre chose ; et Olivier Twist lui fournit un sujet de conversation.

« Vous ne connaîtriez pas par hasard, dit M. Bumble, quelqu'un qui aurait besoin d'un apprenti ? C'est un enfant de la paroisse qui est en ce moment une grosse charge, une meule de moulin, pour ainsi dire, pendue au cou de la paroisse ! Offres avantageuses, monsieur Sowerberry, offres avantageuses. »

Et en parlant M. Bumble dirigeait sa canne vers l'affiche en question et frappait trois petits coups sur les mots : cinq livres sterling, qui étaient imprimés en majuscules de la plus grande dimension.

« Ma foi ! dit l'entrepreneur en prenant M. Bumble par le pan à garniture dorée de son habit ; voici précisément ce dont je voulais vous parler. Vous savez… Quel joli bouton vous avez là, mon cher monsieur Bumble ! je ne l'avais jamais remarqué.

— Oui, il est assez bien, dit le bedeau en regardant avec orgueil les gros boutons de cuivre qui ornaient son habit ; le sujet est le même que celui du sceau paroissial : le bon Samaritain pansant le voyageur blessé. Le conseil me l'a donné pour mes étrennes, monsieur Sowerberry. La première fois que je l'ai mis, c'était pour assister à l'enquête relative à ce marchand sans ressources, qui mourut la nuit sous une porte cochère.

— Je m'en souviens, dit l'entrepreneur ; le jury déclara qu'il était mort de froid et de faim, n'est-ce pas ? »

M. Bumble fit un signe de tête affirmatif.

« Et le verdict ajoutait, je crois, d'une manière spéciale, dit l'entrepreneur, que si l'officier de secours…

— Bast ! sottise que cela ! dit le bedeau avec humeur ; si le Conseil faisait attention à toutes les niaiseries que débitent ces ignorants de jurés, il aurait fort à faire.

— C'est bien vrai, dit l'entrepreneur.

— Les jurés, dit M. Bumble en serrant fortement sa canne, ce qui était chez lui signe de colère, les jurés sont des êtres sans édu-

cation, des êtres vils et rampants.

— C'est encore vrai, dit l'entrepreneur.

— Ils n'ont pas plus de philosophie et d'économie politique à eux tous que ça, dit le bedeau en faisant claquer ses doigts avec dédain.

— Non, sans doute, reprit Sowerberry.

— Je les méprise, dit le bedeau, dont la figure se colorait de plus en plus.

— Et moi aussi, répondit l'entrepreneur.

— Et je voudrais seulement tenir ces jurés, si indépendants, au dépôt pendant une semaine ou deux ; les règlements de l'administration leur rabattraient bien vite leur caquet.

— Enfin, laissons-les pour ce qu'ils sont », reprit l'entrepreneur ; et en même temps il souriait d'un air approbateur, pour calmer la colère croissante du bedeau courroucé.

M. Bumble ôta son tricorne, en tira un mouchoir, essuya la sueur que la colère faisait ruisseler sur son front, remit son tricorne ; puis, se tournant vers l'entrepreneur, il dit d'un ton plus calme :

« Eh bien ! et cet enfant ?

— Oh ! vous savez, monsieur Bumble, répondit le fabricant de cercueils ; je paye une forte taxe pour les pauvres.

— Hem ! fit M. Bumble ; eh bien ?

— Eh bien ! reprit M. Sowerberry, je songeais que, si je paye beaucoup pour les pauvres, j'ai le droit de les exploiter aussi de mon mieux, monsieur Bumble ; ainsi… ainsi je crois que cet enfant fera mon affaire. »

M. Bumble saisit le bras de l'entrepreneur et le fit entrer au dépôt. M. Sowerberry resta en conférence avec les administrateurs pendant cinq minutes, et il fut convenu qu'Olivier entrerait chez lui le soir venu à l'essai, c'est-à-dire que si, au bout de quelque temps, il trouvait que l'enfant lui rapportait plus par son travail qu'il ne lui coûtait pour sa nourriture, il le prendrait pour un nombre d'années déterminé, avec le droit de l'employer à sa fantaisie.

Le petit Olivier fut amené le soir devant les administrateurs et informé qu'il allait entrer immédiatement en qualité d'apprenti chez un fabricant de cercueils, et que, s'il se plaignait de sa position, s'il retombait encore à la charge de la paroisse, on l'embarquerait pour être noyé ou assommé. Il ne manifesta aucune émotion. Ces messieurs déclarèrent tous que c'était un petit garnement sans cœur, et ordonnèrent à M. Bumble de l'emmener sur-le-champ.

Quoiqu'il soit naturel de penser que les administrateurs plus que qui que ce soit au monde, devaient éprouver un légitime sentiment d'horreur à la moindre marque d'insensibilité, ils se trompaient cependant complètement dans la circonstance actuelle. Le fait est qu'Olivier, loin de manquer de sensibilité, en avait au contraire une trop forte dose et n'était en train d'arriver à un état de stupidité et d'abrutissement pour le reste de sa vie, que par suite des mauvais traitements qu'il avait endurés. Il apprit sa nouvelle destination sans dire un mot ; mit sous son bras son pe-

tit bagage, qui n'était pas lourd à porter, car il tenait dans un morceau de papier d'un demi-pied carré sur trois pouces d'épaisseur, enfonça sa casquette sur ses yeux, et s'accrochant encore une fois au parement de M. Bumble, il fut conduit par ce fonctionnaire à un nouveau lieu de souffrances.

Pendant quelque temps M. Bumble traîna ainsi Olivier après lui sans faire attention à l'enfant : car le bedeau marchait la tête haute, comme il sied à un bedeau. Il faisait du vent ; le petit Olivier était complètement caché par les basques de l'habit, qui en s'entrouvrant laissaient voir avec avantage le gilet à revers et la culotte courte du bedeau. Au moment d'arriver, M. Bumble jugea convenable de jeter un coup d'œil sur l'enfant pour voir s'il était présentable, et il le fit de l'air capable et entendu qui convient à un protecteur bienveillant.

« Olivier ! dit M. Bumble.

— Oui, monsieur, répondit l'enfant d'une voix faible et tremblante.

— Ne mettez pas votre casquette sur vos yeux et levez la tête, monsieur. »

Olivier obéit tout de suite, en passant bien vite la main sur ses yeux ; mais une larme y roulait encore quand il regarda son guide, et elle coula sur ses joues tandis que M. Bumble le considérait d'un œil sévère ; cette larme fut suivie d'une autre, et d'une autre encore. L'enfant eut beau vouloir prendre sur lui, ses efforts furent vains ; il lâcha la manche du bedeau, mit ses deux mains sur sa figure, et un torrent de larmes coula à travers ses doigts décharnés.

« Bien ! s'écria M. Bumble s'arrêtant court, et lançant à son petit protégé un regard plein de méchanceté. C'est bien ; de tous les enfants les plus ingrats, les plus vicieux que j'aie jamais vus, vous êtes…

— Non, non, monsieur, s'écria Olivier en sanglotant et en se cramponnant à la main qui tenait la fameuse canne ; non, non, monsieur ; je veux être bon ; oui, je serai bien sage, monsieur ! je suis si jeune, monsieur, et je suis si… si…

— Si quoi ? demanda M. Bumble étonné.

— Si abandonné, monsieur, si complètement abandonné, s'écria l'enfant. Tout le monde me déteste ; oh ! monsieur, je vous en prie, ne soyez plus fâché contre moi. »

L'enfant en même temps se frappait la poitrine, sanglotait et regardait le bedeau avec angoisse.

Pendant quelques instants, M. Bumble contempla avec étonnement la mine piteuse et désolée d'Olivier ; il toussa trois ou quatre fois, comme un homme enroué, en se plaignant entre ses dents de cette toux importune, et dit à Olivier de s'essuyer les yeux et d'être sage. Puis lui prenant la main, il continua à marcher en silence.

Le fabricant de cercueils venait de fermer les volets de sa boutique, et était en train d'inscrire quelques entrées sur son livre de compte, à la lueur d'une mauvaise chandelle, quand M. Bumble entra.

« Ah ! dit-il en levant les yeux et arrêtant sa plume au milieu d'un mot ; c'est vous, monsieur Bumble ?

— En personne, monsieur Sowerberry, répondit le bedeau, tenez, je vous amène l'enfant. »

Olivier fit un salut.

« Ah ! voici l'enfant en question, dit l'entrepreneur des pompes funèbres en levant la chandelle pour voir à fond Olivier. Madame Sowerberry, voulez-vous venir un instant, ma chère ? »

Mme Sowerberry sortit d'une petite pièce derrière la boutique ; c'était une femme petite, maigre, pincée, une vraie mégère.

« Ma chère, dit M. Sowerberry avec déférence ; voici l'enfant du dépôt, dont je vous ai parlé. »

Olivier salua de nouveau.

« Dieu ! dit la femme, qu'il est maigre !

— En effet, il n'est pas fort, répondit M. Bumble en regardant Olivier sévèrement, comme si c'était sa faute ; il n'est pas fort, il faut l'avouer ; mais il poussera, madame Sowerberry, il poussera.

— Oui, dit la femme avec humeur, grâce à notre boire et à notre manger. Qu'y a-t-il à gagner avec ces enfants de la paroisse ? Ils coûtent toujours plus qu'ils ne valent. Mais les hommes veulent n'en faire qu'à leur tête ; allons, descends, petit squelette. » À ces mots elle ouvrit une porte, poussa Olivier vers un escalier fort roide qui conduisait à une petite cave, sombre et humide, attenante au bûcher, qu'on nommait la cuisine, et où se trouvait une fille malpropre, avec des souliers éculés, et de gros bas bleus en lambeaux. « Charlotte, dit Mme Sowerberry qui avait suivi Olivier, donnez à cet enfant quelques-uns des restes

qu'on a mis de côté pour Trip ; il n'est pas revenu à la maison de toute la journée, ainsi il s'en passera. Je suppose que tu ne feras pas le dégoûté, hein, petit ? »

Olivier, dont les yeux s'allumaient à l'idée de manger de la viande et qui mourait d'envie de la dévorer, répondit que non, et un plat de restes grossiers fut placé devant lui.

Je voudrais que quelque philosophe bien nourri, chez qui la bonne chère n'engendre que de la bile, de ces philanthropes au sang glacé, au cœur de fer, eût pu voir Olivier Twist se jeter sur ces restes dont le chien n'avait pas voulu, et contempler l'affreuse avidité avec laquelle il déchirait et avalait les morceaux. Il n'y a qu'une chose que je préférerais à cela ; ce serait de voir ce philosophe faire le même repas, et avec le même plaisir.

« Eh bien ! dit la femme, quand Olivier eut fini son souper, auquel elle avait assisté avec une horreur silencieuse, épouvantée de l'appétit futur de l'enfant ; as-tu fini ? »

Comme il n'y avait plus rien à avaler, Olivier répondit que oui.

« Alors, viens avec moi », dit-elle. Elle prit une lampe sale et fumeuse et le conduisit au haut de l'escalier. « Ton lit est sous le comptoir. Tu n'as pas peur de coucher au milieu des cercueils, je suppose ? D'ailleurs, qu'importe que cela te convienne ou non ? Tu ne coucheras pas ailleurs. Arrive. Ne vas-tu pas me tenir là toute la nuit ? »

Olivier, sans perdre de temps, suivit docilement sa nouvelle maîtresse.

q

Laissé seul dans la boutique du fabricant de cercueils, Olivier posa la lampe sur un banc et jeta un regard timide autour de lui, avec un sentiment de terreur dont bien des gens plus âgés que lui peuvent facilement se rendre compte. Un cercueil inachevé, posé sur des tréteaux noirs, occupait le milieu de la boutique et avait une apparence si lugubre, que l'enfant était pris de frisson chaque fois que ses yeux se portaient de ce côté ; il s'attendait presque à voir se dresser lentement la tête d'un horrible fantôme dont l'aspect le ferait mourir de frayeur. Le long de la muraille était disposée une longue rangée de planches de sapin coupées uniformément, qui avaient l'air dans le demi-jour d'autant de spectres à larges épaules, avec les mains dans leurs poches ; des plaques de métal, des copeaux, des clous à tête luisante, des morceaux de drap noir jonchaient le plancher. Derrière le comptoir on voyait figurer en manière d'enjolivement, sur le mur, deux croque-morts, à cravate empesée, debout devant la porte d'une maison, et dans le lointain un corbillard traîné par quatre chevaux noirs. La boutique était fermée et chaude ; l'atmosphère semblait chargée d'une odeur de cercueil ; sous le comptoir, le trou où était jeté le matelas d'Olivier avait l'air d'une fosse.

Il n'y avait pas que ce spectacle lugubre qui impressionnât l'enfant ; il était seul dans ce lieu étrange ; et nous savons tous combien les plus vaillants d'entre nous se trouveraient parfois affectés dans une telle situation. L'enfant n'avait point d'ami auquel il s'intéressât ou qui s'intéressât à lui ; il n'avait pas à pleurer la mort récente d'une personne aimée ; son cœur n'avait pas à gémir de l'absence d'un visage chéri : et pourtant il était profondément triste ; en se glissant dans sa couche étroite, il eut souhaité d'être dans son cercueil, et de pouvoir dormir pour toujours dans le cimetière, tandis que l'herbe haute se balancerait douce-

ment sur sa tête, et que les tristes sons de la vieille cloche charmeraient son sommeil.

Il fut réveillé le matin par le bruit d'un grand coup de pied lancé du dehors dans la porte de la boutique, et qu'on réitéra vingt-cinq fois avec colère pendant qu'il s'habillait à la hâte ; quand il commença à tirer les verrous, les pieds cessèrent de frapper, et une voix se fit entendre.

« Vas-tu ouvrir la porte ? criait-on.

— Oui, monsieur, tout de suite, répondit Olivier tirant le verrou et faisant tourner la clef dans la serrure.

— Tu es le nouvel apprenti, n'est-ce pas ? dit la voix à travers le trou de la serrure.

— Oui, monsieur, répondit Olivier.

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans, monsieur, dit Olivier.

— Alors je vais te secouer, dit la voix ; tu vas voir, méchant bâtard que tu es ! »

Après cette promesse gracieuse, la voix se mit à siffler.

Olivier avait trop souvent éprouvé les effets de semblables promesses pour douter que celui qui parlait, quel qu'il fût, manquât à sa parole. Il tira les verrous d'une main tremblante et ouvrit la porte.

Il regarda un instant dans la rue, à droite, à gauche, pensant que l'inconnu qui lui avait adressé la parole par le trou de la serrure avait fait quelques pas pour se réchauffer ; car il ne voyait

personne qu'un gros garçon de l'école de charité, assis sur une borne en face de la maison, occupé à manger une tartine de beurre, qu'il coupait en morceaux de la grandeur de sa bouche, et qu'il avalait avec avidité.

« Pardon, monsieur, dit enfin Olivier, ne voyant aucun autre visiteur ; est-ce vous qui avez frappé ?

— J'ai donné des coups de pied, répondit l'autre.

— Auriez-vous besoin d'un cercueil ? » demanda naïvement Olivier.

Le garçon parut furieux et dit que c'était Olivier qui aurait besoin de s'en procurer un avant peu, s'il se permettait de pareilles plaisanteries avec ses supérieurs.

« Tu ne sais sans doute pas qui je suis, méchant orphelin ? dit-il en descendant de sa borne avec une édifiante gravité.

— Non, monsieur, répondit Olivier.

— Je suis monsieur Noé Claypole, reprit l'autre, et tu es mon subordonné. Allons, ôte les volets, petit gredin. »

En même temps M. Claypole gratifia Olivier d'un coup de pied, et entra dans la boutique d'un air de dignité, qui lui donna beaucoup d'importance, quoiqu'il soit difficile à un garçon, avec une grosse tête, de petits yeux et une physionomie stupide, de paraître majestueux dans n'importe quelle situation ; à plus forte raison quand il joint à ces avantages extérieurs un nez rouge et des tâches de rousseur. Olivier enleva les volets, et, lorsqu'il voulut en porter un dans une petite cour à côté de la maison, où on les mettait pendant le jour, il chancela sous le poids et cassa un

carreau ; Noé vint gracieusement à son aide, le consola en l'assurant qu'il le payerait, et daigna lui donner un coup de main. M. Sowerberry descendit bientôt, et presque aussitôt Mme Sowerberry parut ; Olivier paya le carreau, suivant la prédiction de Noé, et suivit celui-ci à la cuisine pour déjeuner.

« Venez près du feu, Noé, dit Charlotte ; j'ai retiré pour vous du déjeuner de monsieur un bon petit morceau de lard. Olivier, ferme la porte derrière M. Noé ; prends les morceaux de pain que j'ai mis sur le couvercle du coffre ; voici ton thé ; va-t-en l'avaler dans un coin et dépêche-toi, car il faut aller garder la boutique, entends-tu ?

— Entends-tu, enfant trouvé ? dit Noé Claypole.

— Quel drôle de corps vous faites, Noé ! dit Charlotte ; ne pouvez-vous laisser cet enfant tranquille ?

— Le laisser tranquille ! dit Noé ; mais il me semble que tout le monde le laisse assez tranquille comme ça. Il n'a ni père ni mère qui se mêle de ses affaires ; tous ses parents le laissent bien faire à sa guise ; hein, Charlotte ? Ah ! ah !

— Farceur que vous êtes ! » dit Charlotte en riant aux éclats.

Noé fit comme elle ; puis ils jetèrent tous deux un coup d'œil dédaigneux sur le pauvre Olivier Twist, qui grelottait assis sur un coffre au fond de la cuisine, et mangeait les restes de pain dur qu'on lui avait spécialement réservés.

Noé était un enfant de charité, mais non du dépôt de mendicité ; il n'était pas enfant trouvé, car il pouvait faire remonter sa généalogie jusqu'à son père et à sa mère, qui demeuraient près de là ; sa mère était blanchisseuse ; son père, ancien soldat, ivrogne

et retiré du service avec une jambe de bois et une pension de deux pence et demi par jour. Les garçons de boutique du voisinage avaient eu longtemps l'habitude d'apostropher Noé dans les rues par les surnoms les plus injurieux, et il avait souffert sans mot dire. Mais maintenant que la fortune avait jeté sur son chemin un pauvre orphelin sans nom, que l'être le plus vil pouvait montrer du doigt avec mépris, il se vengeait sur lui avec usure. C'est là un intéressant sujet de réflexion. Nous voyons sous quel beau côté se montre parfois la nature humaine, et avec quelle similitude les mêmes qualités aimables se développent chez le plus noble gentilhomme et chez le plus sale enfant de charité.

Il y avait trois semaines ou un mois qu'Olivier demeurait chez l'entrepreneur de pompes funèbres, et M. et Mme Sowerberry, après avoir fermé la boutique, soupaient dans la petite arrière-boutique, quand M. Sowerberry, après avoir considéré sa femme à plusieurs reprises de l'air le plus respectueux, entama la conversation.

« Ma chère amie… »

Il allait continuer, mais Mme Sowerberry leva les yeux d'une façon si revêche qu'il s'arrêta court.

« Eh bien, quoi ? dit Mme Sowerberry avec humeur.

— Rien, chère amie, rien du tout, dit M. Sowerberry.

— Hein ? niais que vous êtes, dit Mme Sowerberry.

— Du tout, ma chère, dit humblement M. Sowerberry ; je pensais que vous ne vouliez pas m'écouter ; je voulais dire seulement…

— Oh ! gardez pour vous ce que vous aviez à dire, interrompit Mme Sowerberry ; je suis comptée pour rien ; ne me consultez pas, entendez-vous ? Je ne veux pas me mêler de vos secrets. »

À ces mots, elle poussa un éclat de rire affecté qui faisait craindre des suites violentes.

« Mais, ma chère, dit Sowerberry, il me faut votre avis.

— Non, non, que vous importe mon avis ? répliqua la femme d'un air pincé ; demandez conseil à d'autres. »

Et elle réitéra ce rire forcé qui faisait trembler M. Sowerberry. Elle suivait en ceci la politique ordinaire aux femmes, celle qui leur réussit le plus souvent : elle forçait son mari à solliciter comme une faveur la permission de lui dire ce qu'elle était curieuse d'apprendre, et, après une petite querelle qui ne dura pas tout à fait trois quarts d'heure, elle accorda généreusement cette permission.

« C'est seulement au sujet du petit Olivier, dit M. Sowerberry ; il a fort bonne mine, cet enfant.

— Le beau miracle ! il mange assez pour ça, répondit la dame.

— Ses traits ont une expression de tristesse qui lui donne l'air très intéressant, reprit M. Sowerberry. Il ferait un excellent muet 1, ma chère. »

Mme Sowerberry leva la tête en signe d'étonnement ; son mari s'en aperçut et, sans laisser le temps à la bonne dame de placer une observation, il continua :

« Non pas un muet pour accompagner le convoi des grandes personnes, ma chère, mais seulement pour les convois d'enfants ;

ce serait une nouveauté d'avoir un muet d'un âge en rapport avec celui du défunt. Soyez sûre que cela ferait un effet superbe. »

Mme Sowerberry, qui montrait un goût exquis dans les questions relatives aux pompes funèbres, fut frappée de la nouveauté de cette idée ; mais comme elle eût compromis sa dignité en approuvant son mari, dans la circonstance actuelle, elle se contenta de lui demander avec beaucoup d'aigreur comment il se faisait que cette idée ne lui fût pas venue à l'esprit depuis longtemps. M. Sowerberry en conclut avec raison que sa proposition était bien accueillie ; il fut décidé sur-le-champ qu'Olivier serait tout d'abord initié aux mystères de la profession, et que, dans ce but, il accompagnerait son maître à la première occasion.

Elle ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain matin, après le déjeuner, M. Bumble entra dans la boutique, et, appuyant sa canne contre le comptoir, tira de sa poche son grand portefeuille de cuir, et y prit un bout de papier qu'il passa à Sowerberry.

« Ah ! dit l'entrepreneur, en le parcourant des yeux d'un air réjoui ; c'est une commande pour un cercueil, hein ?

— Pour un cercueil d'abord, et un enterrement paroissial ensuite, dit M. Bumble en fermant son portefeuille qui était, comme lui, très rebondi.

— Bayton ? dit l'entrepreneur, cessant de lire et regardant M. Bumble ; voilà la première fois que j'entends ce nom-là.

— Des entêtés, monsieur Sowerberry, répondit M. Bumble en hochant la tête ; des entêtés, et des orgueilleux, je le crains.

— Des orgueilleux ? s'écria M. Sowerberry avec un rire moqueur ; pour le coup, c'est trop fort.

— Ça fait pitié, dit le bedeau ; ça fait suer.

— D'accord, répondit le fabricant de cercueils d'un air approbatif.

— Nous n'avons entendu parler d'eux qu'avant-hier soir, dit le bedeau ; et nous n'aurions rien su sur leur compte, si une femme qui loge dans la même maison ne s'était adressée au comité paroissial pour le prier d'envoyer le chirurgien paroissial visiter une femme qui était au plus mal. Il était sorti pour dîner ; mais son aide, qui est un garçon fort habile, leur envoya haut la main une médecine dans une bouteille à cirage.

— Ah ! voilà ce qu'on peut appeler de la promptitude, dit l'entrepreneur.

— Sans doute, reprit le bedeau ; mais qu'en est-il résulté ? Savez-vous jusqu'où a été l'ingratitude de ces rebelles, monsieur ? Croiriez-vous que le mari a renvoyé dire que la médecine ne convenait pas au genre de maladie de sa femme et qu'elle ne la prendrait pas ? Entendez-vous cela ? qu'elle ne la prendrait pas ! une médecine excellente, énergique, salutaire, qu'on avait administrée avec succès, pas plus tard qu'il y a huit jours, à deux manœuvres irlandais et à un portefaix ; qu'on lui avait envoyée pour rien, avec la bouteille par-dessus le marché ; et il fait dire qu'elle ne la prendra pas, monsieur ! »

Comme l'atrocité de cette conduite se présentait dans toute sa force à l'esprit de M. Bumble, il donna, de colère, un grand coup de canne sur le comptoir, et devint pourpre d'indignation.

« Oh ! dit Sowerberry, jamais de ma vie…

— Non, jamais ! s'écria le bedeau ; jamais pareille infamie n'a été commise ; mais maintenant qu'elle est morte, il s'agit de l'enterrer ; voici l'adresse : le plus tôt sera le mieux. »

Et M. Bumble, dans son accès d'emportement, mit son tricorne à l'envers, et s'élança hors de la boutique.

« Tiens ! Olivier, il était si en colère qu'il a oublié de demander de tes nouvelles, dit M. Sowerberry en suivant des yeux le bedeau qui arpentait la rue à grands pas.

— Oui, monsieur », répondit Olivier, qui s'était prudemment tenu à l'écart pendant l'entretien, et qui tremblait de tout son corps au seul souvenir de la voix de M. Bumble.

Il était pourtant superflu qu'il cherchât à échapper à la vue de M. Bumble : car ce fonctionnaire, sur lequel la prédiction du monsieur au gilet blanc avait fait une vive impression, pensait que, maintenant que l'entrepreneur des pompes funèbres avait pris Olivier à l'essai, il valait mieux éviter d'aborder ce sujet, jusqu'à ce que l'enfant fût engagé pour une période de sept ans, et qu'on fut ainsi définitivement rassuré sur le danger de le voir retomber à la charge de la paroisse.

« Allons, dit M. Sowerberry en mettant son chapeau, plus tôt cette besogne sera terminée et mieux ce sera. Noé, attention à la boutique. Olivier, mets ta casquette et suis-moi. » Olivier obéit et suivit son maître dans l'exercice de sa profession.

Ils marchèrent quelque temps à travers le quartier le plus populeux de la ville, puis descendirent une ruelle étroite plus sale et plus misérable que les autres, et s'arrêtèrent pour chercher de

l'œil la maison en question. Des deux côtés de la rue, les maisons étaient hautes et grandes, mais très vieilles, et occupées par les gens de la classe la plus pauvre, comme leur apparence négligée l'aurait suffisamment indiqué, sans qu'il fût besoin de la présence d'un petit nombre d'hommes et de femmes qui, les bras croisés et le corps plié en deux, traversaient de temps à autre furtivement la rue. La plupart de ces habitations avaient sur le devant des boutiques hermétiquement fermées et tombant en ruines : il n'y avait d'habité que les étages supérieurs. D'autres menaçaient de s'écrouler et étaient étayées par de grosses poutres appliquées aux murailles et solidement fixées dans le sol ; mais ces réduits lézardés, semblaient servir de retraite pour la nuit à quelques vagabonds sans asile : car plusieurs des planches grossières qui bouchaient la porte et les fenêtres avaient été arrachées, de manière à laisser une ouverture suffisante pour y passer le corps. Le ruisseau était sale et stagnant. Les rats eux-mêmes, qui çà et là se vautraient dans cette ordure, étaient d'une maigreur affreuse.

Il n'y avait ni marteau ni cordon de sonnette à la porte où s'arrêtèrent Olivier et son maître ; celui-ci se glissa à tâtons dans un passage obscur, dit à Olivier de se tenir sur ses talons et de n'avoir pas peur, monta au premier étage et, trébuchant contre une porte sur le palier, y frappa doucement.

Une jeune fille de treize à quatorze ans vint ouvrir. L'entrepreneur vit tout de suite, à l'aspect de la chambre, que c'était bien là qu'il avait affaire ; il entra, et Olivier le suivit.

Il n'y avait pas de feu dans la chambre ; un homme était accoudé machinalement sur le poêle vide ; une vieille femme était assise près de lui sur un tabouret ; dans un coin se tenaient plusieurs enfants déguenillés, et dans un petit renfoncement, en face

de la porte, gisait sur le plancher un objet enveloppé d'une vieille couverture. Olivier frissonna en jetant les yeux de ce côté et se serra involontairement contre son maître ; malgré la couverture, Olivier devina que c'était un cadavre.

L'homme était pâle et décharné ; il avait les yeux injectés, la barbe et les cheveux grisonnants ; la vieille femme était ridée ; elle avait des yeux animés et perçants, et les deux dents qui lui restaient avançaient sur sa lèvre inférieure. Olivier avait peur de les regarder l'un ou l'autre : ils lui rappelaient trop les rats qu'il avait vus si maigres dans la rue.

« Nul ne la touchera, dit l'homme en s'élançant vers l'entrepreneur qui s'approchait du grabat. Arrière, arrière ! vous dis-je, si vous tenez à la vie.

— Sottise ! mon brave homme, dit l'entrepreneur, qui était habitué à voir la misère sous toutes ses formes ; sottise que cela !

— Je vous répète, dit l'homme en serrant les poings et en frappant le plancher avec fureur, je vous répète que je ne veux pas qu'on l'enterre ; elle ne pourrait dormir là. Les vers la tourmenteraient sans trouver rien à manger ; elle est si décharnée ! »

L'entrepreneur ne répondit rien à ce malheureux en délire, mais tirant une ficelle de sa poche, il s'agenouilla un instant à côté du corps.

« Ah ! dit l'homme fondant en larmes et se jetant à genoux aux pieds de la pauvre morte, mettez-vous à genoux, mettez-vous tous à genoux autour d'elle et écoutez-moi. C'est de faim qu'elle est morte ; jusqu'au moment où la fièvre l'a saisie, je ne savais pas combien elle était mal ; mais alors les os lui perçaient la

peau ; nous n'avions ni feu ni chandelle ; elle est morte dans les ténèbres, oui dans les ténèbres ; elle n'a pas même pu voir la figure de ses enfants, mais nous l'entendions les appeler dans son agonie. J'ai été dans la rue mendier pour elle, et on m'a mis en prison. À mon retour, elle était mourante ; mon cœur s'est desséché, en voyant qu'ils l'avaient laissée mourir de faim. Je le jure devant Dieu qui en a été témoin, elle est morte de faim ! » Il s'arracha les cheveux, poussa un cri horrible et se roula sur le plancher, l'œil hagard et l'écume sur les lèvres.

Les enfants épouvantés se mirent à pleurer ; mais la vieille femme, qui était restée jusqu'alors immobile et comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, les menaça pour les faire taire ; puis ayant détaché la cravate de l'homme qui gisait sur le plancher, elle s'avança en chancelant vers l'entrepreneur.

« C'était ma fille, dit-elle en faisant un signe de tête du côté du cadavre et en parlant avec l'air effaré d'une idiote, plus hideuse à voir que la mort même. Mon Dieu ! mon Dieu ! dire que je lui ai donné la vie dans le temps que j'étais femme, et que maintenant je suis vivante et joyeuse, tandis qu'elle est là étendue, froide et roide. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand j'y pense ! c'est une comédie ! une vraie comédie ! »

Tandis que la pauvre vieille marmottait ces paroles avec un affreux ricanement, l'entrepreneur se disposait à sortir.

« Attendez ! attendez ! dit-elle en forçant sa voix cassée ; l'enterrement est-il pour demain, pour après-demain, ou pour ce soir ? Je l'ai ensevelie et je dois l'accompagner, n'est-ce pas ? Envoyez-moi un grand manteau ; un manteau bien chaud, car le froid est vif ; nous devrions avoir aussi un gâteau et du vin avant

de partir ; mais n'importe ; envoyez-nous du pain ; rien qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Nous enverrez-vous du pain, mon ami ? dit-elle vivement en s'attachant à l'habit de M. Sowerberry qui regagnait la porte.

— Oui, oui, sans doute, dit-il, vous aurez quelque chose ; tout ce qu'il vous faudra. »

Il se dégagea de l'étreinte de la vieille femme et, traînant Olivier après lui, il s'élança au dehors.

Le lendemain, la famille ayant reçu dans l'intervalle le secours d'un pain de deux livres et d'un morceau de fromage, apportés par M. Bumble en personne, Olivier et son maître revinrent à cette misérable demeure, où M. Bumble les avait précédés, accompagnés de quatre hommes du dépôt de mendicité, qui devaient servir de porteurs. Un vieux manteau noir couvrait les haillons de la vieille femme et du mari. On vissa le cercueil ; les porteurs le chargèrent sur leurs épaules et le descendirent dans la rue.

« Maintenant, la vieille, tâchez d'allonger le pas, dit tout bas Sowerberry ; nous sommes en retard et il ne faut pas faire attendre le prêtre… Avancez, porteurs, aussi vite que vous voudrez. »

Ceux-ci prirent une allure rapide avec leur léger fardeau, tandis que la vieille femme et l'homme les suivaient de leur mieux. M. Bumble et Sowerberry marchaient en tête d'un pas dégagé, et Olivier, avec ses petites jambes courait à côté du convoi.

Il n'était pourtant pas aussi urgent de se presser que M. Sowerberry le prétendait ; quand ils eurent atteint le coin obscur du

cimetière où poussent les orties et où sont les fosses de la paroisse, le prêtre n'était pas encore arrivé, et le clerc, assis au coin du feu dans la sacristie, donna à entendre que probablement il ne viendrait pas avant une heure. En conséquence, on déposa la bière au bord de la fosse ; l'homme et la vieille femme attendirent patiemment dans la boue, sous une pluie froide et pénétrante, tandis que des enfants déguenillés, attirés par la curiosité, jouaient à cache-cache derrière les tombes, ou sautaient à pieds joints par-dessus le cercueil ; Sowerberry et Bumble, amis intimes du clerc, se chauffaient avec lui et lisaient le journal.

Enfin, après plus d'une heure d'attente, M. Bumble, Sowerberry et le clerc se dirigèrent en hâte vers la fosse, et en même temps parut le prêtre, qui mettait son surplis en marchant. M. Bumble gourmanda un ou deux enfants pour sauver les apparences ; et le respectable ecclésiastique, après avoir lu l'office des morts pendant quatre minutes, remit son surplis au clerc et s'en alla.

« Maintenant, Bill, remplis », dit Sowerberry au fossoyeur.

La tâche était facile ; car la fosse était si pleine que le dernier cercueil était à quelques pieds seulement du niveau du sol. Le fossoyeur jeta sur la bière quelques pelletées de terre qu'il foula sous ses pieds, mit sa pelle sur son épaule, et s'éloigna, suivi des enfants, qui se plaignaient que leur amusement fût si vite terminé.

« Allons, venez, mon brave homme, dit Bumble en frappant doucement sur l'épaule du pauvre malheureux ; on va fermer le cimetière. »

Celui-ci, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il était arrivé au bord de la fosse, tressaillit, leva la tête, regarda fixe-

ment celui qui lui parlait, fit quelques pas, et tomba évanoui. La vieille folle était trop occupée de la perte de son manteau, que l'entrepreneur lui avait repris, pour faire attention à autre chose ; on fit revenir à lui l'homme évanoui avec une douche d'eau froide ; on le déposa sain et sauf hors du cimetière, et, après avoir fermé à clef la porte, chacun s'en retourna chez soi.

« Eh bien, Olivier, dit Sowerberry en regagnant sa boutique, comment trouves-tu cela ?

— Assez bien, monsieur, je vous remercie, répondit l'enfant en hésitant beaucoup ; pas trop bien, monsieur.

— Bah ! tu t'y feras, Olivier, dit Sowerberry ; ça ne vous fait plus rien du tout, une fois qu'on y est fait, mon garçon. »

Olivier aurait bien voulu savoir s'il avait fallu beaucoup de temps à son maître pour s'y accoutumer ; mais il crut sage de ne pas hasarder cette question, et s'en retourna à la boutique, la tête pleine de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

q

Chapitre 6 Olivier, poussé à bout par les sarcasmes de Noé, engage une lutte et déconcerte son ennemi.

Au bout d'un mois d'essai, Olivier fut définitivement apprenti ; il y eut précisément alors une bonne saison d'épidémies. En style de commerce, les cercueils étaient en hausse ; et dans l'espace de quelques semaines, Olivier acquit beaucoup d'expérience ; le suc-

cès de l'ingénieuse spéculation de M. Sowerberry dépassait son espérance. Les plus vieux habitants ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu la rougeole si intense et si meurtrière pour les enfants ; nombreux furent les convois en tête desquels marchait le petit Olivier avec un chapeau garni d'un crêpe qui lui tombait jusqu'aux genoux, à l'étonnement et à l'admiration de toutes les mères. Olivier accompagnait aussi son maître à presque tous les convois d'adultes, afin d'acquérir l'impassibilité de maintien et l'insensibilité complète qui sont si nécessaires à un croque-mort accompli, et il eut souvent occasion d'observer la belle résignation et la force d'âme avec laquelle les gens courageux savent supporter la perte de leurs proches.

Ainsi, quand on commandait à Sowerberry un convoi pour quelque personne vieille et riche, possédant un grand nombre de neveux et de nièces, lesquels pendant la dernière maladie s'étaient montrés inconsolables, et dont la douleur n'avait pu se contenir en public, on les trouvait chez eux aussi heureux que possible, joyeux et satisfaits, conversant ensemble avec autant de gaieté et de liberté d'esprit que s'ils n'avaient éprouvé aucune perte. Certains maris supportaient avec un calme admirable la perte de leur femme ; les femmes, de leur côté, en portant le deuil de leur mari, avaient soin de le rendre aussi attrayant que possible ; il était aussi à remarquer que ceux dont la douleur avait le plus éclaté au convoi, se calmaient en rentrant chez eux, et étaient tout à fait remis avant l'heure du thé. Ce spectacle à la fois curieux et consolant excitait l'étonnement d'Olivier.

Je ne puis affirmer avec certitude, en ma qualité de biographe, que l'exemple de ces braves gens ait disposé Olivier à la résignation ; mais il est certain qu'il continua pendant plusieurs mois à

supporter patiemment la domination et les mauvais traitements de Noé Claypole, qui le maltraitait plus que jamais depuis que sa jalousie était excitée en voyant le nouveau venu décoré d'un chapeau à crêpe et d'un bâton noir, tandis que lui, son ancien, portait toujours le bonnet en forme de marmite, la culotte de peau, le costume enfin de l'école de charité ; Charlotte le maltraitait aussi pour imiter Noé, et Mme Sowerberry était son ennemie déclarée, parce que son mari était bien disposé pour lui : de sorte qu'ayant à lutter à la fois contre cette ligue et contre le dégoût que lui inspiraient les funérailles, Olivier n'était pas tout à fait aussi à l'aise que le rat de la fable dans son fromage de Hollande.

J'arrive maintenant à un fait très important dans l'histoire d'Olivier ; j'ai à parler d'une action qui peut d'abord paraître presque indifférente, mais qui modifia et changea complètement son avenir.

Olivier et Noé étaient un jour descendus à la cuisine, à l'heure habituelle du dîner, pour se régaler d'un petit morceau de mouton ; une livre et demie de la viande la plus commune. Mais Charlotte était sortie, et, pendant son absence, le sieur Noé Claypole, affamé et vicieux, crut qu'il ne pouvait mieux passer le temps qu'à tourmenter et molester le petit Olivier Twist.

Pour se donner cette innocente distraction, Noé mit les pieds sur la nappe, tira les cheveux d'Olivier, lui pinça les oreilles, et lui déclara qu'il n'était qu'un « capon ». Il annonça le projet d'aller le voir pendre un jour ; enfin il n'y eut pas de malices qu'il ne se permît, comme un méchant enfant de charité qu'il était. Mais, comme rien de tout cela ne faisait pleurer Olivier, Noé essaya d'un moyen plus ingénieux ; il fit ce que beaucoup de petits es-

prits, bien plus célèbres que Noé, font journellement pour être spirituels : il eut recours aux personnalités.

« Petit bâtard ! dit Noé ; comment se porte ta mère ?

— Elle est morte, répondit Olivier. Ne m'en parlez pas, je vous prie. »

L'enfant rougit en disant ces mots. Sa respiration était précipitée, et, à voir la contraction de ses lèvres et de ses narines, M. Claypole crut qu'il allait fondre en larmes ; aussi revint-il à la charge.

« De quoi est-elle morte, ta mère ? dit Noé.

— De désespoir, à ce qu'on m'a dit, répondit Olivier, comme s'il se parlait à lui-même ; et je crois que je comprends ce que c'est que de mourir ainsi !

— Tra déri déra, petit bâtard ! dit Noé en voyant une larme couler sur la joue de l'enfant ; qu'est-ce qui te fait pleurnicher à présent ?

— Ce n'est pas vous, répondit Olivier en essuyant vite la larme qui mouillait sa joue ; ne croyez pas que ce soit vous.

— Ah ! vraiment ! ce n'est pas moi ? dit Noé en ricanant.

— Non, ce n'est pas vous, reprit Olivier d'un ton sec ; tenez, en voilà assez ; n'ajoutez plus un mot sur ma mère ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Ce que j'ai de mieux à faire ! s'écria Noé ; en vérité ! ne fais pas l'impudent, méchant orphelin. Il paraît que ta mère était une belle femme, hein ? »

Et ici Noé secoua la tête d'une manière expressive et fronça de toute sa force son petit nez rouge.

« Tu sais bien, orphelin, continua Noé, encouragé par le silence d'Olivier, et d'un ton de feinte compassion (le plus blessant de tous), tu sais bien que tu n'y peux rien, que personne n'y peut rien ; j'en suis bien fâché pour toi ; tu sais sans doute, enfant trouvé, que ta mère était une vraie coureuse.

— Comment dites-vous ? demanda Olivier en levant bien vite la tête.

— Une vraie coureuse, répondit froidement Noé ; et au fait, il vaut mieux qu'elle soit morte, car elle se serait fait enfermer, ou transporter, ou pendre, ce qui est encore plus probable. »

Le visage en feu, Olivier s'élança, renversa chaise et table, saisit Noé à la gorge, le secoua avec une telle rage que ses dents claquaient, et, rassemblant toutes ses forces, il lui appliqua un tel coup qu'il l'étendit à terre.

Un instant auparavant, cet enfant accablé de mauvais traitements était la douceur même ; mais son courage s'était éveillé enfin ; l'outrage fait à la mémoire de sa mère l'avait mis hors de lui ; son cœur battait violemment ; il avait une attitude fière, l'œil vif et animé ; tout en lui était changé, maintenant qu'il voyait son lâche persécuteur étendu à ses pieds, et il le défiait avec une énergie qu'il ne s'était jamais connue auparavant.

« À l'assassin ! criait Noé ; Charlotte, madame ! l'apprenti m'assassine ; au secours ! au secours ! Olivier est enragé ! Char… lotte ! »

Aux hurlements de Noé, Charlotte répondit par un cri perçant et Mme Sowerberry par un cri plus perçant encore : la première s'élança dans la cuisine par une porte latérale ; la seconde s'arrêta sur l'escalier, afin de s'assurer qu'elle n'exposait pas sa vie en allant plus loin.

« Ah ! petit misérable ! s'écria Charlotte en étreignant Olivier de toute sa force, qui égalait bien celle d'un homme robuste et bien portant ; ah ! petit ingrat ! assassin ! monstre ! »

Et à chaque syllabe Charlotte donnait à Olivier un coup de toute sa force et l'accompagnait d'un cri perçant, pour la plus grande gloire de la société, dont elle prenait en main la cause.

Le poing de Charlotte n'était pas léger ; mais, dans la crainte qu'il ne fût pas suffisant pour calmer la colère d'Olivier, Mme Sowerberry s'aventura dans la cuisine et d'une main saisit l'enfant, tandis que de l'autre elle lui égratignait la figure. Enfin Noé, profitant des avantages de sa position, se releva et donna des coups à Olivier par derrière.

Cet exercice était trop violent pour durer longtemps ; quand ils furent tous trois fatigués de frapper, ils entraînèrent l'enfant qui criait et se débattait, mais n'était nullement intimidé, dans le cellier, où ils l'enfermèrent à clef ; puis Mme Sowerberry tomba épuisée sur une chaise et fondit en larmes.

« Dieu ! voilà qu'elle se pâme ! dit Charlotte. Noé, mon cher, vite un verre d'eau !

— Oh ! Charlotte, dit Mme Sowerberry en parlant de son mieux, malgré son étouffement et la forte dose d'eau froide que Noé lui versait sur la tête et les épaules ; oh ! Charlotte ; quelle

chance nous avons eue de n'être pas tous assassinée dans notre lit !

— Ah ! une grande chance, bien vrai, madame, répondit Charlotte. J'espère seulement que ceci apprendra à monsieur à ne plus recevoir de ces êtres terribles, qui sont nés pour le meurtre et le vol, dès le berceau. Pauvre Noé ! il était presque tué quand je suis entrée.

— Pauvre garçon ! » dit Mme Sowerberry en jetant un regard de compassion sur l'apprenti.

Noé, qui avait la tête et les épaules de plus qu'Olivier, se frottait les yeux avec la paume des mains tandis qu'on s'apitoyait ainsi sur son sort, et sanglotait de son mieux.

« Qu'allons-nous faire ? s'écria Mme Sowerberry ; mon mari est sorti, il n'y a point d'homme à la maison ; et Olivier va enfoncer la porte à coups de pied avant dix minutes. »

Les violentes secousses que celui-ci imprimait à la porte du cellier rendaient en effet ce résultat probable.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'en sais rien, madame, dit Charlotte… Si nous faisions venir la police ?

— Ou la garde ? ajouta M. Claypole.

— Non, non, dit Mme Sowerberry se souvenant de l'ancien ami d'Olivier. Noé, courez chez M. Bumble et dites-lui de venir tout de suite, de ne pas perdre une minute ; ne cherchez pas votre casquette. Dépêchez-vous ; vous n'avez en chemin qu'à tenir un couteau appliqué sur votre œil, cela fera diminuer l'enflure. »

Noé n'en attendit pas davantage et s'élança dehors au plus vite. Les gens qui étaient dans les rues s'étonnèrent de voir un garçon de l'école de charité courir ainsi à perdre haleine, sans casquette et une lame de couteau sur l'œil.

q

Chapitre 7 Olivier persiste dans sa rébellion.

Noé Claypole courut à toutes jambes et ne s'arrêta pour reprendre haleine qu'à la porte du dépôt de mendicité. Il attendit une minute environ, afin de recommencer ses sanglots de plus belle, et de donner à sa figure une expression de douleur et de terreur violente ; puis il frappa rudement à la porte, et présenta au vieil indigent qui vint lui ouvrir une physionomie si piteuse que celui-ci, bien qu'habitué à ne voir autour de lui que des visages malheureux, recula d'étonnement.

« Que peut-il être arrivé à ce garçon ? se dit le vieux pauvre.

— Monsieur Bumble ! monsieur Bumble ! » criait Noé, feignant l'épouvante, et avec une telle force, que non seulement il se fit entendre de M. Bumble qui avait l'oreille dure, mais qu'il l'alarma au point de le faire s'élancer dans la cour sans son tricorne ; circonstance remarquable et vraiment curieuse en ce qu'elle montre qu'un bedeau lui-même, sous l'empire d'une émotion soudaine et puissante, peut momentanément perdre la tête et oublier sa dignité personnelle, « Oh ! monsieur Bumble, dit Noé ; c'est Olivier, monsieur, c'est Olivier qui a…

— Comment ? comment ? interrompit M. Bumble avec une expression de joie dans son regard terne. Il ne s'est pas échappé ? il ne s'est pas échappé, n'est-ce pas, Noé ?

— Non, non, monsieur, il ne s'est pas échappé ; mais il est devenu mauvais sujet, répondit Noé. Il a voulu m'assassiner, monsieur, puis il a essayé de tuer Charlotte et madame. Oh ! que je souffre ! oh ! monsieur, quelles tortures ! »

Et Noé se tordait en tous sens comme une anguille, pour faire croire à M. Bumble que, dans l'attaque violente et féroce d'Olivier Twist, il avait éprouvé quelque grave lésion interne qui lui faisait souffrir des douleurs atroces.

Quand Noé vit l'effet que ses paroles produisaient sur M. Bumble, il voulut l'émouvoir encore davantage en se lamentant sur ses blessures bien plus fort qu'auparavant ; et, quand il vit un monsieur à gilet blanc traverser la cour, il gémit d'une manière plus tragique que jamais, parce qu'il crut de la plus grande importance d'attirer l'attention et d'exciter l'indignation dudit personnage.

L'attention de celui-ci fut en effet bientôt éveillée : car il n'avait pas fait trois pas qu'il se retourna brusquement et demanda pourquoi hurlait ce jeune mâtin, et pourquoi M. Bumble ne lui administrait pas quelques coups pour lui faire mieux articuler ses plaintes.

« C'est un pauvre garçon de l'école de charité, monsieur, répondit M. Bumble, qui a été presque assassiné par le jeune Twist. Il l'a échappé belle.

— Parbleu, j'en étais sûr, s'écria le monsieur au gilet blanc en s'arrêtant tout court ; j'ai eu dès le principe un singulier pressentiment, c'est que ce jeune sauvage finirait à la potence.

— Il a aussi voulu assassiner la domestique, dit M. Bumble, pâle de frayeur.

— Et sa maîtresse aussi, ajouta M. Claypole.

— Et puis son maître, n'est-ce pas, Noé ? dit M. Bumble.

— Non, il était sorti, sans quoi il l'eût tué, répondit Noé ; il disait qu'il voulait le tuer.

— Ah ! il a dit cela, mon garçon ? répliqua le monsieur au gilet blanc.

— Oui, monsieur, répondit Noé, et ma maîtresse demande si M. Bumble pourrait venir tout de suite fouetter Olivier, parce que monsieur est sorti.

— Certainement, mon garçon », dit le monsieur au gilet blanc, en souriant avec bonté et en passant sa main sur la tête de Noé qui avait au moins trois pouces de plus que lui ; il ajouta : « Tu es un brave garçon, un digne garçon ; voici un penny pour ta peine. Bumble, prenez votre canne, et allez chez Sowerberry. Faites pour le mieux, ne le ménagez pas, Bumble.

— Non, monsieur, certainement non, répondit le bedeau en ajustant un fouet au bout de sa canne.

— Dites à Sowerberry de ne pas l'épargner ; on n'en fera jamais rien si on ne le rosse d'importance, dit le monsieur au gilet blanc.

— J'y veillerai, monsieur, répondit le bedeau » ; et après avoir ajusté son tricorne et sa canne, M. Bumble prit en toute hâte avec Claypole le chemin de la maison de l'entrepreneur de pompes funèbres.

La situation ne s'était pas améliorée. M. Sowerberry n'était pas rentré, et Olivier continuait à donner de vigoureux coups de pied dans la porte du cellier. Mme Sowerberry et Charlotte firent une si étrange peinture de la férocité de l'enfant, que M. Bumble crut prudent de parlementer avant d'ouvrir la porte. Il commença par y donner un coup de pied, en manière d'exorde ; puis, appliquant sa bouche sur la serrure, il dit d'une voix forte et imposante :

« Olivier !

— Allons, ouvrez-moi la porte ! répondit l'enfant.

— Reconnais-tu la voix qui te parle, Olivier ? dit M. Bumble.

— Oui, répondit-il.

— Et vous n'êtes pas épouvanté, monsieur ? Vous ne tremblez pas à ma voix, monsieur ? dit M. Bumble.

— Non ! » répondit courageusement Olivier.

Une réponse si différente de celle qu'il attendait et à laquelle il était accoutumé fit hésiter M. Bumble, il quitta le trou de la serrure, se redressa de toute sa hauteur, et considéra l'un après l'autre les trois témoins de cette scène, sans prononcer une parole.

« Voyez-vous, monsieur Bumble, dit Mme Sowerberry, il faut qu'il soit devenu fou. Un enfant, ne fut-il qu'à demi raisonnable,

ne se hasarderait jamais à vous parler ainsi.

— Ce n'est pas de la folie, répondit M. Bumble, après quelques instants de profonde réflexion ; c'est la viande.

— Comment ? s'écria Mme Sowerberry.

— Oui, madame, la viande, la viande, reprit Bumble d'un ton magistral ; vous l'avez nourri outre mesure, madame. Vous avez fait naître en lui une âme et un esprit artificiels, déplacés chez quelqu'un de sa condition. Messieurs du Conseil d'administration, qui sont des philosophes pratiques, vous le diront, madame Sowerberry. Qu'ont à faire les pauvres d'une âme et d'un esprit ? C'est bien assez pour nous d'entretenir la vie dans leur corps. Si vous n'aviez donné que du gruau à ce garçon, jamais pareille chose ne fût advenue.

— Mon Dieu ! dit Mme Sowerberry en levant pieusement les yeux vers le plafond de la cuisine ; voilà ce que c'est que d'être généreux ! »

La générosité de Mme Sowerberry pour Olivier avait consisté à lui prodiguer les restes dont personne n'eût voulu. Aussi y avait-il de sa part une grande abnégation à rester sous le coup de l'accusation portée contre elle par Bumble, et dont elle était absolument innocente, de pensée, de parole et d'action.

« Tenez, dit M. Bumble à la dame qui tenait ses yeux baissés vers la terre ; la seule chose à faire maintenant, à mon sens, c'est de le laisser dans le cellier pendant un jour ou deux, jusqu'à ce que la faim l'affaiblisse, et ensuite de le mettre en liberté et de le nourrir de gruau pendant tout son apprentissage ; il sort d'une mauvaise famille, de gens irritables, madame Sowerberry ; la

nourrice et le médecin m'ont dit que sa mère était arrivée ici après des difficultés et des fatigues qui auraient tué depuis longtemps une femme bien portante. »

M. Bumble en était là de son discours quand Olivier, qui entendait assez le dialogue pour comprendre qu'on faisait allusion à sa mère, recommença à donner des coups de pied dans la porte, de manière qu'on ne pouvait s'entendre. Sowerberry rentra sur ces entrefaites ; on lui expliqua l'attentat d'Olivier, avec toute l'exagération que les femmes crurent propre à le mettre en colère ; en un clin d'œil il ouvrit la porte du cellier et en fit sortir par le collet l'apprenti rebelle.

Les vêtements d'Olivier avaient été déchirés dans la lutte ; il avait la figure égratignée et écorchée, les cheveux en désordre sur le front. Sa colère n'était pourtant pas éteinte, et, en sortant de sa prison, loin de paraître intimidé, il lança à Noé un regard menaçant.

« Vous êtes un gentil garçon ! dit Sowerberry en donnant un soufflet à Olivier.

— Il a outragé ma mère, répondit Olivier.

— Eh bien ! quand même… petit misérable, dit Mme Sowerberry ; il n'en a pas dit assez sur elle ; elle méritait encore pis.

— Non, dit l'enfant.

— Si vraiment, dit Mme Sowerberry.

— Vous mentez ! » dit Olivier.

Mme Sowerberry fondit en larmes. Ce torrent de larmes ne laissait à son mari aucune alternative. S'il eût hésité un instant à

punir Olivier plus sévèrement, il est clair comme le jour que, d'après les usages reçus dans les querelles de ménage, il eût été une brute, un mari dénaturé, un être méprisable et n'ayant d'humain que le visage, sans compter mille autres agréables épithètes trop nombreuses pour avoir place dans ce chapitre.

Il faut reconnaître qu'autant qu'il dépendait de lui (mais son autorité était fort limitée), il était bien disposé pour l'enfant, soit parce qu'il y allait de son intérêt, soit parce que sa femme le détestait. Le torrent de larmes de la dame ne lui laissa nulle ressource. En conséquence il administra à Olivier une correction telle, que Mme Sowerberry elle-même s'en montra satisfaite, et que la canne paroissiale de M. Bumble devint inutile. Le reste du jour, Olivier fut enfermé dans l'arrière-cuisine, en compagnie de la pompe et d'un morceau de pain sec ; le soir, Mme Sowerberry, après avoir encore fait plusieurs remarques injurieuses pour la mémoire de sa mère, lui ouvrit la porte, et, au milieu des sarcasmes de Noé et de Charlotte, lui ordonna de gagner son lit.

Abandonné à lui-même dans la boutique morne et silencieuse du croque-mort, Olivier se livra aux réflexions que le traitement qu'il venait d'éprouver devait éveiller dans son cœur d'enfant. Il avait écouté les sarcasmes avec dédain ; il avait supporté les coups sans pousser un cri : car il sentait se développer dans son cœur un sentiment d'orgueil qui l'eût empêché de proférer une plainte, quand même on l'eût brûlé vif : mais, maintenant que personne ne pouvait le voir ou l'entendre, il tomba à genoux sur le plancher et, cachant son visage dans ses mains, il versa de telles larmes qu'il faut souhaiter pour l'honneur de notre nature que Dieu veuille en faire rarement répandre de semblables à des enfants de cet âge !

Olivier resta longtemps immobile dans cette position. La chandelle allait finir de brûler quand il se leva ; il regarda prudemment autour lui, écouta attentivement ; puis il tira doucement les verrous de la porte d'entrée et regarda dans la rue.

La nuit était froide et sombre ; les étoiles paraissaient à l'enfant plus éloignées de la terre qu'il ne les avait jamais vues ; il ne faisait pas de vent ; l'ombre que les arbres projetaient sur le sol était complètement immobile et avait quelque chose de sinistre et de sépulcral. Il referma doucement la porte, et, profitant des dernières lueurs de la chandelle pour réunir dans un mouchoir le peu d'effets qu'il possédait, il s'assit sur un banc et attendit les premières clartés du matin.

Dès qu'un rayon de lumière pénétra à travers les fentes des volets, Olivier se leva et tira de nouveau les verrous. Il jeta autour de lui un regard timide, hésita quelques instants, puis tira la porte derrière lui : il était dans la rue.

Il regarda à droite et à gauche, incertain du côté par où il fuirait. Il se souvint d'avoir vu les chariots, quand ils sortaient de la ville, gravir péniblement la colline ; il prit la même direction, et arriva à un petit sentier à travers champs, qu'il savait rejoindre bientôt la grande route ; il s'y engagea et se mit à marcher rapidement.

Il se rappela très bien avoir déjà suivi ce sentier, lorsqu'il trottait derrière M. Bumble, pour venir de la Fermeau dépôt de mendicité. Le chemin le conduisit tout droit à la chaumière ; son cœur battit violemment à ce souvenir, et il était presque résolu à revenir sur ses pas ; mais il avait déjà fait bien du chemin, et un

détour lui ferait perdre beaucoup de temps : d'ailleurs il était si matin, qu'il avait peu à craindre d'être vu ; il continua à avancer.

Il arriva à la ferme ; il n'y avait pas d'apparence que ses petits habitants fussent debout à cette heure matinale : Olivier s'arrêta et jeta à la dérobée un coup d'œil dans le jardin ; un enfant arrachait les mauvaises herbes d'un carré dans un moment où il leva son visage pâle, Olivier reconnut en lui un de ses anciens compagnons. Olivier se sentit joyeux de le revoir avant de s'éloigner ; quoique plus jeune que lui, cet enfant avait été son petit ami, son compagnon de jeu ; ils avaient été tant de fois affamés, battus, enfermés ensemble !

« Chut, Dick ! dit Olivier, comme l'enfant courait à la porte et passait ses petits bras à travers les barreaux pour lui faire accueil ; est-ce qu'on est levé ?

— Non, il n'y a que moi, répondit l'enfant.

— Il ne faut pas dire que tu m'as vu, Dick, reprit Olivier ; je me sauve ; on me bat et on me maltraite, Dick ; je vais chercher fortune, si loin, si loin que je ne sais où. Comme tu es pâle !

— J'ai entendu le médecin dire que j'allais mourir, répondit l'enfant avec un léger sourire ; je suis bien content de te voir, mon cher ami ; mais ne t'arrête pas, ne t'arrête pas.

— Oui, oui ; mais je veux te dire au revoir, reprit Olivier. Je te reverrai, Dick, j'en suis sûr ; et alors tu seras bien portant et heureux.

— Je serai heureux, dit l'enfant, quand je serai mort, et pas avant, le médecin a raison, Olivier ; car je rêve souvent du ciel et des anges, et de douces figures que je ne vois jamais quand je suis

éveillé. Embrasse-moi ! ajouta l'enfant en grimpant sur la petite porte et en croisant ses petits bras autour du cou d'Olivier. Adieu, mon cher ami ; que Dieu te bénisse ! »

Cette bénédiction sortait de la bouche d'un enfant, mais c'était la première qu'Olivier eût jamais entendu appeler sur sa tête. Au milieu des épreuves, des souffrances, des vicissitudes de sa vie, il ne l'oublia jamais.

q

Chapitre 8 Olivier va à Londres, et rencontre en route un singulier jeune homme.

Arrivé à la barrière, au bout du sentier, Olivier se retrouva sur la grande route. Il était huit heures ; et, bien qu'il fût à peu près à cinq milles de la ville, il courut, et se cacha par moments derrière les haies, jusqu'à midi, dans la crainte d'être poursuivi et rattrapé ; il s'assit alors près d'une borne pour se reposer, et se mit à songer pour la première fois à l'endroit qu'il devait choisir pour tâcher de gagner sa vie.

La borne au pied de laquelle il était assis indiquait en gros caractères qu'elle était posée à soixante-dix milles de Londres ; ce nom fit naître dans l'esprit de l'enfant une nouvelle suite de pensées. S'il allait à Londres, dans l'immense ville, où personne, pas même M. Bumble, ne pourrait le découvrir ! il avait souvent entendu dire aux vieux indigents du dépôt qu'un garçon d'esprit n'était jamais dans le dénuement à Londres, et qu'il y avait dans

cette grande ville des moyens d'existence dont les gens élevés à la campagne ne se doutaient pas. C'était bien l'endroit qui convenait à un garçon sans asile, destiné à mourir dans la rue, si on ne venait à son aide. Tout en se laissant aller à ces pensées, il se leva et continua sa route.

Il diminua encore de quatre bons milles la distance qui le séparait de Londres, sans songer à tout ce qu'il devrait souffrir avant d'atteindre le but de son voyage : comme cette réflexion se faisait jour dans son esprit, il ralentit sa marche, et se mit à méditer sur les moyens d'arriver à Londres. Il avait dans son paquet un morceau de pain, une mauvaise chemise, deux paires de bas, et dans sa poche un penny que lui avait donné Sowerberry après un enterrement où il s'était distingué encore plus que de coutume. C'est fort bon d'avoir une chemise blanche, pensait Olivier, et deux méchantes paires de bas, et un penny ; mais c'est une mince ressource pour faire soixante-cinq milles à pied pendant l'hiver. Olivier avait comme bien des gens, l'esprit prompt et ingénieux à découvrir les difficultés, mais lent et paresseux à découvrir le moyen de les surmonter ; de sorte qu'après avoir bien réfléchi, sans trouver la solution qu'il cherchait, il mit son petit paquet sur l'autre épaule et doubla le pas.

Il fit vingt milles ce jour-là, sans prendre autre chose que son morceau de pain sec et quelques verres d'eau qu'il demanda sur la route, à la porte des chaumières. À la nuit, il entra dans une prairie, se blottit au pied d'une meule de foin et résolut d'y attendre le jour. Il éprouva d'abord un sentiment de crainte en entendant le vent siffler tristement sur la campagne déserte. Il avait froid et faim, et se trouvait plus seul que jamais ; la fatigue de la

marche lui procura pourtant un prompt sommeil, et il oublia ses peines.

Le matin, en se levant, il se sentit engourdi par le froid, et il avait si faim qu'il acheta du pain pour un penny au premier village qu'il traversa, il n'avait pas fait plus de douze milles quand la nuit le surprit de nouveau ; ses pieds étaient enflés et ses jambes si faibles qu'elles tremblaient sous lui ; une seconde nuit passée à la belle étoile, par un temps froid et humide, acheva d'épuiser ses forces ; et quand il voulut le matin continuer son voyage, il pouvait à peine se traîner, il attendit au pied d'une côte assez roide qu'une diligence vînt à passer, et il demanda l'aumône aux voyageurs de l'impériale ; il n'y eut presque personne qui fit attention à lui ; ceux qui le remarquèrent, lui dirent d'attendre qu'on fût arrivé au haut de la côte, et de leur montrer ensuite combien de temps il pouvait courir pour un demi-penny. Le pauvre Olivier essaya de suivre la diligence ; mais il ne le put, à cause de son épuisement et de ses pieds tout meurtris ; alors les voyageurs de l'impériale remirent leur demi-penny dans leur poche, en disant que c'était un petit fainéant, qui ne méritait rien. La diligence s'éloigna, ne laissant derrière elle qu'un nuage de poussière.

Dans quelques villages, de grands poteaux étaient plantés sur la route, et portaient un écriteau annonçant que quiconque mendierait serait mis en prison ; cet avis effrayait beaucoup Olivier, et il s'éloignait au plus vite. Ailleurs, il s'arrêtait devant les cours d'auberge et regardait piteusement ceux qui allaient et venaient, jusqu'à ce que l'hôtesse donnât l'ordre à un des postillons qui flânaient dans la cour de chasser cet étrange garçon qui restait là, sans aucun doute, dans l'intention de dérober quelque chose. S'il mendiait à la porte d'une ferme, il arrivait neuf fois sur dix qu'on

le menaçait de lâcher le chien après lui ; s'il mettait le nez dans une boutique, on lui parlait du bedeau de la paroisse, et, à ce nom, il ne savait où se cacher.

Il est certain que, sans le bon cœur d'un garde-barrière et la charité d'une vieille dame, les souffrances d'Olivier eussent été abrégées comme celles de sa mère, c'est-à-dire qu'il serait mort sur la grande route. Mais le garde-barrière lui donna du pain et du fromage, et la vieille dame, dont le petit-fils avait fait naufrage et errait dans quelque lointaine partie du monde, eut pitié du pauvre orphelin et lui donna le peu qu'elle avait, avec des paroles si douces et si bonnes, et avec des larmes de compassion telles, qu'elles firent sur le cœur d'Olivier plus d'impressions que toutes ses souffrances.

Le matin du septième jour après son départ, il atteignit, clopin-clopant, la petite ville de Barnet. Les volets étaient partout fermés, les rues désertes, et personne ne se rendait encore aux travaux de la journée. Le soleil se levait radieux, mais son éclat ne servait qu'à faire voir au pauvre enfant toute l'horreur de sa misère et de son isolement ; il s'assit, couvert de poussière et les pieds en sang, sur les marches froides d'un perron.

Peu à peu les volets s'ouvrirent, les stores des fenêtres se levèrent, et les passants commencèrent à circuler. Quelques-uns, en petit nombre, s'arrêtaient un instant pour considérer Olivier, ou se détournaient seulement en passant rapidement ; mais personne ne le secourut, personne ne prit la peine de lui demander comment il était venu là : il n'avait pas le cœur de mendier, et il restait assis immobile et silencieux.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était là ; il s'étonnait de voir tant de tavernes, car la moitié des maisons de Barnet sont des tavernes grandes ou petites ; il regardait avec insouciance les voitures publiques qui passaient, et trouvait surprenant qu'elles pussent faire aisément en quelques heures un trajet qu'il avait mis une longue semaine à parcourir avec un courage et une résolution au-dessus de son âge.

Il fut tiré de sa rêverie en remarquant qu'un jeune garçon, qui était passé devant lui quelques instants auparavant sans avoir l'air de le voir, était revenu sur ses pas et s'était placé de l'autre côté de la rue pour l'observer attentivement. Il y fit d'abord peu d'attention ; mais ce garçon resta si longtemps devant lui dans la même attitude, qu'Olivier leva la tête et le considéra avec le même intérêt. Alors celui-ci traversa la rue, et se dirigeant vers Olivier lui dit :

« Eh bien ! camarade, quoi qui se passe ? »

Le garçon qui adressait cette question à notre jeune voyageur était à peu près de même âge que lui ; c'était l'individu le plus original qu'Olivier eût jamais vu : il avait le nez retroussé, le front bas, les traits communs, et l'extérieur le plus sale qu'on pût voir, ce qui ne l'empêchait pas de se donner des airs de monsieur. Il était de petite taille, avec des jambes arquées et de vilains petits yeux effrontés ; son chapeau était posé si légèrement sur sa tête, qu'il semblait toujours près de tomber ; et il serait tombé, en effet, sans une brusque secousse que le jeune homme imprimait de temps à autre à sa tête, pour le ramener à sa place primitive. Il portait un habit qui lui descendait jusqu'aux talons ; il avait les manches relevées presque jusqu'au coude, probablement dans le but d'enfoncer ses mains, comme il faisait alors, dans les poches

de son pantalon de velours. Enfin, il était aussi fringant, avec ses brodequins à la Blucher, que le fut jamais jeune homme de sa taille, c'est-à-dire de quatre pieds six pouces.

« Eh bien ! camarade, quoi qui se passe ? demanda à Olivier cet étrange interlocuteur.

— J'ai bien faim et je suis bien fatigué, répondit Olivier les larmes aux yeux. J'ai fait un long trajet. Voilà sept jours que je marche.

— Sept jours de marche ! dit le jeune homme ; ah ! j'entends. C'est par ordre du bec, hein ? Mais, ajouta-t-il en voyant l'air étonné d'Olivier, je suppose que tu ignores ce que c'est qu'un bec, mon camarade ? »

Olivier répondit avec candeur qu'il avait toujours cru que ce mot signifiait la bouche d'un oiseau.

« En voilà un innocent ! s'écria le jeune homme ; un bec, c'est un magistrat ; marcher par ordre du bec, c'est ne pas aller droit devant soi ; c'est toujours grimper sans jamais redescendre. As-tu été au moulin ?

— Quel moulin ? demanda Olivier.

— Quel moulin ! ma foi, au moulin qui va sans eau1 ; viens avec moi ; tu as besoin d'une pitance, et tu l'auras. La bourse est maigre, mais tant que ça durera, ça durera. Allons, debout sur tes quilles ! arrive. »

Le jeune homme aida Olivier à se lever, le mena dans une petite boutique de marchand de chandelles, où il acheta un peu de jambon et un pain de deux livres ; il eut l'ingénieuse idée de faire

un trou dans le pain et d'y mettre le jambon, pour qu'il fût à l'abri de la poussière, et plaçant le tout sous son bras, il entra dans une petite taverne et pénétra avec Olivier dans une salle de derrière. Là, le mystérieux jeune homme fit apporter un pot de bière ; sur l'invitation de son nouvel ami, Olivier se jeta sur le festin et se mit à dévorer à belles dents, tandis que l'étranger le considérait de temps à autre bien attentivement.

« On va donc à Londres ? dit l'étrange garçon quand Olivier eut fini.

— Oui.

— A-t-on un gîte ?

— Non.

— De l'argent ?

— Non. »

L'individu se mit à siffler et enfonça ses mains dans ses poches, autant que le permettaient les larges manches de son habit.

« Vous habitez Londres ? demanda Olivier.

— Oui, quand je suis chez moi, répondit le garçon. Tu as besoin d'un gîte pour passer la nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Olivier ; je n'ai pas dormi sous un toit depuis que j'ai quitté mon pays.

— Ne te chagrine pas pour si peu, dit le jeune monsieur ; je dois être à Londres ce soir, et j'y connais un respectable vieillard qui te logera pour rien, à condition que tu lui sois présenté par

une de ses connaissances ; avec ça que je n'en suis pas de ses connaissances ! » ajouta-t-il en souriant pour montrer que ces dernières paroles étaient dites par ironie ; et en même temps il vida son verre.

Cette offre inespérée d'un gîte était trop séduisante pour être refusée, surtout lorsqu'elle fut suivie de l'assurance que le vieux monsieur procurerait sans aucun doute une bonne place à Olivier dans un bref délai. Ceci amena un entretien amical et confidentiel, dans lequel Olivier découvrit que son ami se nommait Jack Dawkins, et qu'il était le favori et le protégé du vieux monsieur en question.

L'extérieur de M. Dawkins ne parlait pas beaucoup en faveur des avantages que le crédit de son patron procurait à ceux qu'il prenait sous sa protection ; mais comme sa conversation était légère et incohérente, et qu'il avouait que ses amis le connaissaient sous le sobriquet de rusé Matois, Olivier en conclut que son compagnon étant d'un naturel dissipé et étourdi, les préceptes moraux de son bienfaiteur n'avaient pas eu d'influence sur lui. Dans cette pensée, il résolut de mériter aussi vite que possible l'estime du vieux monsieur et de renoncer à l'honneur de fréquenter le Matois, si celui-ci, comme il avait lieu de le croire, était incorrigible.

Jack Dawkins ne voulut pas entrer à Londres avant la nuit, et il était près d'onze heures quand ils arrivèrent à la barrière d'Islington. Ils passèrent par la rue Saint-Jean, descendirent la petite rue qui aboutit au théâtre de Sadlerwell, longèrent Exmouth-Street et Coppice-Row, puis la petite cour pris du dépôt de mendicité ; ils traversèrent ensuite le terrain classique qui se nommait jadis Hokley-in-the-Hole ; ils gagnèrent Little-Saffron-Hill

et Saffron-Hill the Great, que le rusé Matois franchit d'un pas rapide, en recommandant à Olivier de le suivre de près.

Quoique Olivier eût assez à faire pour ne pas perdre de vue son guide, il ne put s'empêcher de jeter en passant quelques regards furtifs des deux côtés de la rue : c'était l'endroit le plus sale et le plus misérable qu'il eût jamais vu. La rue était étroite et humide, et l'air était chargé de miasmes fétides. Il y avait un assez grand nombre de petites boutiques, dont tout l'étalage consistait en un tas d'enfants qui criaient à qui mieux mieux, malgré l'heure avancée de la nuit. Les seuls endroits qui parussent prospérer au milieu de la misère générale, étaient les tavernes, où des Irlandais de la lie du peuple, c'est-à-dire la lie de l'espèce humaine, se querellaient de toutes leurs forces. De petites ruelles et des passages couverts, qui çà et là aboutissaient à la rue principale, laissaient voir quelques chétives maisons, devant lesquelles des hommes et des femmes ivres se vautraient dans la boue ; et parfois on voyait sortir avec précaution de ces repaires des individus à figure sinistre, dont, selon toute apparence, les intentions n'étaient ni louables ni rassurantes.

Olivier se demandait s'il ne ferait pas mieux de se sauver, quand ils atteignirent le bout de la rue. Son guide le prit par le bras, poussa la porte d'une maison proche de Fieldlane, le fit entrer dans une allée et referma la porte derrière lui.

« Qui va là ? cria une voix en réponse à un sifflet du Matois.

— Plummy et Slam ! » fut la réponse. C'était sans doute un signal ou un mot d'ordre pour indiquer que tout allait bien.

La faible lueur d'une chandelle éclaira le mur au fond de l'allée, et l'on vit paraître une tête au niveau du sol, derrière la

rampe brisée d'un escalier qui menait jadis à une cuisine.

« Vous êtes deux, dit l'homme en haussant la chandelle et en mettent la main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer les objets ; qui est l'autre ?

— Une nouvelle recrue, répondit Jack Dawkins en faisant avancer Olivier.

— D'où vient-il ?

— Du pays des innocents. Fagin est-il en haut ?

— Oui, il assortit les mouchoirs. Montez. »

L'homme disparut, et ils restèrent dans les ténèbres.

Toujours entraîné par son compagnon qui lui serrait fortement la main, Olivier cherchait de l'autre sa route à tâtons. Il gravit difficilement, dans l'obscurité, les degrés en ruine que son guide enjambait avec une prestesse qui montrait qu'il connaissait parfaitement ce chemin ; il poussa la porte d'une chambre de derrière et y introduisit Olivier. Les murs et le plafond étaient noircis par le temps et la malpropreté. Devant le feu, sur une table de sapin, se trouvaient une chandelle fixée dans le goulot d'une bouteille de grès, deux ou trois pots d'étain, un pain, du beurre et une assiette. Des saucisses cuisaient dans une poêle dont la queue était attachée avec une ficelle au manteau de la cheminée, et auprès se tenait un vieux juif, une fourchette à la main. Son visage était couvert de rides, et ses traits ignobles et repoussants étaient en partie cachés par une épaisse chevelure rousse ; il portait une sale robe de chambre de flanelle, n'avait pas de cravate, et semblait partager son attention entre la poêle et une corde à laquelle pendaient un grand nombre de foulards.

Plusieurs méchants lits, faits avec de vieux sacs, étaient disposés l'un près de l'autre sur le plancher. Autour de la table, quatre ou cinq enfants de l'âge du Matois fumaient leur pipe et buvaient des liqueurs en se donnant des airs de grands garçons ; ils entourèrent leur camarade, qui dit au juif quelques mots à voix basse ; puis ils se tournèrent en riant vers Olivier, ainsi que le juif qui tenait toujours sa fourchette.

« Je vous présente mon ami Olivier Twist », dit Jack Dawkins.

Le juif rit en grimaçant. Il fit un profond salut à Olivier, le prit par la main et dit qu'il espérait avoir l'honneur de faire avec lui plus ample connaissance. Alors les petits fumeurs l'entourèrent, lui donnèrent de solides poignées de main, de manière à faire tomber son petit paquet ; l'un d'eux s'empressa de le débarrasser de sa casquette ; un autre eut l'obligeance de fouiller ses poches pour lui épargner, vu son état de fatigue, la peine de les vider avant de se coucher. Les politesses ne se seraient sans doute pas bornées là, sans les coups de fourchette que le juif prodigua généreusement sur la tête et les épaules de ces complaisants petits drôles.

« Nous sommes charmés de te voir, Olivier, dit le juif. Matois, tire du feu les saucisses et approche un baquet pour faire asseoir Olivier. Ah ! tu regardes avec étonnement les mouchoirs ! en voilà une belle collection, hein, mon ami ? Nous venons justement de les préparer pour la lessive. Voilà tout, Olivier, voilà tout ; ah ! ah ! ah ! »

Les derniers mots du juif furent accueillis avec acclamation par ses jeunes élèves, puis on se mit à souper.

Olivier mangea sa part ; ensuite le juif lui versa un verre de grog au genièvre, en lui recommandant de le boire d'un trait, parce qu'un autre convive avait besoin de son verre. Olivier obéit ; bientôt il se sentit porté doucement sur un des sacs et s'endormit d'un profond sommeil.

q

Le lendemain, la matinée était déjà avancée quand Olivier se réveilla après un sommeil profond et prolongé. Il n'y avait dans la chambre que le vieux juif, qui faisait bouillir du café dans une casserole pour le déjeuner, et sifflait tout bas entre ses dents, en agitant le liquide avec une cuiller de fer. De temps à autre il s'arrêtait pour écouter, dès qu'il entendait en bas le moindre bruit ; et, quand il s'était assuré que tout était tranquille, il continuait à siffler et à remuer le café.

Bien qu'Olivier ne dormît plus, il n'était pas tout à fait éveillé. Il y a un état d'assoupissement, entre le sommeil et la veille, où l'on rêve plus en cinq minutes, les yeux à demi ouverts et sans avoir bien conscience de ce qui se passe, que l'on ne ferait en cinq nuits, les yeux bien fermés et les sens complètement engourdis par un profond sommeil. Dans ces moments-là, l'homme se rend juste assez compte de ce qui se passe dans son esprit pour se faire une faible idée des puissantes facultés de cet esprit, lorsque, affranchi des entraves du corps, il s'élance loin de la terre et se joue du temps et de l'espace.

Olivier était précisément dans un de ces moments. Les yeux à demi fermés, il voyait le juif, il l'entendait siffler tout bas, il reconnaissait le bruit de la cuiller frottant contre le bord de la cas-

serole ; et pourtant, son esprit, pendant ce temps, voyageait dans le passé, et se reportait vers tous ceux qu'il avait connus.

Quand le café fut fait, le juif posa la casserole à terre, et resta quelques instants dans une attitude indécise, comme s'il ne savait à quel parti s'arrêter ; puis il se retourna, regarda Olivier et l'appela par son nom ; celui-ci ne répondit pas et parut complètement endormi. Le juif, rassuré à cet égard, se dirigea sans bruit vers la porte, la ferma, et tira d'une trappe pratiquée dans le plancher, autant que put le voir Olivier, une petite boîte qu'il posa soigneusement sur la table ; ses yeux brillaient tandis qu'il soulevait le couvercle et jetait un coup d'œil à l'intérieur ; il approcha de la table une vieille chaise, s'assit et tira du coffret une magnifique montre d'or étincelante de diamants.

« Ah ! les lurons ! dit le juif en haussant les épaules, et le visage contracté par un affreux sourire ; les braves lurons ! fermes jusqu'au bout ! Incapables de dire au vieux prêtre où était la cachette ! Incapables de vendre le vieux Fagin ! Au fait, dans quel intérêt ? Cela n'eût pas desserré le nœud coulant, ni retardé la bascule d'une minute ; non, non. Fameux gaillards, fameux gaillards ! »

Tout en faisant à voix basse ces réflexions et d'autres semblables, le vieux juif remit la montre dans la boîte ; il en tira encore une demi-douzaine, et les contempla avec le même ravissement, puis des bagues, des broches, des bracelets, des bijoux de toute sorte, si précieux et d'un travail si exquis, qu'Olivier ne connaissait pas même de nom toutes ces belles choses.

Le juif les remit dans le coffret et en tira un dernier bijou, si petit qu'il tenait dans le creux de sa main ; une inscription très

fine semblait y être gravée, car le juif le posa sur la table, l'abrita soigneusement avec sa main, et la considéra longtemps et attentivement ; enfin, comme s'il désespérait de déchiffrer ces caractères, il remit le bijou dans la boîte, et se renversant sur sa chaise, il continua ses réflexions.

« Quelle belle chose que la peine capitale ! disait-il à demi-voix, les morts ne se repentent jamais ! les morts ne viennent jamais révéler de fâcheuses histoires ! Ah ! c'est une grande sécurité pour le commerce ! Cinq à la file, accrochés à la même corde ! et pas un lâche, pas un qui ait vendu le vieux Fagin ! »

En disant ces paroles, le juif promenait au hasard autour de lui ses yeux noirs et brillants, qui rencontrèrent la figure d'Olivier. L'enfant le considérait avec une curiosité muette ; en un clin d'œil le vieillard comprit qu'il avait été observé ; il ferma avec bruit le couvercle de la boîte, et saisissant un couteau sur la table, il se leva furieux ; mais il tremblait au point qu'Olivier, malgré sa terreur, pouvait voir vaciller la lame du couteau.

« Qu'est-ce ? dit le juif ; pourquoi m'observer ! Tu ne dormais pas ? Qu'as-tu vu ? Parle vite ! vite ! il y va de ta vie !

— Je n'ai pas pu dormir davantage, monsieur, répondit Olivier avec douceur, et je suis bien fâché de vous avoir dérangé.

— Étais-tu éveillé depuis une heure ? demanda le juif d'un air menaçant et terrible.

— Non, monsieur, non, bien sûr, répondit Olivier.

— En es-tu bien sûr ? s'écria le juif en jetant sur l'enfant un regard sinistre.

— Je dormais, monsieur, répondit vivement Olivier, je dormais, sur ma parole.

— C'est bon ! c'est bon ! mon ami, dit le juif en reprenant brusquement ses manières ordinaires et en jouant avec le couteau avant de le remettre sur la table, comme pour faire croire qu'il ne l'avait pris que par badinage. J'en étais sûr, mon ami ; je voulais seulement te faire peur. Tu es brave, oui, ma foi, tu es brave, Olivier. » Et le juif se frottait les mains en riant, mais jetait néanmoins sur la boîte un regard inquiet. « As-tu vu quelqu'une de ces jolies choses, mon ami ? dit le juif après un court silence, en posant sa main sur la boîte.

— Oui, monsieur, répondit Olivier.

— Ah ! dit le juif en pâlissant. C'est… c'est à moi, Olivier… c'est ma petite fortune… tout ce que j'aurai pour vivre dans mes vieux jours : on m'appelle avare, mon ami, seulement avare… rien de plus. »

Olivier pensa que le vieux monsieur devait être en effet d'une avarice sordide, pour vivre dans un endroit si sale, avec tant de montres ; mais il réfléchit que sa tendresse pour le Matois et les autres garçons lui coûtait peut-être beaucoup d'argent ; il regarda le juif d'un air respectueux et lui demanda s'il pouvait se lever.

« Certainement, mon ami, certainement, répondit le vieux monsieur ; tiens, il y a une cruche d'eau dans le coin derrière la porte ; va la chercher et je te donnerai une cuvette pour te laver, mon ami. »

Olivier se leva, traversa la chambre et se baissa pour prendre la cruche ; quand il se retourna, la boîte avait disparu.

Il avait à peine fini de se laver et de remettre tout en ordre, en vidant, par ordre du juif, la cuvette par la fenêtre, lorsque le Matois rentra, escorté d'un jeune ami qu'Olivier avait vu la veille au soir occupé à fumer, et qui lui fut présenté sous le nom de Charlot Bates. Puis on se mit à table ; le déjeuner se composait de café et de petits pains chauds, avec du jambon que le Matois avait rapporté dans le fond de son chapeau.

« Eh bien ! dit le juif en s'adressant au Matois et en regardant malicieusement Olivier ; j'espère, mes amis, que vous êtes allés ce matin à l'ouvrage ?

— Roide, répondit le Matois.

— Oui, une rude besogne, ajouta Charlot Bates.

— Vous êtes de braves garçons, dit le juif ; qu'est-ce que tu as rapporté, Matois ?

— Deux portefeuilles, répondit le jeune homme.

— Garnis ? demanda le juif avec anxiété.

— Pas mal, répondit le Matois en exhibant deux portefeuilles, l'un vert et l'autre rouge.

— Ils pourraient être plus lourds, dit le juif, après en avoir soigneusement visité l'intérieur, mais ils sont tout neufs et d'un bon travail ; c'est d'un habile ouvrier, n'est-ce pas, Olivier ?

— Certainement, monsieur », dit Olivier.

Cette réponse fit rire M. Charlot Bates à se tenir les côtes, au grand étonnement d'Olivier, qui ne voyait là rien de risible.

« Et toi, mon ami, qu'est-ce que tu rapportes ? dit Fagin à Charlot Bates.

— Des mouchoirs, répondit maître Bates, et il en tira quatre de sa poche.

— Bien, dit le juif, en les examinant minutieusement, ils sont bons, très bons ; mais tu ne les as pas bien marqués, Charlot. Il faudra ôter les marques avec une aiguille ; nous montrerons à Olivier comment il faut s'y prendre ; n'est-ce pas, Olivier ? Ha ! ha !

— Comme vous voudrez, monsieur, dit Olivier.

— Tu aimerais à faire le mouchoir aussi bien que Charlot Bates, n'est-ce pas, mon ami ? demanda le juif.

— De tout mon cœur, monsieur, si vous voulez m'instruire », répondit Olivier.

Maître Bates trouva cette réponse si plaisante qu'il poussa un nouvel éclat de rire ; mais comme il était en train d'avaler son café, il faillit suffoquer.

« Il est si innocent ! » dit-il, dès qu'il put parler, comme pour s'excuser auprès de la compagnie de son impolitesse.

Le Matois ne dit rien ; mais il passa la main dans les cheveux d'Olivier, et les lui fit tomber sur les yeux, en ajoutant qu'il serait bientôt au fait. Le vieux monsieur, qui vit le rouge monter au visage de l'enfant, changea la conversation et demanda si l'exécution qui avait eu lieu le matin avait attiré une grande foule. L'étonnement d'Olivier redoubla : car il était évident, d'après la ré-

ponse des jeunes garçons, qu'ils y avaient tous deux assisté, et il était étrange qu'ils eussent trouvé le temps de si bien travailler.

Après le déjeuner, le plaisant vieillard et les deux jeunes gens se livrèrent à un jeu curieux et bizarre ; voici en quoi il consistait : le juif mit une tabatière dans une des poches de son pantalon, un carnet dans l'autre, dans son gousset une montre attachée à une chaîne de sûreté qu'il passa à son cou ; il piqua une épingle de faux diamant dans sa chemise, boutonna son habit jusqu'en haut, et mettant dans ses poches son mouchoir et son étui à lunettes, il se promena de long en large dans la chambre, une canne à la main, tout comme nos vieux messieurs se promènent dans la rue ; tantôt il s'arrêtait devant le feu, et tantôt à la porte, comme s'il contemplait attentivement l'étalage des boutiques. Parfois il jetait autour de lui des regards vigilants comme s'il craignait les voleurs, et tâtait toutes ses poches l'une après l'autre, pour voir s'il n'avait rien perdu, et tout cela d'un air si comique et si naturel qu'Olivier en riait jusqu'aux larmes. Les deux jeunes garçons le suivaient de près ; et, chaque fois qu'il se retournait, ils se dérobaient à sa vue avec tant d'agilité, qu'il était impossible de suivre leurs mouvements. À la fin, le Matois lui marcha sur les pieds, tandis que Charlot le heurtait par derrière, et en un clin d'œil, tabatière, portefeuille, montre, chaîne de sûreté, épingle, mouchoir de poche, tout, jusqu'à l'étui à lunettes, disparut avec une rapidité extraordinaire. Si le vieux monsieur avait senti une main dans une de ses poches, il disait dans laquelle, et alors c'était à recommencer.

Quand on eut joué bien des fois à ce jeu, deux jeunes dames vinrent voir les jeunes messieurs ; l'une se nommait Betty et l'autre Nancy ; elles avaient une chevelure épaisse, mais peu soi-

gnée, et des chaussures en mauvais état ; elles n'étaient peut-être pas précisément belles ; mais elles étaient hautes en couleur, et avaient le regard résolu et effronté. Comme leurs manières étaient agréables et d'une grande liberté, Olivier pensa qu'elles étaient fort aimables, et sans doute il ne se trompait pas.

La visite dura longtemps : une des jeunes dames se plaignant d'avoir l'estomac glacé, on apporta des liqueurs, et la conversation s'anima de plus en plus. À la fin, Charlot Bates déclara qu'il était temps de jouer du jarret, et Olivier crut que cela voulait dire sortir, en français ; car le Matois, Charlot et les deux jeunes femmes partirent à l'instant, et le vieux juif eut la générosité de les munir d'argent de poche pour s'amuser dehors.

« C'est un genre de vie qui n'est pas désagréable, n'est-ce pas, mon ami ? dit Fagin. Les voilà sortis pour toute la journée.

— Ont-ils achevé leur travail, monsieur ? demanda Olivier.

— Oui, dit le juif ; à moins qu'ils ne trouvent par hasard quelque chose à faire en route ; alors ils n'y manquent pas, crois-le bien. Prends-les pour modèles, mon ami, prends-les pour modèles, ajouta le juif, en donnant un coup de la pelle au feu sur le foyer pour que ses paroles eussent plus de force ; fais tout ce qu'ils te diront, obéis-leur en tout, et surtout au Matois : ce sera un grand homme, et il te formera si tu prends modèle sur lui. Est-ce que mon mouchoir ne sort pas de ma poche, mon ami ? dit-il en s'arrêtant court.

— Si, monsieur, dit Olivier.

— Tâche de le prendre sans que je m'en aperçoive, comme ils faisaient quand nous jouions ce matin. »

Olivier souleva d'une main le fond de la poche, comme il avait vu faire au Matois, et de l'autre tira légèrement le mouchoir.

« Est-ce fait ? demanda le juif.

— Le voici, monsieur, dit Olivier en le lui montrant.

— Tu es un charmant garçon, mon ami, dit le plaisant vieillard en passant sa main sur la tête d'Olivier en signe d'approbation. Je n'ai jamais vu un garçon plus habile ; tiens, voici un schelling pour la peine ; si tu continues de la sorte, tu deviendras le plus grand homme de l'époque. Maintenant, viens que je t'apprenne à démarquer les mouchoirs. »

Olivier se demandait avec étonnement quel rapport il y avait entre escamoter, par plaisanterie, le mouchoir du vieillard, et la chance de devenir un grand homme : mais il pensa que le juif, vu son âge, devait le savoir mieux que lui ; il s'approcha de la table, et se livra avec ardeur à sa nouvelle étude.

q

Olivier resta plusieurs jours dans la chambre du juif, occupé à démarquer les mouchoirs qui arrivaient en quantité au logis, et à prendre part quelquefois au jeu que nous avons décrit, et qui se renouvelait régulièrement chaque matin entre le juif et les deux jeunes garçons. Au bout de quelque temps, il commença à soupirer après le grand air, et demanda plusieurs fois avec instance au vieux monsieur de lui permettre d'aller travailler dehors avec ses deux compagnons.

Olivier était d'autant plus désireux de travailler activement, qu'il avait pu juger de l'inflexible sévérité du vieux juif. Chaque fois que le Matois ou Charlot Bates rentraient le soir les mains

vides, il leur adressait une longue et énergique mercuriale, sur les inconvénients de la paresse et de l'oisiveté, et, pour mieux graver dans leur mémoire la nécessité d'être actifs et laborieux, il les envoyait coucher sans souper. Il alla même une fois jusqu'à les précipiter du haut de l'escalier ; mais il était rare qu'il poussât jusqu'à cette extrémité la ferveur de ses recommandations vertueuses.

Enfin, un beau matin, Olivier obtint la permission qu'il avait si vivement sollicitée ; depuis deux ou trois jours il n'y avait pas eu de mouchoirs à démarquer, et les dîners avaient été chétifs : ces motifs influèrent peut-être sur la décision du vieux juif ; quoi qu'il en soit, il dit à Olivier qu'il pouvait sortir, et il le plaça sous la garde de Charlot Bates et de son ami le Matois.

Ils partirent tous trois ; le Matois, les manches retroussées et le chapeau sur l'oreille, comme d'habitude ; maître Bates flânant les mains dans les poches, et Olivier entre eux deux, se demandant où ils allaient, et quelle branche d'industrie il allait d'abord apprendre.

Ils marchaient d'un pas si nonchalant, et avec une allure de badauds si désœuvrés, qu'Olivier commençait à croire qu'ils étaient sortis pour tromper le vieux monsieur, et point du tout pour aller à l'ouvrage. Le Matois avait la mauvaise habitude de s'emparer de la casquette des enfants qu'il rencontrait et de la lancer dans la première cour venue ; Charlot Bates, de son côté, semblait n'avoir qu'une notion très imparfaite du droit de propriété ; il escamotait, aux étalages des marchands, des pommes ou des oignons et les entassait dans ses poches, qui étaient d'une si vaste dimension qu'elles semblaient envahir tous ses vêtements. Olivier trouvait ces procédés si coupables qu'il était sur le

point de déclarer son intention de s'en retourner comme il pourrait à la maison, quand son attention fut tout à coup attirée d'un autre côté par un changement d'allure très singulier de la part du Matois.

Ils venaient de sortir d'un passage étroit à peu de distance de Clarkenwell, qu'on appelle encore, par un étrange abus de mots, la place Verte, quand le Matois s'arrêta court, mit un doigt sur ses lèvres et fit reculer ses compagnons avec la plus grande circonspection.

« Qu'y a-t-il ? demanda Olivier.

— Chut ! fit le Matois ; vois-tu ce vieux pigeon à l'étalage du libraire ?

— Ce vieux monsieur, de l'autre côté de la rue ? dit Olivier. Certainement je le vois.

— On va lui faire son affaire, dit le Matois.

— Fameuse trouvaille ! » ajouta Charlot Bates.

Olivier les considérait l'un après l'autre avec surprise, mais il n'eut pas le temps de les questionner, car ils traversèrent la rue à pas de loup, et allèrent se planter derrière le vieux monsieur qui faisait l'objet de son attention. Olivier les suivit à quelques pas de distance, et, ne sachant s'il devait avancer ou reculer, il resta immobile et ouvrit de grands yeux.

Le vieux monsieur avait l'extérieur le plus respectable, la tête poudrée et des lunettes d'or. Il portait un habit vert bouteille avec un collet de velours noir, un pantalon blanc, et sous le bras une canne de bambou. Il avait pris un livre à l'étalage et le parcourait

debout avec autant d'attention que s'il eût été dans son cabinet, assis dans un fauteuil. Il est même probable qu'il s'imaginait y être ; car il était évident, tant il était absorbé, qu'il ne voyait plus ni l'étalage du libraire, ni la rue, ni les jeunes garçons, ni quoi que ce fût sauf son livre qu'il lisait en conscience, tournant le feuillet quand il arrivait au bas d'une page, recommençant sa lecture à la première ligne de la page suivante et continuant ainsi de page en page avec le plus vif intérêt.

Quels ne furent pas l'horreur et l'effroi d'Olivier, placé à quelques pas en arrière, et regardant de tous ses yeux, quand il vit le Matois plonger sa main dans la poche du vieux monsieur, en tirer un mouchoir qu'il passa à Charlot Bates, puis gagner le coin de la rue avec son camarade en fuyant à toutes jambes !

En un instant, tout le mystère des mouchoirs, des montres, des bijoux, et de l'existence même du juif, se dévoila à l'esprit de l'enfant. Il resta un instant immobile, et la terreur faisait bouillonner son sang si fort qu'il se crut dans un brasier ; puis, épouvanté et confus, il prit ses jambes à son cou, et, ne sachant plus ce qu'il faisait, il s'enfuit au plus vite.

Tout cela fut l'affaire d'une minute, et, au moment même où Olivier prenait sa course, le vieux monsieur, cherchant son mouchoir dans sa poche, et ne l'y trouvant plus, se retourna brusquement. Quand il vit l'enfant s'enfuir si vite, il pensa naturellement qu'il était le voleur ; il se mit à courir après Olivier, sans quitter son livre, et à crier de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! »

Le vieux monsieur ne fut pas longtemps seul à crier ainsi. Le Matois et maître Bates, pour ne pas attirer sur eux l'attention en

courant à toutes jambes, s'étaient mis à l'abri dans la première allée venue, après avoir tourné le coin de la rue. Dès qu'ils entendirent crierau voleur ! et qu'ils virent Olivier s'enfuir, ils devinèrent parfaitement ce qui se passait, sortirent vivement dans la rue, et, en bons citoyens, se joignirent à la poursuite en criant au voleur !

Bien qu'Olivier eût été élevé par des philosophes, il ne connaissait pas leur admirable axiome, que la conservation de soi-même est la première loi de la nature ; s'il l'eût connu, peut-être eût-il été préparé à ce qui arrivait ; mais, dans son ignorance, il fut encore plus effrayé ; aussi courait-il comme le vent, avec le vieux monsieur et les deux garçons à ses trousses.

« Au voleur ! au voleur ! » il y a quelque chose de magique dans ce cri ; le marchand quitte son comptoir et le charretier sa charrette ; le boucher laisse là son panier, le boulanger sa corbeille, le laitier son seau, le commissionnaire ses paquets, l'écolier ses billes, le paveur sa pioche, et l'enfant sa raquette. Tous s'élancent pêle-mêle, en désordre, tout d'un trait, criant, hurlant, culbutant les passants au détour des rues, excitant les chiens et effarouchant les poules. Rues, places, passages, tout retentit bientôt du même cri : « Au voleur ! au voleur ! » cent voix répètent ce cri, et la foule augmente à chaque coin de rue. Elle continue sa course, patauge dans la boue ou fait résonner les trottoirs du bruit de ses pas ; les fenêtres s'ouvrent, on sort des maisons, on se précipite en avant. Tout l'auditoire abandonne Polichinelle au beau milieu de l'action, et se joint à la foule en donnant une nouvelle force à ce cri : « Au voleur ! au voleur ! »

« Au voleur ! au voleur ! » L'homme a dans le cœur la passion enracinée de poursuivre quelque chose. Un malheureux enfant

hors d'haleine, haletant de fatigue, à demi mort de frayeur, le visage ruisselant de sueur, redouble d'efforts pour garder l'avance sur ceux qui le poursuivent ; on le suit à la piste, on gagne à chaque instant du terrain sur lui, et, à mesure que ses forces décroissent, les cris redoublent, les huées augmentent ; « Au voleur ! arrêtez-le ! » s'écrie-t-on avec joie ; ah ! sans doute, arrêtez-le pour l'amour de Dieu, ne fût-ce que par pitié !

On l'arrête enfin. Bel exploit, en vérité ! Il est étendu sur le pavé et la foule se presse avec ardeur autour de lui, on se pousse, on lutte les uns contre les autres, pour l'entrevoir :

« Écartez-vous !

— Donnez-lui un peu d'air !

— Sottise ! il n'en vaut pas la peine !

— Où est le monsieur ?

— Le voici.

— Faites place au monsieur.

— Est-ce là le garçon, monsieur ?

— Oui. »

Olivier était étendu à terre, couvert de boue et de poussière, rendant le sang par la bouche, regardant avec des yeux égarés la foule qui l'entourait, quand le vieux monsieur fut introduit au milieu du cercle, et répondit aux questions qu'on lui adressait avec anxiété :

« Oui, dit-il d'un ton bienveillant, je crains bien que ce ne soit lui !

— Il le craint ! murmura la foule ; le brave homme !

— Pauvre garçon ! dit le monsieur, il s'est blessé.

— Non, monsieur, dit un gros lourdaud en s'avançant, c'est moi qui lui ai appliqué un coup de poing, et je me suis joliment coupé la main contre ses dents ; c'est moi qui l'ai arrêté, monsieur. »

En même temps il portait la main à son chapeau, et souriait niaisement, s'attendant à recevoir quelque chose pour sa peine ; mais le vieux monsieur le toisa avec dégoût, et jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait lui-même un moyen de s'évader : il eût probablement essayé de le faire, et occasionné par là une nouvelle poursuite, si un officier de police, la dernière personne d'ordinaire à arriver en pareil cas, n'eût fendu la foule en ce moment et pris Olivier au collet.

« Allons, debout, lui dit-il rudement.

— Ce n'est pas moi, monsieur ; non, bien vrai, bien vrai, ce sont deux autres garçons, disait Olivier en se tordant les mains avec désespoir ; ils sont quelque part par ici.

— Oh non, ils sont bien loin, dit l'agent qui, en croyant se moquer, disait la vérité ; car le Matois et Charlot Bates avaient enfilé la première cour qu'ils avaient rencontrée. Allons, debout !

— Ne lui faites pas de mal, dit le vieux monsieur avec compassion.

— Oh non, on ne lui en fait pas, répondit l'agent ; et comme preuve il déchira jusqu'au milieu du dos le vêtement d'Olivier.

Arrive, je te connais ; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire ; veux-tu bien te mettre sur tes jambes, petit scélérat ! »

Olivier, qui pouvait à peine se soutenir, fit un effort pour se relever, et l'agent, d'un pas rapide, l'entraîna par le collet le long des rues : le monsieur les accompagnait et marchait à côté de l'officier de police ; bien des gens dans la foule tâchaient de les dépasser et se retournaient pour regarder Olivier ; les gamins poussaient des cris de joie, et suivaient le cortège.

q

Le délit avait été commis dans la circonscription et même dans le voisinage immédiat d'un bureau central de police bien connu. La foule n'eut donc pas le plaisir d'escorter longtemps Olivier. À Mutton-Hill, on le fit passer sous une voûte basse, et de là dans une cour malpropre située derrière le sanctuaire de la justice sommaire ; là ils rencontrèrent un homme de haute taille avec une grosse paire de favoris sur la figure et un trousseau de clefs à la main.

« Quoi de nouveau ? demanda celui-ci avec insouciance.

— C'est un jeune filou, répondit l'agent de police qui conduisait Olivier.

— C'est vous qu'on a volé, monsieur ? demanda l'homme aux clefs.

— Oui, répondit le vieux monsieur, mais je ne suis pas sûr que ce soit l'enfant que voici qui m'ait pris mon mouchoir. Je… j'aimerais mieux que l'affaire en restât là.

— Il faut aller devant le magistrat, à cette heure, monsieur, répondit l'homme ; Son Honneur va être libre dans un instant. Par ici, petit gibier de potence. »

Il invitait par là Olivier à entrer dans une petite cellule dont tout en parlant il ouvrait la porte. Olivier fut fouillé, et, après qu'on n'eut rien trouvé sur lui ; on le mit sous les verrous.

Cette cellule ressemblait assez à une cave ; elle était fort obscure et d'une saleté repoussante : car c'était un lundi matin et elle avait été occupée par six ivrognes qui y étaient restés sous clef depuis le samedi soir ; mais ce n'est là qu'un détail. Dans nos postes de police, hommes et femmes sont entassés chaque soir, sous les prétextes les plus frivoles, dans des cachots auprès desquels la prison de Newgate, séjour des plus grands criminels, condamnés comme tels et jugés dignes de mort, est un véritable palais. Si l'on en doute, on n'a qu'à s'y faire mettre pour vérifier la justesse de la comparaison.

Le vieux monsieur parut presque aussi consterné qu'Olivier quand la clef du geôlier tourna dans la serrure, et il jeta les yeux en soupirant sur le livre, cause innocente de tout ce bruit.

« Il y a dans la figure de cet enfant quelque chose qui me touche et m'intéresse, se disait le vieux monsieur en faisant quelques pas à l'écart et en se caressant le menton d'un air pensif avec la couverture du livre. Serait-il innocent ? Il ressemble… voyons donc, dit-il en s'arrêtant brusquement et en regardant en l'air ; mon Dieu ! où ai-je vu une figure comme celle-là ? »

Après quelques minutes de réflexion, le vieux monsieur, toujours pensif, entra dans une petite antichambre qui donnait sur la cour ; il s'assit dans un coin et passa en revue une foule de fi-

gures auxquelles il n'avait pas songé depuis bien des années. « Non, se dit-il en hochant la tête ; il faut que ce soit un rêve de mon imagination. »

Il se plongea de nouveau dans ses souvenirs. Toutes ces figures qu'il avait évoquées, il n'était pas facile de les congédier si vite ; il revoyait des visages amis et ennemis, d'autres qui lui étaient presque inconnus, des visages de fraîches jeunes filles, maintenant vieilles et fanées ; d'autres qui étaient devenus la proie de la mort, mais que le souvenir, qui triomphe de la mort, lui retraçait dans tout l'éclat de leur beauté d'autrefois ; il les revoyait avec ces yeux si brillants, ces sourires charmants qui font pour ainsi dire rayonner l'âme hors de son enveloppe d'argile ; souvenirs qui nous font rêver à cette beauté qui survit à la mort, plus éclatante que la beauté terrestre ; visages charmants qui nous sont ravis pour aller éclairer d'une douce lumière la route qui mène au ciel.

Mais le vieux monsieur ne put retrouver sur aucune de ces figures les traits d'Olivier. Les souvenirs qu'il avait évoqués lui firent pousser un profond soupir ; mais comme, heureusement pour lui, il était fort distrait, il reprit sa lecture et oublia tout le reste.

Il fut tiré de sa rêverie par le geôlier, qui lui donna un petit coup sur l'épaule et le pria de le suivre. Il ferma aussitôt son livre, et fut introduit dans la salle où siégeait l'imposant et célèbre M. Fang.

Cette salle d'audience donnait sur la rue ; au fond était assis M. Fang derrière une petite balustrade, et près de la porte, sur

une petite sellette de bois, se trouvait déjà le pauvre Olivier, tout effrayé de la gravité de cette scène.

M. Fang était de taille moyenne et presque chauve ; le peu de cheveux qui lui restaient lui couvraient le derrière et les côtés de la tête ; l'expression de ses traits était dure, et son teint très coloré. Si en réalité il ne sortait jamais des bornes de la sobriété, il eût pu intenter à sa figure un procès en diffamation et obtenir des dommages-intérêts considérables.

Le vieux monsieur lui fit un salut respectueux, et, s'avançant vers le bureau du magistrat, dit en lui remettant sa carte : « Voici mon nom et mon adresse, monsieur » ; puis il fit deux ou trois pas en arrière en saluant de nouveau, et attendit qu'on lui adressât la parole.

Or il advint que M. Fang se trouvait justement occupé en ce moment à lire un journal du matin, où l'on rendait compte d'un jugement qu'il avait récemment prononcé et où on le recommandait pour la centième fois à l'attention et à la surveillance particulière du secrétaire d'État de l'intérieur. Cette lecture le mit hors de lui et il leva les yeux avec humeur.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Le vieux monsieur, surpris de cette question, montra du doigt sa carte.

« Officier de police ! quel est cet individu ? dit M. Fang en jetant dédaigneusement de côté la carte et le journal.

— Mon nom, dit le vieux monsieur en s'exprimant avec convenance, mon nom, monsieur, est Brownlow ; permettez-moi à mon tour de demander le nom du magistrat, qui, protégé par la

loi, insulte gratuitement et sans aucune provocation un homme respectable. »

En même temps M. Brownlow semblait chercher des yeux dans la salle quelqu'un qui répondit à sa question.

« Officier de police ! dit M. Fang ; de quoi cet individu est-il accusé ?

— Il n'est pas accusé du tout, monsieur le magistrat, répondit l'officier ; il comparait comme plaignant contre ce garçon, monsieur le magistrat. »

Celui-ci le savait parfaitement ; mais c'était un bon moyen de tracasser les gens impunément.

« Il comparaît contre ce garçon, n'est-ce pas ? dit Fang en toisant dédaigneusement M. Brownlow de la tête aux pieds. Faites-lui prêter serment.

— Avant de prêter serment, je demande à dire un mot, dit M. Brownlow ; c'est que, si je n'en étais témoin, je n'aurais jamais pu croire…

— Taisez-vous, monsieur, dit M. Fang d'un ton péremptoire.

— Non, monsieur, répondit M. Brownlow.

— Taisez-vous à l'instant, ou je vous fais chasser de l'audience, dit M. Fang. Vous êtes un insolent, un impertinent, d'oser braver un magistrat.

— Comment ! s'écria le vieux monsieur rougissant de colère.

— Faites prêter serment à cet homme ! dit Fang au greffier. Je n'entendrai pas un mot de plus. Faites-lui prêter serment. »

L'indignation de M. Brownlow était à son comble ; mais il réfléchit qu'en s'emportant il pouvait faire du tort à Olivier, il se contint et consentit à prêter serment sur-le-champ.

« Maintenant, dit M. Fang, de quoi cet enfant est-il accusé ? Qu'avez-vous à dire, monsieur ?

— J'étais à l'étalage d'un libraire… commença M. Brownlow.

— Taisez-vous, monsieur ! dit M. Fang. Agent de police ! où est l'agent de police ? voyons, qu'il prête serment. De quoi s'agit-il, agent ? »

Celui-ci déclara d'un ton humble et soumis, qu'il avait arrêté l'enfant, qu'il l'avait fouillé et n'avait rien trouvé sur lui, et qu'il n'en savait pas davantage.

« Y a-t-il des témoins ? demanda M. Fang.

— Non, monsieur le magistrat », répondit l'agent de police.

M. Fang garda le silence pendant quelques minutes ; puis, se tournant vers M. Brownlow, dit d'une voix courroucée :

« Voulez-vous, oui ou non, formuler votre plainte contre ce garçon ? Vous avez prêté serment ; si maintenant vous refusez de donner des preuves, je vous punirai pour manque de respect à la magistrature ; je vous punirai, nom de… »

Nom de qui, ou nom de quoi, on l'ignore : car le greffier et le geôlier toussèrent fort en ce moment, et le premier laissa tomber par terre un gros livre ; simple effet de hasard, pour empêcher qu'on n'entendit la fin de la phrase.

Malgré bien des interruptions et des insultes de la part de M. Fang, M. Brownlow essaya de raconter le fait ; il fit observer que, dans la surprise du moment, il n'avait couru après l'enfant que parce qu'il l'avait vu s'enfuir en courant ; il ajouta qu'il espérait que, dans le cas où le magistrat regarderait Olivier non comme voleur, mais comme complice de voleurs, il le traiterait avec autant de douceur que la justice le permettrait.

« D'ailleurs cet entant est blessé, dit-il en terminant ; et je crains bien, ajouta-t-il avec force en regardant Olivier, je crains réellement qu'il ne soit tout à fait malade.

— Oh ! sans doute ; cela va sans dire, dit M. Fang d'un ton railleur. Allons, petit vagabond, pas de malices avec moi ; elles ne prendraient pas. Ton nom ? »

Olivier essaya de répondre, mais la voix lui manqua ; il était pâle comme la mort, et il lui semblait que la salle tournait autour de lui.

« Ton nom, petit vaurien ? dit Fang d'une voix de tonnerre. Officier ! quel est son nom ? »

Ces paroles s'adressaient à un gros bonhomme à gilet rayé, qui se tenait près de la barre ; il se pencha vers Olivier et répéta la question, mais voyant que l'enfant était hors d'état de répondre et sentant que ce silence ne ferait qu'exaspérer le magistrat et rendre la sentence plus sévère, il répondit au hasard :

« Il dit qu'il s'appelle Tom White, monsieur le magistrat.

— Il refuse de parler, n'est-ce pas ? dit Fang ; très bien, très bien. Où demeure-t-il ?

— Où il peut, monsieur le magistrat, répondit encore l'officier de police, comme s'il transmettait la réponse d'Olivier.

— A-t-il des parents ? demanda M. Fang.

— Il dit qu'il les a perdus dès son enfance, monsieur le magistrat », continua l'officier de la même manière.

L'interrogatoire en était là quand Olivier leva la tête et, jetant autour de lui des regards suppliants, demanda d'une voix éteinte un verre d'eau.

« Sottise et grimaces que tout cela, dit M. Fang ; n'essaye pas de me prendre pour dupe.

— Je crois qu'il est sérieusement malade, monsieur le magistrat, objecta l'officier de police.

— Je sais à quoi m'en tenir là-dessus, dit M. Fang.

— Prenez garde, dit le vieux monsieur à l'agent en levant les mains instinctivement ; il va tomber.

— Écartez-vous, officier de police, s'écria Fang avec brutalité ; qu'il tombe si cela lui fait plaisir. »

Olivier profita de cette obligeante permission et tomba lourdement sur le plancher. Il était sans connaissance. Les gens de service se regardaient l'un l'autre, et pas un n'osa aller au secours de l'enfant.

« Je savais bien qu'il jouait la comédie, dit M. Fang, comme si cet accident en était la preuve ; laissez-le à terre, il en aura bientôt assez.

— Quelle décision allez-vous prendre, monsieur ? demanda le greffier à voix basse.

— Le condamner sommairement à trois mois de prison, répondit M. Fang ; avec travail forcé, bien entendu. Faites évacuer la salle. »

On ouvrait déjà la porte et deux hommes se préparaient à porter dans la cellule Olivier évanoui, quand un individu d'un certain âge, d'un extérieur convenable, quoique pauvre, à voir son habit noir un peu râpé, s'élança dans la salle et s'approcha de la barre.

« Arrêtez ! arrêtez ! ne l'emmenez pas, s'écria le nouveau venu tout hors d'haleine ; pour l'amour de Dieu, attendez un instant ! »

Quoique les hommes de génie qui président aux tribunaux de ce genre exercent une autorité arbitraire et immédiate sur la liberté, la réputation, le caractère et même la vie des sujets de Sa Majesté ; quoique dans cette enceinte il se passe quotidiennement des scènes à arracher des larmes aux anges, le public en est exclu et n'est initié à ces détails que par les journaux. M. Fang ne fut pas peu irrité de voir entrer quelqu'un sans permission et d'une manière si peu respectueuse.

« Qu'est-ce ? quel est cet homme ? mettez-le à la porte, s'écria-t-il. Faites évacuer la salle.

— Je veux parler, disait le nouveau venu ; je ne veux pas sortir. J'ai tout vu. Je suis le libraire. Je demande à prêter serment. On ne peut pas me renvoyer. Il faut que vous m'écoutiez, monsieur Fang. Vous n'oseriez me refuser. »

Cet homme était dans son droit ; il avait l'air résolu et déterminé, et la chose devenait trop sérieuse pour être traitée légèrement.

« Faites prêter serment à cet individu, grommela Fang de mauvaise grâce. Allons, qu'avez-vous à dire ?

— Voici, dit le libraire. J'ai vu trois garçons, celui qui est arrêté et deux autres, qui flânaient de l'autre côté de la rue tandis que monsieur lisait. C'est un des deux autres qui a commis le vol ; je l'ai vu de mes yeux et j'ai vu aussi l'étonnement et la stupéfaction de celui qui est devant vous. »

Tout en parlant, l'honnête libraire reprenait haleine, et il put raconter en détail toutes les circonstances du larcin.

« Pourquoi ne pas être venu plus tôt ? demanda M. Fang après un moment de silence.

— Je n'avais personne pour garder la boutique, répondit le libraire ; tout le monde s'était mis à la poursuite du voleur ; il n'y a que cinq minutes que j'ai trouvé quelqu'un, et je suis venu tout courant.

— La partie civile était en train de lire, n'est-ce pas ? demanda Fang après un autre silence.

— Oui, répondit le témoin, le livre qu'il tient encore à la main.

— Ah ! ah ! ce livre ? dit Fang, l'a-t-il payé ?

— Non, pas encore, répondit le libraire en souriant.

— Je n'y ai pas songé, en effet, mon brave homme ! s'écria ingénument le vieux monsieur distrait.

— Voilà un bel accusateur pour venir poursuivre en justice un pauvre enfant, dit Fang en faisant des efforts comiques pour avoir l'air compatissant. Je trouve, monsieur, que vous vous êtes emparé de ce livre d'une manière blâmable, pour ne pas dire plus, et il est fort heureux pour vous que le libraire ne vous poursuive pas pour ce fait : que ceci vous serve de leçon, monsieur, ou vous tomberiez sous le coup de la loi. Je lève la condamnation prononcée contre l'enfant. Évacuez la salle.

— Morbleu ! s'écria le vieux monsieur donnant cours à sa colère qu'il contenait depuis longtemps. Morbleu ! je veux…

— Évacuez la salle ! cria le magistrat. Officiers de police, m'entendez-vous ? faites évacuer la salle. »

L'ordre fut exécuté et M. Brownlow conduit dehors, tenant son livre d'une main, sa canne de l'autre, et en proie à une colère inexprimable.

Il gagna la cour, et se calma tout à coup. Le petit Olivier Twist était étendu sur le pavé, la chemise ouverte, les tempes baignées d'eau fraîche ; il était pâle comme la mort, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! dit M. Brownlow en s'abaissant vers Olivier ; qu'on aille chercher une voiture bien vite ! »

On fit avancer une voiture ; Olivier fut étendu avec soin sur un des coussins, et le vieux monsieur prit place sur l'autre.

« Voulez-vous que je vous accompagne ? demanda le libraire.

— Mais certainement, mon ami, dit M. Brownlow. J'allais encore vous oublier. J'ai toujours à vous ce malheureux livre. Mon-

tez. Pauvre enfant ! il n'y a pas une minute à perdre. »

Le libraire monta dans la voiture, et on se mit en route.

q

La voiture descendit Mount-Pleasant et monta Exmouth-Street, prenant ainsi à peu près le même chemin qu'Olivier avait suivi le jour de son arrivée à Londres en compagnie du Matois. Arrivée à Islington devant l'hôtel de l'Ange, elle prit une autre direction, et s'arrêta enfin devant une jolie maison près de Pentonville, dans une rue tranquille et retirée. On prépara sur-le-champ un lit, où M. Brownlow fit coucher son jeune protégé ; on y installa Olivier avec une sollicitude et une bonté parfaites.

Mais pendant plusieurs jours le pauvre Olivier resta insensible à tous les soins de ses nouveaux amis ; bien des fois le soleil se leva et se coucha, et l'enfant restait étendu sur son lit de douleur, en proie à une fièvre dévorante, qui le minait comme l'acide subtil pénètre et ronge le fer le plus dur : faible, pâle, amaigri, il sortit enfin de ce rêve pénible et prolongé. Il se souleva avec peine sur son lit, appuya sa tête sur son bras tremblant, et regarda avec inquiétude autour de lui.

« Où suis-je ? où m'a-t-on mené ? » dit-il.

Épuisé comme il l'était par la fièvre, il prononça ces mots d'une voix faible ; mais ils furent entendus tout de suite : car le rideau du lit fut tiré aussitôt, et une dame âgée, d'une mise simple et décente, se leva d'un fauteuil dans lequel elle tricotait, près du lit.

« Ne parlez pas, mon enfant, dit-elle avec douceur à Olivier ; il faut rester bien tranquille, la maladie vous reprendrait ; vous

avez été bien mal, aussi mal qu'il est possible ; recouchez-vous comme un bon petit garçon. »

En même temps, elle replaça tout doucement la tête d'Olivier sur l'oreiller, lui releva les cheveux qui tombaient sur son front, et le regarda d'un air si bienveillant et si tendre, qu'il ne put s'empêcher de placer sa petite main décharnée sur celle de la vieille dame et de l'attirer autour de son cou.

« Mon Dieu ! qu'il est reconnaissant, le pauvre petit ! dit la vieille dame les larmes aux yeux. Pauvre enfant ! quelle émotion éprouverait sa mère si, après l'avoir veillé comme je l'ai fait, elle le revoyait maintenant !

— Peut-être qu'elle me voit, murmura Olivier en joignant les mains, peut-être a-t-elle veillé près de moi, madame ; il me semble qu'elle était là.

— C'est l'effet de la fièvre, mon enfant, dit la vieille d'un ton affectueux.

— C'est probable, répondit Olivier d'un air pensif ; le ciel est si loin, et on y est trop heureux pour venir ici-bas près du lit d'un enfant ; mais si elle a su que j'étais malade, elle a bien dû me plaindre : elle a tant souffert avant de mourir ! Non, elle ne peut pas savoir ce qui m'arrive, ajouta Olivier après un moment de silence : car, si elle m'avait vu battre, elle eût été triste, et dans mes rêves j'ai toujours vu son visage heureux et riant. »

La vieille dame ne répondit rien, mais elle essuya ses yeux, puis ses lunettes, qui étaient posées sur le couvre-pied, donna à Olivier une boisson rafraîchissante, et lui passa affectueusement

la main sur la joue, en lui recommandant d'être bien sage et bien tranquille, sans quoi il retomberait malade.

Olivier ne bougea plus, d'abord parce qu'il avait à cœur d'obéir en toute chose à la bonne vieille dame, et aussi, à dire vrai, parce que les paroles qu'il venait de prononcer avaient épuisé ses forces. Il s'assoupit doucement, et fut réveillé par la lumière d'une bougie, qui, placée près de son lit, lui laissa voir un monsieur tenant à la main une grosse montre d'or ; celui-ci tâta le pouls de l'enfant et déclara qu'il allait beaucoup mieux.

« Vous vous trouvez beaucoup mieux, n'est-ce pas, mon ami ? dit-il à Olivier.

— Oui, monsieur, merci, répondit celui-ci.

— Je savais bien que vous alliez mieux, dit le monsieur. Vous avez faim, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit Olivier.

— Hem ! dit le docteur. Non, je savais bien que vous n'aviez pas faim. Il n'a pas faim, madame Bedwin », ajouta-t-il d'un ton sentencieux.

La vieille dame fit un signe de tête respectueux, qui semblait dire qu'elle regardait le docteur comme très habile ; celui-ci semblait avoir de lui-même absolument la même opinion.

« Vous avez sommeil, n'est-ce pas, mon ami ? dit le docteur.

— Non, monsieur, répondit Olivier.

— Vous n'avez pas sommeil ? dit le docteur d'un air satisfait ; et vous n'avez pas soif non plus, hein ?

— Si monsieur, j'ai bien soif, répondit Olivier.

— Voilà justement à quoi je m'attendais, madame Bedwin, dit le docteur. Il est naturel qu'il ait soif, cela est tout simple ; vous pouvez lui donner un peu de thé, et une tranche de pain grillé sans beurre. Ne le tenez pas trop chaudement, madame. Ayez pourtant bien soin qu'il ne se refroidisse pas. Voulez-vous avoir cette bonté ? »

La vieille dame fit une révérence, et le docteur, après avoir goûté la tisane et en avoir hautement apprécié la qualité, sortit comme un homme pressé, et descendit l'escalier en faisant craquer ses bottes sur les degrés, d'un air d'importance.

Olivier s'assoupit de nouveau, et, quand il s'éveilla, il était près de minuit. La vieille dame lui souhaita affectueusement une bonne nuit, et le confia aux soins d'une grosse bonne femme qui venait d'entrer, apportant dans son sac un petit livre de prières et un large bonnet de nuit. Elle plaça l'un sur la table, l'autre sur sa tête, dit à Olivier qu'elle était là pour le veiller, et, s'asseyant près du feu, elle tomba dans un demi-sommeil souvent interrompu par des soubresauts, à la suite desquels elle se frottait le nez et s'endormait de nouveau.

La nuit s'écoula ainsi lentement. Olivier resta quelque temps éveillé, occupé à compter les petits cercles lumineux que la veilleuse projetait au plafond, ou à suivre d'un œil languissant le dessin compliqué du papier qui ornait la muraille.

Ce demi-jour et le profond silence qui régnait dans la chambre avaient quelque chose d'imposant, et faisaient songer à l'enfant que la mort avait plané sur lui, pendant bien des jours et bien des

nuits, et qu'elle pouvait encore revenir sombre et terrible ; il se retourna sur son oreiller, et adressa au ciel une fervente prière.

Peu à peu il éprouva ce sommeil profond et paisible que le soulagement d'une récente souffrance peut seul procurer ; repos si calme et si salutaire que l'on regrette d'en sortir. Qui voudrait, si ce repos était celui de la mort, se réveiller pour endurer encore les peines et les luttes de la vie, et se retrouver en proie aux soucis du présent, aux inquiétudes de l'avenir et surtout aux pénibles souvenirs du passé ?

Il faisait grand jour depuis longtemps quand Olivier ouvrit les yeux ; il éprouva un sentiment de joie et de bonheur : la crise était passée, et il se retrouvait définitivement encore de ce monde.

Au bout de trois jours il put s'étendre sur une chaise longue, bien garnie d'oreillers ; comme il était encore trop faible pour marcher, Mme Bedwin le fit transporter en bas, dans sa propre chambre, l'installa devant le feu, s'assit près de lui, et dans le transport de sa joie, en le voyant hors de danger, se mit à sangloter très fort.

« Ne faites pas attention, mon petit ami, disait la vieille dame ; c'est plus fort que moi ; là, c'est fini ; me voici remise.

— Vous êtes bien bonne pour moi, madame, dit Olivier.

— Ne parlons plus de ça, mon ami, dit la vieille ; ça n'a rien à faire avec votre bouillon, et il est grand temps de le prendre ; le docteur a dit que M. Brownlow viendrait peut-être vous voir ce matin, et il faut qu'il nous trouve en bonne tenue, parce que mieux nous serons, plus il sera content. »

Tout de suite, la vieille dame fit chauffer dans une petite casserole un bol de bouillon, qui eût été assez fort pour suffire au dîner de trois cent cinquante pauvres au moins, au dépôt de mendicité.

« Vous aimez les tableaux, mon enfant ? demanda Mme Bedwin, en voyant Olivier contempler attentivement un portrait accroché à la muraille juste en face de lui.

— Je n'en sais rien, madame, dit Olivier sans quitter des yeux la toile ; j'en ai vu si peu, que je n'en sais rien. Que la figure de cette dame est belle et douce !

— Ah ! mon enfant, dit la vieille dame, les peintres embellissent toujours les femmes, sans quoi ils perdraient toutes leurs pratiques. L'homme qui vient d'inventer un appareil pour saisir la ressemblance exacte aurait dû prévoir qu'il n'aurait pas de succès ; c'est trop sincère, voyez-vous, beaucoup trop, ajouta-t-elle en riant de sa malice.

— Est-ce que cela ressemble à quelqu'un, madame ? demanda Olivier.

— Oui, dit la vieille dame, en cessant un instant de regarder le bouillon ; c'est un portrait.

— De qui, madame ? demanda Olivier avec empressement.

— En vérité, je n'en sais rien, répondit gaiement la vieille dame ; ce n'est pas le portrait de quelqu'un que vous ou moi ayons connu, je suppose. Il semble vous occuper beaucoup, mon enfant.

— Il est si joli, si beau ! répondit Olivier.

— Il ne vous fait pas peur, j'espère, dit la vieille dame, observant avec surprise l'air de respect avec lequel l'enfant contemplait le portrait.

— Oh ! non, non, reprit vivement Olivier, mais ses yeux semblent si tristes, et ils ont l'air fixés sur moi. Le cœur me bat, ajouta Olivier à voix basse, comme si cette dame voulait me parler et ne le pouvait pas.

— Mon Dieu ! s'écria Mme Bedwin en tressaillant ; ne dites pas de ces choses-là, mon ami ; vous êtes faible et nerveux ; c'est l'effet de votre maladie. Laissez-moi tourner votre fauteuil de l'autre côté, que vous ne voyiez plus ce portrait ; tenez, dit-elle en joignant l'action à la parole, vous ne pouvez plus le voir, à présent. »

Olivier le voyait avec les yeux de l'âme aussi distinctement que s'il n'avait pas changé de position, mais il craignit d'importuner la bonne vieille dame ; il lui sourit gentiment quand elle le regarda, et Mme Bedwin, heureuse de le voir plus tranquille, sala son bouillon, dans lequel elle cassa de petits morceaux de pain grillé, avec tout le sérieux que comporte une telle opération. Olivier avala le bouillon avec un empressement remarquable, et il venait à peine de prendre la dernière cuillerée, quand on frappa doucement à la porte.

« Entrez », dit la vieille dame, et M. Brownlow parut.

Il s'avança aussi lestement que possible ; mais il n'eut pas plutôt relevé ses lunettes sur son front, et croisé ses mains derrière son dos pour contempler longtemps et à son aise Olivier, que son visage se contracta et changea plusieurs fois d'expression. Épuisé par la maladie, Olivier, par respect pour son bienfaiteur, fit un ef-

fort inutile pour se lever, et retomba sur son fauteuil ; et le vieux M. Brownlow, qui avait à lui seul plus de cœur que n'en ont d'ordinaire six vieillards, sentit les larmes jaillir de ses yeux avec une abondance que nous ne chercherons pas à expliquer, parce que nous ne sommes pas assez philosophe.

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! dit-il en tâchant de s'éclaircir la voix. Je suis enroué ce matin, madame Bedwin ; je crains d'avoir attrapé un rhume.

— Espérons que non, dit celle-ci. Tout votre linge était bien sec, monsieur.

— Ce n'est pas sûr, Bedwin, dit M. Brownlow ; je crois que vous m'avez donné hier à dîner une serviette humide, mais n'en parlons plus. Comment vous trouvez-vous, mon petit ami ?

— Bien heureux, monsieur, répondit Olivier, et bien reconnaissant de toutes vos bontés.

— Cher enfant ! dit M. Brownlow remis de son émotion. Lui avez-vous donné à manger, Bedwin ? Un bouillon, hein ?

— Il vient de prendre un bol d'excellent consommé, répondit Mme Bedwin en se redressant et en appuyant sur le dernier mot, pour montrer qu'entre un bouillon et un consommé il n'y a pas le moindre rapport.

— Bah ! fit M. Brownlow en haussant les épaules, quelques verres de porto lui auraient fait encore plus de bien ; n'est-ce pas, Tom White ?

— Je me nomme Olivier, monsieur, répondit le petit malade d'un air étonné.

— Olivier ? dit M. Brownlow ; Olivier quoi ? Olivier White, hein ?

— Non, monsieur, Olivier Twist.

— Singulier nom, dit le vieux monsieur. Pourquoi avez-vous dit au magistrat que vous vous nommiez White ?

— Je n'ai jamais dit cela, monsieur », répondit Olivier tout interdit.

Ceci avait si bien l'air d'un mensonge, que M. Brownlow jeta sur l'enfant un coup d'œil un peu sévère ; mais il n'était pas possible de douter de sa parole : le caractère de la vérité était empreint sur tous les traits de son visage.

« C'est sans doute une méprise, dit M. Brownlow. Mais, quoiqu'il n'eût plus de motif pour regarder fixement l'enfant, le souvenir de la ressemblance d'Olivier avec un visage connu lui revint à l'esprit, et si vivement qu'il ne pouvait détacher de lui ses regards.

« J'espère que vous n'êtes pas mécontent de moi, monsieur ? dit Olivier en levant des yeux suppliants.

— Non, non, répondit le vieux monsieur. Bonté divine ! que vois-je ? Bedwin, regardez donc là, et là. »

Et en parlant ainsi il montrait du doigt tour à tour le portrait placé au-dessus de la tête d'Olivier, puis la figure de l'enfant : c'était la copie vivante du portrait ; mêmes yeux, même bouche, mêmes traits. En ce moment la ressemblance était tellement frappante, que toutes les lignes du visage semblaient reproduites avec une précision merveilleuse.

Olivier ignorait la cause de cette exclamation soudaine ; il n'était pas assez fort pour supporter l'émotion qu'elle lui causa, et il s'évanouit.

. . . . . .

..

Quand le Matois et son digne camarade maître Bates, après s'être approprié d'une manière illégale le mouchoir de M. Brownlow, s'étaient joints à la foule qui poursuivait Olivier, comme nous l'avons raconté précédemment, ils avaient obéi à un sentiment louable et méritoire, celui de se sauver eux-mêmes. Comme le respect de la liberté individuelle est un des privilèges dont tout bon Anglais s'enorgueillit le plus, je n'ai pas besoin de faire observer que cette fuite de nos jeunes filous doit les relever dans l'esprit des patriotes sincères. Ce qui montre bien qu'ils agissaient en vrais philosophes, c'est que, dès que l'attention générale fut fixée sur Olivier, ils cessèrent de poursuivre celui-ci, et regagnèrent leur demeure par le plus court chemin ; après avoir parcouru de toute la vitesse de leurs jambes un dédale de passages et de rues étroites, ils s'arrêtèrent d'un commun accord sous une voûte basse et sombre, et, dès qu'il eut repris haleine, maître Bates poussa un cri de joie et, dans les transports de sa gaieté, se tordit à force de rire et finit par se rouler à terre.

« Qu'as-tu à rire de la sorte ? demanda le Matois.

— Ha ! ha ! ha ! hurlait Charlot Bates.

— Pas tant de bruit, observa le Matois en jetant autour de lui un regard inquiet. Veux-tu te faire coffrer, animal ?

— C'est plus fort que moi, dit Charlot, je n'en peux plus. Tu as vu comme il courait, enfilant une rue après l'autre, se heurtant aux poteaux, et comme s'il était de fer aussi bien qu'eux, reprenant sa course de plus belle ! et moi, avec le mouchoir dans la poche, à crier après lui : Au voleur ! c'est trop fort. »

La vive imagination de maître Bates lui représenta de nouveau cette scène sous un jour si comique qu'il ne put continuer, et retomba à terre, en se tenant les côtes à force de rire.

« Que va dire Fagin ? demanda le Matois, profitant d'un moment où Bates reprenait haleine.

— Quoi ? dit Charlot.

— Oui, quoi ? fit le Matois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il peut dire ? demanda Charlot en coupant court à son accès de gaieté ; car le ton du Matois était sérieux. Qu'est-ce qu'il peut dire ? »

M. Dawkins, pour toute réponse, se mit à siffler, ôta son chapeau et secoua la tête en se grattant l'oreille.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Charlot.

— Tra déri déra ; bah ! va-t-en voir s'ils viennent », dit le Matois en ricanant.

C'était une explication, mais peu satisfaisante ; aussi maître Bates renouvela-t-il sa question :

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Le Matois ne répondit pas, mais remit son chapeau, releva sous ses bras les longues basques de son habit, se gonfla la joue

avec la langue, se pinça le bout du nez à plusieurs reprises, puis tournant les talons, s'élança dans la cour. Maître Bates le suivit d'un air pensif. Quelques instants après cette conversation, le facétieux vieillard prêtait l'oreille en entendant le bruit de leurs pas dans le vieil escalier. Il était assis près du feu en face d'un pot d'étain, tenant d'une main un cervelas et un petit pain, de l'autre un couteau. Un affreux sourire passa sur son visage blême, quand il se retourna pour écouter, penchant l'oreille vers la porte, et roulant ses yeux farouches sous ses sourcils roux.

« Qu'est-ce que c'est ? dit-il en changeant de visage. Ils ne sont que deux ! leur serait-il arrivé quelque chose ? Attention ! »

Les pas se rapprochèrent et se firent bientôt entendre sur le palier. La porte s'ouvrit lentement ; le Matois et Charlot Bates entrèrent et la fermèrent derrière eux.

q

« Où est Olivier ? dit le juif avec fureur, en se levant d'un air menaçant ; qu'est-il devenu ? »

Les jeunes filous regardèrent leur maître avec un sentiment de crainte, puis se regardèrent l'un l'autre avec embarras, et ne répondirent pas.

« Qu'est devenu Olivier ? dit le juif en prenant le Matois au collet et en le menaçant avec d'affreuses imprécations. Parle, ou je t'étrangle. »

Fagin disait cela d'un ton si sérieux, que Charlot Bates, qui en tout cas jugeait prudent de se mettre à l'abri, et qui ne voyait rien d'impossible à ce que le juif l'étranglât ensuite à son tour, tomba à genoux, et poussa un cri perçant et prolongé qui tenait du mu-

gissement d'un taureau furieux et des accents d'une trompette marine.

« Parleras-tu ? dit le juif d'une voix de tonnerre, en secouant le Matois d'une telle force, que c'était merveille que l'habit ne lui restât pas dans les mains.

— Il est tombé dans la souricière et voilà tout, dit le Matois d'un air maussade. Ah ça ! allez-vous me laisser tranquille ? »

Et d'un seul élan se dégageant de son habit, il saisit la fourchette à rôtir et visa, au gilet du facétieux vieillard, un coup qui, s'il eût porté, lui eût fait perdre sa gaieté pour un mois ou deux, et peut-être davantage.

Dans cette occurrence, le juif recula avec plus d'agilité qu'on n'eût pu en soupçonner chez un homme si décrépit en apparence, et saisissant le pot d'étain, il se préparait à le jeter à la tête de son adversaire ; mais Charlot Bates attira en ce moment son attention par un hurlement affreux, et ce fut sur lui que le juif jeta le pot plein de bière.

« Eh bien ! qu'est-ce que tout ce tremblement ? murmura tout à coup une grosse voix, qui est-ce qui m'a jeté cela à la figure ? C'est bien heureux que je n'ai reçu que la bière, et non pas le pot, sans quoi j'aurais fait à quelqu'un son affaire. Je n'aurais jamais cru qu'un vieux coquin de juif pût jeter autre chose que de l'eau, et encore pour le plaisir de frauder la compagnie des eaux filtrées. Que se passe-t-il donc, Fagin ? Morbleu, ma cravate est pleine de bière… Vas-tu entrer, animal ? Qu'est-ce que tu fais là dehors ? As-tu honte de ton maître ? Ici ! »

L'homme qui parlait ainsi, d'un ton bourru, était un solide gaillard d'environ trente-cinq ans, portant une redingote noire de velours grossier, une vieille culotte grise, des brodequins lacés et des bas de coton bleu, qui cachaient de grosses jambes massives, de ces jambes auxquelles il sembla toujours manquer quelque chose, quand elles ne portent pas une bonne chaîne. Il avait un chapeau brun, et autour du cou un vieux foulard, avec les bouts éraillés duquel il s'essuyait le visage ; tout en parlant, et, quand il eut fini, il laissa voir une grosse figure commune, avec une barbe qui n'avait pas été rasée depuis trois jours, et des yeux sinistres, dont l'un portait la trace d'un coup récent.

« Ici ! entendez-vous ? » s'écria ce bandit à mine rébarbative.

Un barbet, la tête déchirée en vingt endroits, entra en rampant dans la chambre.

« Vous y mettez le temps, dit l'homme. Vous êtes trop fier pour me reconnaître devant le monde, n'est-ce pas ? Couchez là ! »

Cette injonction fut accompagnée d'un coup de pied qui envoya l'animal à l'autre bout de la chambre. Il semblait, du reste, habitué à ce traitement ; car il se blottit tranquillement dans un coin, sans pousser un cri, fermant et ouvrant ses vilains yeux vingt fois par minute, et paraissant occupé à faire l'inspection de l'appartement.

« Après qui en avez-vous donc ? dit l'homme en s'asseyant d'un air résolu. Vous maltraitez les enfants, vieil avare, vieux ladre, vieux fesse-mathieu. Ça m'étonne qu'ils ne vous assassinent pas ; à leur place, je me payerais ça ; si j'avais été votre apprenti, il y a longtemps que la farce serait jouée, et… Mais non ; je

ne pourrais pas seulement vendre votre peau ; vous seriez tout au plus bon à mettre en bouteille pour être montré comme un prodige de laideur, mais je crois qu'on n'en souffle pas d'assez grandes.

— Chut ! chut ! monsieur Sikes, dit le juif tout tremblant ; ne parlez pas si haut.

— Ne m'appelez pas monsieur, répondit le bandit ; c'est signe que vous machinez quelque chose contre moi. Vous savez mon nom, n'est-ce pas ? Je ne le déshonorerai pas quand le moment sera venu.

— C'est bien, c'est bien, Guillaume Sikes, dit le juif avec une humilité abjecte ; vous avez l'air de mauvaise humeur, Guillaume.

— Peut-être bien, répondit Sikes ; il me semble que vous êtes aussi, vous, passablement hors des gonds, quand vous jetez des pots de bière à la tête des gens, à moins que vous n'y voyiez pas plus de mal qu'à dénoncer et à…

— Êtes-vous fou ? » dit le juif en tirant l'homme par la manche et en montrant du doigt les jeunes garçons.

M. Sikes se contenta de faire le geste d'un homme qui a autour du cou un nœud coulant, et pencha sa tête sur son épaule droite, pantomime muette que le juif parut comprendre parfaitement.

Puis en termes d'argot dont sa conversation était sans cesse émaillée, mais qu'il est inutile de citer parce qu'ils seraient inintelligibles pour le lecteur, il demanda un verre de liqueur.

« Et surtout ayez soin de n'y pas mettre de poison », ajouta-t-il en posant son chapeau sur la table.

Il disait cela en plaisantant ; mais s'il eût pu voir le juif se mordre les lèvres avec un infernal sourire, en se dirigeant vers le buffet, il eût pensé que la précaution n'était pas tout à fait inutile, et que le facétieux vieillard pourrait bien céder à l'envie de perfectionner l'industrie du distillateur.

Après avoir avalé deux ou trois verres de liqueur, M. Sikes eut la bonté de faire attention aux jeunes apprentis ; et cette gracieuseté de sa part amena une conversation dans laquelle la cause et les circonstances de l'arrestation d'Olivier furent rapportées tout au long, avec les modifications et les embellissements que le Matois crut opportun d'y mêler.

« J'ai peur, dit le juif, qu'il ne parle et ne nous mette tous dans l'embarras.

— C'est assez probable, répondit Sikes avec un malicieux sourire. Vous voilà dans de beaux draps, Fagin.

— Et j'ai peur, voyez-vous, ajouta le juif, sans faire attention à l'interruption, et en regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux, j'ai peur que, si la danse commence pour nous, elle ne commence aussi pour d'autres ; votre affaire pourrait bien être encore plus mauvaise que la mienne, mon cher. »

L'homme tressaillit et se tourna vers le juif d'un air menaçant ; mais celui-ci s'enfonça la tête dans les épaules, et ses yeux errèrent au hasard sur le mur placé en face de lui.

Il y eut un long silence : chacun des membres de cette respectable association semblait absorbé par ses propres réflexions,

sans excepter le chien, qui se léchait les babines d'un air sournois, et avait l'air de méditer une attaque contre les jambes de la première personne qu'il rencontrerait dans la rue.

« Il faudrait que quelqu'un s'informât de ce qui s'est passé au bureau de police », dit M. Sikes, d'un ton beaucoup plus bas que celui qu'il avait pris depuis son arrivée.

Le juif fit un signe de tête d'assentiment.

« S'il n'a pas jasé, et s'il est sous clef, il n'y a rien à craindre jusqu'à ce qu'il soit relâché, dit M. Sikes, et alors on en aura soin. Il faut retrouver sa piste d'une façon ou d'une autre. »

Le juif fit un nouveau signe de tête approbatif.

Cette manière d'agir était évidemment la meilleure, mais malheureusement un grave obstacle s'opposait à ce qu'on l'adoptât ; cet obstacle n'était autre que l'antipathie violente et profondément enracinée du Matois, de Charlot Bates, de Fagin et de M. Guillaume Sikes pour le bureau de police, et la répulsion qu'ils éprouvaient à aller rôder aux alentours sous n'importe quel motif.

Il serait difficile de dire combien de temps ils restèrent sans parler, à se regarder les uns les autres, dans un état d'indécision qui n'avait rien d'agréable ; au reste, il serait superflu de faire aucune supposition à cet égard : car l'arrivée soudaine des deux jeunes femmes qu'Olivier avait vues précédemment fit reprendre le cours de la conversation.

« Voilà bien l'affaire ! dit le juif. Betty ira : n'est-ce pas, ma chère ?

— Où ? demanda la jeune dame.

— Rien qu'au bureau de police, ma chère Betty », dit le juif d'une voix caressante.

Il faut rendre à la jeune dame cette justice qu'elle ne refusa pas positivement d'y aller, mais qu'elle se borna à déclarer nettement qu'elle aimerait mieux aller au diable ; manière polie et délicate d'éluder la demande, et qui atteste chez la jeune dame ce sentiment exquis des convenances qui nous fait éviter de contrarier notre prochain par un refus direct et formel.

La figure du juif s'assombrit ; il ne s'adressa plus à Betty, qui avait une toilette éclatante, pour ne pas dire splendide, une robe rouge, des bottines vertes et des papillotes jaunes, mais à sa compagne.

« Et vous, Nancy ? dit-il d'un air engageant ; qu'en dites-vous, ma chère ?

— Que ça ne prend pas avec moi, répondit-elle ; ainsi, Fagin, inutile d'insister.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit M. Sikes en la regardant d'un air sombre.

— C'est comme je le dis, Guillaume, répondit tranquillement la dame.

— Bah ! tu es justement la personne qui convient, reprit Sikes ; personne ne te connaît dans le quartier.

— Et comme je ne me soucie pas qu'on m'y connaisse, répondit Nancy avec le même calme, je refuse net, Guillaume.

— Elle ira, Fagin, dit Sikes.

— Non, Fagin, elle n'ira pas, s'écria Nancy.

— Si fait, Fagin, elle ira », répéta Sikes.

M. Sikes avait raison. À force de menaces, de promesses, de cajoleries, on obtint enfin de Nancy qu'elle se chargerait de la commission. Du reste, elle n'était pas retenue par les mêmes considérations que son aimable compagne : car ayant quitté depuis peu le faubourg éloigné mais élégant de Ratcliffe, pour venir habiter dans les environs de Field-Lane, elle n'avait pas à craindre, comme Betty, d'être rencontrée par quelqu'une de ses nombreuses connaissances.

En conséquence, après avoir noué autour de sa taille un tablier blanc, et relevé ses papillotes sous un chapeau de paille, articles de toilette tirés de l'inépuisable magasin du juif, Mlle Nancy se prépara à sortir pour s'acquitter de sa mission.

« Un instant, ma chère, dit le juif en lui présentant un petit panier couvert ; tiens ça à la main ; ça te donnera un air plus respectable.

— Donnez-lui aussi une grosse clef, Fagin, dit Sikes ; ça aura l'air encore plus naturel.

— Oui, oui, vous avez raison, dit le juif en passant au doigt de la jeune femme un gros passe-partout ; là, c'est parfait. C'est à merveille, ma chère, ajouta-t-il en se frottant les mains.

— Oh ! mon frère ! mon pauvre cher petit frère ! s'écria Nancy fondant en larmes, et tenant d'une main crispée son panier et sa clef comme une femme au désespoir, qu'est-il devenu ? qu'en a-t-

on fait ? Oh ! je vous en supplie, messieurs, ayez pitié de moi ; dites-moi où est ce cher enfant, messieurs. Je vous en supplie, mes bons messieurs. »

Après avoir prononcé ces mots d'une voix lamentable et déchirante, à la grande réjouissance des assistants, Mlle Nancy se tut, cligna des yeux, salua la compagnie en souriant et disparut.

« Ah ! voilà une fameuse fille, mes amis ! dit le juif en s'adressant aux jeunes filous et en secouant gravement la tête, comme pour les inviter, par cette nouvelle admonition, à suivre l'illustre exemple qu'ils venaient d'avoir sous les yeux.

— Elle fait honneur à son sexe, dit M. Sikes en remplissant son verre et en frappant la table de son énorme poignet. À sa santé ! et puissent les autres lui ressembler ! »

Tandis qu'on se répandait ainsi en éloges sur Nancy, la perle des femmes, celle-ci se rendait au bureau de police, et elle y arrivait bientôt saine et sauve, non sans avoir éprouvé ce sentiment de timidité naturel à une jeune femme qui se trouve dans les rues seule et sans protection.

Elle entra par derrière, donna un petit coup de clef à la porte d'une des cellules, et prêta l'oreille. Elle n'entendit rien ; alors elle toussa et se remit à écouter ; comme on ne lui répondait pas davantage, elle se décida à parler. « Olivier ! murmura-t-elle doucement ; mon petit Olivier ! »

Il n'y avait dans la cellule qu'un misérable va-nu-pieds qui avait été arrêté pour avoir commis le crime de jouer de la flûte sans patente, et qui, une fois son attentat contre la société clairement prouvé, avait été bel et bien condamné par M. Fang à un

mois d'emprisonnement dans une maison de correction ; M. Fang avait ajouté cette remarque plaisante et pleine d'à-propos, que, puisqu'il avait de si bons poumons, il lui serait bien plus salutaire de les dépenser à tourner le moulin qu'à souffler dans une flûte. Le prisonnier, tout entier aux regrets que lui inspirait la perte de sa flûte, confisquée au profit de l'état, ne répondit pas à Nancy ; elle passa à la cellule suivante et frappa à la porte.

« Qu'est-ce ? demanda une voix faible, et tremblante.

— Y a-t-il là un petit garçon ? dit Nancy d'un ton larmoyant.

— Non, répondit la voix ; que Dieu l'en préserve ! »

Celui qui parlait ainsi était un vagabond de soixante-cinq ans, qu'on avait mis en prison pour n'avoir pas joué de la flûte, ou, en d'autres termes, pour avoir mendié dans la rue au lieu de faire quelque chose pour gagner sa vie. Dans la troisième cellule était un autre individu, condamné aussi à l'emprisonnement pour avoir vendu des casseroles sans permis, et pour avoir par conséquent cherché à gagner sa vie au détriment du timbre.

Comme aucun de ces criminels ne répondait au nom d'Olivier, ni ne pouvait en donner des nouvelles, Nancy alla droit à l'agent de police au gilet rayé dont nous avons déjà parlé, et, avec des sanglots et des lamentations dont elle augmentait l'effet en agitant sa clef et son panier, elle réclama son cher petit frère.

« Il n'est pas ici, ma chère, dit l'agent.

— Où est-il ? s'écria Nancy d'un air égaré.

— Le monsieur l'a emmené, répondit l'agent.

— Quel monsieur ? Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quel monsieur ? » cria Nancy.

Pour répondre à ces questions incohérentes, l'agent informa la pauvre sœur éplorée qu'Olivier était tombé évanoui dans le bureau de police, qu'il avait été renvoyé de la plainte parce qu'un témoin avait prouvé que le vol avait été commis par un autre, et qu'il avait été emmené sans connaissance, par le plaignant, à la maison de ce dernier, qui devait être du côté de Pentonville ; car ce nom avait été prononcé en donnant l'adresse au cocher.

La jeune femme, dans un état affreux d'anxiété, regagna la porte en chancelant. Puis tout à coup, prenant sa course, elle revint à la demeure du juif par le chemin le plus détourné.

M. Guillaume Sikes n'eut pas plutôt connu le résultat de la démarche de Nancy, qu'il appela vite son chien, mit son chapeau, et sortit précipitamment sans perdre son temps à dire adieu à la compagnie.

« Il faut que nous sachions où il est, mes amis ; il faut le retrouver, dit le juif avec émotion ; Charlot, tu vas aller partout à la découverte, jusqu'à ce que tu en rapportes des nouvelles. Nancy, ma chère, il faut qu'on me le trouve ; je m'en rapporte à toi, à toi et au Matois, sur la marche à suivre. Attendez, attendez, ajouta-t-il en ouvrant un tiroir d'une main tremblante ; voici de l'argent, mes amis. Je fermerai boutique ce soir ; vous savez toujours bien où me trouver ; ne restez pas ici une minute, pas un instant, mes amis ! »

En parlant ainsi, il les conduisit jusque sur l'escalier puis, fermant soigneusement la porte à double tour et la barricadant derrière eux, il tira de sa cachette le coffret qu'il avait involontaire-

ment laissé voir à Olivier, et se mit avec précipitation à cacher sous ses vêtements les montres et les bijoux qu'il contenait.

Un coup à la porte le fit tressaillir au milieu de cette occupation :

« Qui est là ? s'écria-t-il vivement et avec effroi.

— C'est moi ! répondit le Matois à travers le trou de la serrure.

— Eh ! bien ! qu'y a-t-il ? dit le juif avec impatience.

— Nancy demande s'il faut le conduire à l'autre logis, dit le Matois à voix basse.

— Oui, répondit le juif ; n'importe où on le trouvera. Trouvez-le, trouvez-le, voilà l'important. Je saurai bien ensuite ce que j'aurai à faire, n'ayez pas peur. »

Le Matois marmotta quelques mots, et descendit l'escalier quatre à quatre pour rejoindre ses compagnons.

« Jusqu'ici il n'a pas jasé, se dit le juif en reprenant sa besogne. S'il a l'intention de nous livrer chez ses nouveaux amis, il est encore temps de lui couper le sifflet. »

q

Olivier revint bientôt de l'évanouissement que lui avait causé la brusque exclamation de M. Brownlow : celui-ci et Mme Bedwin évitèrent soigneusement de reparler du tableau, et la conversation ne roula ni sur l'histoire, ni sur l'avenir d'Olivier, mais seulement sur des sujets propres à le distraire sans l'impressionner. Il était encore trop faible pour se lever pour le déjeuner ; mais quand il descendit le lendemain dans la chambre de la

femme de charge, son premier mouvement fut de jeter un regard avide sur la muraille, dans l'espoir de revoir la figure de la belle dame ; son attente fut trompée : le portrait avait disparu.

« Ah ! vous voyez, dit la femme de charge en remarquant le coup d'œil d'Olivier, il n'est plus là.

— Je le vois, madame, répondit Olivier en soupirant. Pourquoi l'a-t-on enlevé ?

— On l'a décroché, mon enfant, reprit la vieille dame, parce que M. Brownlow a dit que la vue de ce portrait paraissait vous faire mal, et retarderait peut-être votre guérison.

— Oh ! non, madame, elle ne me faisait pas mal, dit Olivier. Je l'aimais tant !

— Bah ! bah ! dit la vieille dame avec gaieté ; dépêchez-vous de vous bien porter, mon ami, et on le remettra à sa place. Je vous le promets. Maintenant, parlons d'autre chose. »

Olivier ne put obtenir pour le moment d'autres détails sur le portrait en question, et la vieille dame avait été si bonne pour lui pendant sa maladie, qu'il tâcha de n'y plus penser ; il écouta attentivement une foule d'histoires qu'elle lui conta sur une belle et bonne sœur qu'elle avait, laquelle avait épousé un beau et brave homme, avec lequel elle habitait la campagne ; sur son fils, commis d'un négociant dans les Indes, lequel était aussi un brave jeune homme et lui écrivait quatre fois par an de si belles lettres, que les larmes lui venaient aux yeux rien que d'en parler. Quand elle se fut étendue longuement sur les perfections de ses enfants et sur les qualités de feu son excellent mari, qui était mort, le pauvre cher homme, juste depuis vingt-six ans, il fut temps de

prendre le thé. Après le thé, elle se mit à montrer le cribbage1 à Olivier, qui l'apprit du premier coup. Ils jouèrent avec le plus grand sérieux, jusqu'à ce qu'il fût temps pour le jeune convalescent de prendre un peu de vin chaud détrempé d'eau et une tranche de pain grillé avant de se mettre au lit.

Ce furent d'heureux jours que ceux de la convalescence d'Olivier ; autour de lui, tout était si tranquille, si propre, si soigné, on avait pour lui tant de bonté et d'attention, qu'après la vie bruyante et agitée qu'il avait menée, il se trouvait dans un vrai paradis. Dès qu'il eut assez de force pour s'habiller, M. Brownlow lui donna des vêtements neufs, une casquette, des souliers. On dit à Olivier qu'il pouvait disposer à sa fantaisie de ses vieux habits ; il les donna à une servante qui avait eu pour lui beaucoup de bonté, en la priant de les vendre à quelque juif et de garder l'argent pour elle. Elle ne se le fit pas dire deux fois, et Olivier, en voyant de la fenêtre du salon le juif rouler ces vêtements, les mettre dans son sac et s'éloigner, éprouva un vif sentiment de joie en songeant qu'il ne les reverrait plus et qu'il n'avait plus à craindre de les remettre. C'étaient, il faut le dire, d'affreux haillons, et Olivier ne s'était jamais vu habillé de neuf.

Huit jours environ après l'incident du portrait, il était un soir en train de causer avec Mme Bedwin, quand M. Brownlow fit dire que, si Olivier Twist était assez bien portant, il désirait le voir dans son cabinet, pour causer un peu avec lui.

« Mon Dieu ! lavez-vous les mains et laissez-moi arranger vos cheveux, dit Mme Bedwin ; Seigneur ! si j'avais su qu'il vous demanderait, je vous aurais mis un col blanc, je vous aurais fait beau comme un astre. »

Olivier obéit aussitôt à la vieille dame, et, bien qu'elle regrettât beaucoup de n'avoir pas seulement le temps de plisser la petite collerette d'Olivier, elle lui trouva la mine si charmante en le contemplant de la tête aux pieds, qu'elle alla jusqu'à dire qu'elle ne croyait pas qu'il eût pu gagner beaucoup à faire toilette.

Olivier alla frapper à la porte du cabinet, et, quand M. Brownlow lui eut dit d'entrer, il se trouva dans une petite pièce garnie de livres, dont la fenêtre donnait sur de jolis jardins. Près de la fenêtre était une table, devant laquelle M. Brownlow était assis, occupé à lire. En voyant Olivier, il posa son livre, et dit à l'enfant d'approcher et de s'asseoir près de la table. Olivier obéit, en s'étonnant qu'on pût trouver des gens pour lire tant de volumes, écrits, selon toute apparence, dans le but de rendre le monde plus savant ; sujet d'étonnement continuel pour des gens plus expérimentés qu'Olivier Twist.

« Voilà bien des livres, n'est-ce pas, mon garçon ? dit M. Brownlow, en observant la curiosité avec laquelle Olivier considérait les rayons qui garnissaient les murs du haut en bas.

— Oui, monsieur, en voilà beaucoup, répondit Olivier ; je n'en ai jamais vu tant.

— Ce sont peut-être ces gros-là, monsieur, dit Olivier en montrant du doigt de forts in-quarto à reliure dorée.

— Pas toujours, dit le vieux monsieur en souriant et en donnant une petite tape à Olivier. Il y en a qui sont bien lourds, quoique d'un petit format. Aimeriez-vous à devenir savant et à écrire des livres, hein ?

— Je crois, monsieur, que j'aimerais à en lire, répondit Olivier.

— Comment ! fit M. Brownlow ; vous n'aimeriez pas à être auteur ? »

Olivier réfléchit un peu et finit par dire qu'il croyait qu'il valait beaucoup mieux être libraire. Le vieux monsieur rit de tout son cœur et déclara la réponse excellente ; ce qui réjouit Olivier, bien qu'il ne se doutât pas lui-même qu'il eût eu tant d'esprit.

« Eh bien, n'ayez pas peur, dit M. Brownlow en reprenant son sérieux ; nous ne ferons pas de vous un auteur tant qu'il y aura un honnête métier à vous apprendre, ne fût-ce que de gâcher du plâtre.

— Merci, monsieur », dit Olivier ; et la vivacité de sa réponse fit encore rire le vieux monsieur, qui marmotta entre ses dents quelque chose sur la singularité de l'instinct ; Olivier n'y fit pas grande attention, parce qu'il ne comprit pas.

« Maintenant, dit M. Brownlow en prenant un ton plus bienveillant peut-être que jamais, mais en même temps beaucoup plus sérieux ; maintenant, mon enfant, je vous prie de faire attention à ce que je vais vous dire. Je vous parlerai sans détour, parce que je suis sûr que vous êtes aussi en état de me comprendre que pourraient le faire bien des personnes plus âgées.

— Oh ! monsieur, je vous en conjure, ne me dites pas que vous allez me renvoyer ! s'écria Olivier inquiet du ton sérieux que venait de prendre son protecteur ; ne me mettez pas à la porte pour que j'aille encore courir les rues. Laissez-moi rester ici pour vous servir. Ne me renvoyez pas à l'affreux repaire d'où je sors. Ayez pitié d'un pauvre enfant, monsieur, je vous en prie.

— Mon cher enfant, dit M. Brownlow, ému de la chaleur avec laquelle Olivier implorait son appui, ne craignez pas que je vous abandonne, à moins que vous ne m'y forciez.

— Jamais, monsieur, jamais, interrompit Olivier.

— Je l'espère, reprit le vieux monsieur ; je suis persuadé que vous ne m'y forcerez jamais. Quoique j'aie déjà éprouvé des déceptions de la part de gens auxquels j'ai voulu faire du bien, je suis pourtant très disposé à avoir confiance en vous, et je m'intéresse à vous plus que je ne puis dire. Les personnes qui ont possédé mes plus chères affections sont maintenant dans la tombe ; mais, quoiqu'elles aient emporté avec elles le charme et le bonheur de ma vie, je n'ai pas fait de mon cœur un cercueil, et je ne l'ai pas fermé pour toujours aux plus douces émotions ; une affliction profonde n'a fait au contraire que les rendre plus fortes ; et cela devait être, car le malheur épure notre cœur. »

Le vieux monsieur, après avoir dit ces paroles à voix basse et comme s'il se parlait à lui-même, garda quelques instants le silence, tandis qu'Olivier, immobile sur sa chaise, osait à peine respirer.

« Si je vous parle ainsi, reprit enfin M. Brownlow d'un ton plus gai, c'est parce que votre cœur est jeune, et, sachant que j'ai éprouvé de violents chagrins, vous éviterez peut-être avec d'autant plus de soin de les renouveler. Vous dites que vous êtes orphelin, sans un ami au monde. Les renseignements que j'ai pu recueillir s'accordent avec votre dire. Racontez-moi votre histoire ; dites-moi d'où vous venez, qui vous a élevé, comment vous avez connu les gens avec lesquels je vous ai trouvé. Dites-moi seule-

ment la vérité, et soyez certain que, tant que je vivrai, vous ne serez pas sans ami. »

Pendant quelques instants, les sanglots empêchèrent Olivier de parler ; il allait raconter comment il avait été élevé à la ferme et conduit au dépôt de mendicité par M. Bumble, quand deux coups de marteau, frappés d'une main impatiente, retentirent à la porte de la rue. Un domestique entra et annonça M. Grimwig.

« Monte-t-il ? demanda M. Brownlow.

— Oui, monsieur, répondit le domestique ; il a demandé s'il y avait des muffins2 à la maison, et, comme je lui ai dit que oui, il a répondu qu'il venait prendre le thé. »

M. Brownlow sourit, et, se tournant vers Olivier, il lui dit que M. Grimwig était un de ses vieux amis et qu'il ne fallait pas prendre garde à ses manières un peu brusques, car au fond c'était un digne homme.

« Faut-il que je descende, monsieur ? demanda Olivier.

— Non, répondit M. Brownlow ; je préfère que vous restiez ici. »

En ce moment entra un vieux monsieur, d'une belle corpulence, s'appuyant sur une grosse canne ; il boitait d'une jambe, portait un habit bleu, un gilet rayé, un pantalon et des guêtres de nankin, et un chapeau à grands bords. De son gilet sortait un petit jabot plissé ; une longue chaîne d'acier, à l'extrémité de laquelle il n'y avait qu'une clef, pendait négligemment de son gousset. Les deux bouts de sa cravate blanche étaient ramassés en un nœud de la grosseur d'une orange ; quant à son maintien, il était si mobile qu'il est impossible de le décrire. Il avait en parlant une

manière de tourner brusquement la tête de côté et de regarder du coin de l'œil, qui rappelait à s'y méprendre la pose d'un perroquet. C'est dans cette attitude qu'il fit son entrée dans la chambre ; et, tenant du bout des doigts un petit morceau de peau d'orange, il s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

« Tenez ! voyez un peu : n'est-ce pas étrange et prodigieux que je ne puisse pas entrer chez quelqu'un sans trouver sur l'escalier un de ces morceaux d'orange qui font la fortune des chirurgiens ? C'est une peau d'orange qui m'a déjà rendu boiteux, et je suis sûr que c'est encore une peau d'orange qui causera ma mort. Oui, monsieur, je mourrai d'une peau d'orange ; j'en mangerais ma tête, monsieur ! »

C'était là l'expression favorite de M. Grimwig pour donner plus de poids à ses assertions ; et ce qu'elle avait de bizarre dans sa bouche, c'est que, même en admettant que la science se perfectionne au point de permettre à un individu de manger sa tête si l'envie lui en prend, la tête de M. Grimwig était d'une dimension à faire désespérer de pouvoir l'avaler en une fois, sans compter qu'elle était poudrée à l'excès.

« Oui, monsieur, j'en mangerais ma tête, répéta M. Grimwig en frappant de sa canne le plancher. Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? ajouta-t-il en apercevant Olivier, et en reculant de deux pas.

— C'est le jeune Olivier Twist, dont je vous ai parlé », dit M. Brownlow.

Olivier fit un salut.

« Ce n'est pas au moins le garçon qui a eu la fièvre, j'espère ? dit M. Grimwig en reculant encore. Un instant ! ajouta-t-il brusquement, oubliant, dans la joie de sa découverte, sa crainte de gagner la fièvre : je parie que c'est ce garçon qui a pelé une orange et qui a jeté la peau sur l'escalier. J'en mangerais ma tête et la sienne avec.

— Non, ce n'est pas lui, dit M. Brownlow en riant. Il n'a pas eu d'orange. Voyons, posez là votre chapeau et parlez à mon jeune ami.

— Cela me donne terriblement à penser, dit l'irascible vieillard en ôtant ses gants ; il y a toujours plus ou moins de peau d'orange sur le pavé de notre rue, et j'ai la certitude que c'est le garçon du chirurgien du coin qui en met à dessein ; pas plus tard qu'hier soir, un de ces morceaux a fait glisser une jeune femme, qui est tombée contre la grille de mon jardin. Dès qu'elle se releva, je la vis qui regardait l'infernale lanterne rouge qui éclaire l'enseigne du chirurgien ! N'y allez pas ! lui criai-je par la fenêtre ; c'est un assassin ! un dresseur d'embûches. J'en… »

Ici l'irritable vieillard donna un grand coup de canne sur le plancher ; c'était un geste qui chez lui était l'équivalent de son expression favorite. Puis, sans quitter sa canne, il s'assit, et, ouvrant un lorgnon qu'il portait attaché à un large ruban noir, il se mit à considérer Olivier. Celui-ci, se voyant l'objet d'un examen en règle, rougit et salua de nouveau.

« C'est là le garçon en question ? dit enfin M. Grimwig.

— Lui-même, répondit M. Brownlow en faisant à Olivier un signe de tête amical.

— Comment ça va-t-il, mon garçon ? dit M. Grimwig.

— Merci, monsieur, beaucoup mieux », répondit Olivier.

M. Brownlow, craignant probablement que son fantasque ami n'ajoutât quelque parole désagréable, dit à Olivier de descendre et d'aller prévenir Mme Bedwin de monter le thé. Olivier, qui n'était pas enchanté des manières du nouveau venu, fut heureux d'avoir une occasion de sortir.

« C'est un charmant garçon, n'est-ce pas ? demanda M. Brownlow.

— Je ne sais pas, répondit M. Grimwig d'un ton bourru.

— Comment cela ?

— Non, je ne sais pas ; pour moi tous les enfants se ressemblent. Je n'en connais que de deux sortes, les fluets et les joufflus.

— Et dans quelle catégorie placez-vous Olivier ?

— Dans les fluets. J'ai un ami dont le fils est un gros joufflu ; on appelle ça un bel enfant, avec une grosse tête ronde, des joues rouges et des yeux brillants. C'est horrible plutôt ; on dirait toujours qu'il va faire craquer ses vêtements sur toutes les coutures ; il a une voix de pilote et un appétit de loup ; je le connais bien, le gredin !

— Allons, dit M. Brownlow, ce n'est pas là le type du jeune Olivier Twist ; ainsi ne vous mettez pas en colère.

— C'est vrai, répondit M. Grimwig, mais il n'en vaut peut-être pas mieux. »

M. Brownlow toussa d'un air impatienté, ce qui parut causer une vive satisfaction à M. Grimwig.

« Oui, répéta-t-il, il n'en vaut peut-être pas mieux. D'où vient-il ? Qu'est-il ? Il a eu la fièvre… eh bien ! après ? il n'y a pas que les honnêtes gens qui aient la fièvre, n'est-ce pas ? Les filous ont aussi quelquefois la fièvre, hein ? J'ai connu un individu qui fut pendu à la Jamaïque pour avoir assassiné son maître ; il avait eu la fièvre plus de six fois : croyez-vous qu'on lui ait fait grâce à cause de ça ? Bast ! sottises que tout ça ! »

Le fait est qu'au fond du cœur M. Grimwig était parfaitement disposé à admettre que la mine d'Olivier prévenait beaucoup en sa faveur ; mais il avait au plus haut point la manie de contredire, et plus que jamais en ce moment, depuis qu'il avait trouvé une peau d'orange sur l'escalier. Résolu à ne se laisser influencer par personne pour juger si un enfant avait l'air intéressant ou non, il avait, dès l'entrée, pris le parti de contredire son ami. Quand M. Brownlow lui avoua qu'il ne pouvait répondre d'une manière satisfaisante à aucune de ses questions, parce qu'il avait remis à interroger Olivier sur son histoire jusqu'au moment où il serait assez bien rétabli pour supporter cet examen, M. Grimwig prit un air narquois et malin, et demanda avec ironie si la ménagère avait l'habitude de compter l'argenterie le soir, parce que, si un beau jour elle ne trouvait pas une ou deux cuillers de moins, il en mangerait plutôt sa… etc.

M. Brownlow, bien que d'un caractère très vif, supporta tout cela avec beaucoup de gaieté, car il connaissait à fond les bizarreries de son ami.

De son côté, M. Grimwig eut la complaisance de trouver les muffins excellents, et tout se passa doucement. Olivier, qui prenait le thé avec les deux amis, commença à se trouver plus à l'aise en présence du terrible vieux monsieur.

« Et à quand le récit complet, détaillé et véridique, de la vie et des aventures d'Olivier Twist ? » demanda M. Grimwig à M. Brownlow après le thé.

En même temps il jetait sur Olivier un regard de côté.

« Demain matin, répondit M. Brownlow. Je préfère que cela se passe dans le tête-à-tête. Vous viendrez dans mon cabinet demain matin à dix heures, mon ami.

— Oui, monsieur, dit Olivier. »

Il répondit avec un peu d'hésitation, parce qu'il était intimidé en voyant M. Grimwig le regarder fixement.

« Voulez-vous que je vous dise ? dit tout bas celui-ci à M. Brownlow ; il ne viendra pas demain matin, je l'ai vu hésiter ; vous êtes floué, mon cher ami.

— Je jurerais bien que non, répondit M. Brownlow avec chaleur.

— Si vous ne l'êtes pas, dit M. Grimwig. J'en mangerais… »

Et il frappa de sa canne le plancher.

« Je jurerais sur ma vie que cet enfant est sincère, dit M. Brownlow en donnant un coup sur la table.

— Et moi sur ma tête qu'il est un fripon, répliqua M. Grimwig en frappant aussi du poing sur la table.

— Nous verrons, dit M. Brownlow en réprimant un mouvement de colère.

— Oui, nous verrons, repartit M. Grimwig avec un sourire ironique, nous verrons bien. »

Le hasard voulut qu'en ce moment Mme Bedwin entrât, tenant un petit paquet de livres que M. Brownlow avait achetés le matin, à ce même libraire qui a déjà figuré dans cette histoire ; elle le posa sur la table et se préparait à sortir du cabinet.

« Faites attendre le commis, madame Bedwin, dit M. Brownlow ; il y a quelque chose à reporter.

— Il est déjà parti, monsieur, répondit Mme Bedwin.

— Rappelez-le, dit M. Brownlow ; j'y tiens ; ce libraire n'est pas riche et les livres ne sont pas payés. Il y en a d'ailleurs quelques-uns à reporter. »

On courut à la porte d'entrée ; Olivier arpenta la rue dans un sens, la servante dans l'autre, et Mme Bedwin, restant sur le seuil, appela le commis de toute sa force ; mais il était déjà bien loin, Olivier et la servante revinrent tout essoufflés sans avoir pu le rejoindre.

« Cela me contrarie beaucoup, dit M. Brownlow ; je tenais extrêmement à ce que ces livres fussent rendus ce soir même.

— Renvoyez-les par Olivier, dit M. Grimwig d'un ton moqueur ; il les remettra consciencieusement, à coup sûr.

— Oui, monsieur, laissez-moi les reporter, je vous prie, dit Olivier ; je ne ferai que courir. »

Le vieux monsieur allait dire qu'Olivier ne devait sortir sous aucun prétexte ; mais M. Grimwig toussa d'un air si malicieux, que M. Brownlow résolut de charger l'enfant de la commission, et de prouver ainsi à son vieil ami combien ses soupçons, sur ce point du moins, étaient mal fondés.

« Il faut y aller, mon ami, dit-il à Olivier. Les livres sont sur une chaise à côté de ma table. Allez les chercher. »

Olivier, enchanté de se rendre utile, revint bien vite, les livres sous le bras, et attendit, sa casquette à la main, les ordres de M. Brownlow.

« Vous direz, dit celui-ci en regardant fixement M. Grimwig, que vous rapportez ces livres de ma part, et que vous venez payer les quatre guinées et demie que je dois. Voici un billet de cinq guinées ; vous aurez donc dix shillings à me remettre.

— Il ne me faudra pas dix minutes, monsieur », répondit Olivier avec vivacité. Il mit le billet dans sa poche, boutonna sa veste jusqu'en haut, plaça avec soin les livres sous son bras, fit un salut respectueux et sortit. Mme Bedwin l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, pour lui indiquer bien exactement le chemin le plus court, le nom du libraire, le nom de la rue, toutes choses qu'Olivier déclara saisir très clairement ; et, après lui avoir répété à plusieurs reprises d'avoir bien soin de ne pas s'enrhumer, la prudente vieille dame le laissa enfin sortir.

« Le cher enfant ! dit-elle en le suivant des yeux ; je n'aime pas, je ne sais pourquoi, à le perdre ainsi de vue. »

En ce moment Olivier se retourna et lui fit gaiement un signe d'adieu avant de tourner le coin de la rue ; la vieille dame lui ren-

dit son salut en souriant, ferma la porte et rentra dans sa chambre.

« Voyons, dit M. Brownlow en tirant sa montre et en la posant sur la table, il sera de retour dans vingt minutes, au plus ; d'ici-là il fera nuit.

— Est-ce que vous pensez sérieusement qu'il reviendra ? demanda M. Grimwig.

— En doutez-vous ? » dit M. Brownlow en souriant.

L'esprit de contradiction tourmentait beaucoup en ce moment M. Grimwig, et le sourire confiant de son ami ne fit que l'affermir dans cette disposition.

« Oui, j'en doute, dit-il en donnant un coup de poing sur la table. L'enfant a sur le dos un vêtement neuf, sous le bras des livres de prix, et dans la poche un billet de cinq livres sterling. Il ira rejoindre ses anciens amis les voleurs, et se moquera de vous. S'il remet les pieds ici, je consens à manger ma tête. »

En parlant ainsi il rapprocha sa chaise de la table, et les deux amis restèrent dans une attente silencieuse, les yeux fixés sur la montre. Il est bon de remarquer, parce que cela montre bien l'importance que nous attachons à nos jugements, que M. Grimwig, bien qu'il ne fût nullement méchant, et qu'il fût désolé au contraire au fond de l'âme de voir son respectable ami dupe d'une supercherie, désirait pourtant de tout son cœur, en ce moment, qu'Olivier ne revint pas : tant notre pauvre nature est pétrie de contradictions.

La nuit tomba peu à peu, et l'on pouvait à peine distinguer les aiguilles sur le cadran. Les deux messieurs restaient pourtant im-

mobiles et silencieux, les yeux fixés sur la montre.

q

Chapitre 15 Où l'on verra combien le facétieux juif et miss Nancy étaient attachés à Olivier.

Dans la salle obscure d'une misérable taverne, située dans la partie la plus sale de Little-Saffron-Hill, repaire ténébreux où pendant l'hiver un bec de gaz brûlait tout le jour, et où jamais pendant l'été ne brilla un rayon de soleil, un homme était assis devant un pot d'étain et un petit verre, absorbé dans ses pensées et imprégné d'une forte odeur de liqueur. À son vêtement de velours commun, à sa calotte de velours, à ses brodequins, un agent exercé l'eût reconnu sur-le-champ, malgré le demi-jour, pour M. Guillaume Sikes. À ses pieds était étendu un chien au poil blanc et aux yeux rouges, occupé tour à tour à cligner de l'œil en regardant son maître, et à se lécher le museau, où une plaie large et saignante attestait un combat récent.

« Vas-tu te tenir tranquille, gredin ! » dit M. Sikes en rompant brusquement le silence. Il était peut-être tellement plongé dans ses réflexions, que le seul mouvement des yeux du chien suffisait pour les troubler ; ou bien l'irritation produite en lui par ces réflexions mêmes avait besoin de se traduire en mauvais traitements à l'égard d'une bête inoffensive. Quoi qu'il en soit, Sikes se mit à jurer contre son chien et en même temps lui allongea un coup de pied.

En général, le chien ne cherche pas à se venger des coups qu'il reçoit de son maître ; mais celui de M. Sikes avait, comme son propriétaire, un assez méchant caractère, et, poussé à bout probablement en ce moment par la conviction de son innocence, il se jeta sans cérémonie sur le pied qui l'avait frappé, enfonça ses dents dans le brodequin, le secoua vivement, puis se sauva en grondant sous un banc, juste à temps pour éviter le pot d'étain que M. Sikes lui lança à la tête.

« Tu voudrais mordre, hein ? dit Sikes, en saisissant d'une main les pincettes et en ouvrant de l'autre, d'un air résolu, un long couteau qu'il tira de sa poche. Ici, gredin ! ici ! m'entends-tu ? »

Le chien entendait fort bien, car M. Sikes criait comme un sourd ; mais il ne semblait pas du tout résigné à se laisser couper le cou ; il resta où il était, grondant plus fort qu'auparavant et saisissant dans ses dents l'extrémité des pincettes, qu'il mordit avec rage.

Cette résistance ne fit qu'accroître la colère de M. Sikes. Il se mit à genoux et commença à attaquer le chien avec fureur. L'animal sautait de côté et d'autre, jappant, grondant, aboyant. L'homme jurait, frappait, blasphémait ; la lutte allait devenir critique pour l'un ou l'autre des combattants, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le chien ne fit qu'un bond dehors, laissant Guillaume Sikes avec son couteau et ses pincettes à la main.

Pour se quereller, il faut être deux, dit un vieux proverbe. M. Sikes, désappointé de la fuite du chien, fit tomber sa colère sur le nouveau venu.

« Pourquoi diable venez-vous vous mettre entre mon chien et moi ? demanda-t-il avec un geste menaçant.

— Je ne savais pas, mon ami, je ne savais pas », répondit Fagin d'une voix humble.

C'était en effet le juif qui venait d'entrer.

« Vous ne saviez pas, vieux brigand ! s'écria Sikes. Vous n'entendiez donc pas le vacarme ?

— Pas le moins du monde, aussi vrai que je suis en vie, répondit le juif.

— C'est vrai, vous n'entendez rien, répliqua Sikes avec un rire menaçant. Vous vous faufilez partout, sans qu'on vous entende entrer ni sortir. J'aurais voulu, Fagin, que vous fussiez à la place de mon chien, il y a une minute.

— Pourquoi donc ? demanda le juif avec un sourire forcé.

— Parce que le gouvernement, qui protège la vie d'êtres tels que vous, qui ont moins de cœur qu'un roquet, laisse un homme tuer son chien à sa fantaisie, répondit Sikes en fermant son couteau d'une manière très expressive. Voilà pourquoi. »

Le juif se frotta les mains et, s'asseyant devant la table, affecta de rire de la plaisanterie de son ami ; néanmoins, il était visiblement mal à son aise.

« Allez rire ailleurs, dit Sikes en remettant les pincettes en place et en toisant le juif avec dédain ; allez rire ailleurs, mais ne vous avisez pas de me rire au nez, voyez-vous, fût-ce derrière votre bonnet de coton. C'est moi qui vous tiens, Fagin, et du

diable si je vous lâche. Tenez, si j'y passe, vous y passerez aussi. Ainsi ménagez-moi.

— Bien, bien, mon cher, dit le juif. Je sais tout cela. Nous… nous avons un intérêt réciproque, Guillaume, un intérêt réciproque.

— Hum ! fit Sikes, comme s'il trouvait que le juif était bien plus intéressé que lui dans la question. Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?

— Tout s'est passé le mieux du monde, répondit Fagin, et voici votre part ; elle est plus forte qu'elle ne devrait être, mon ami ; mais, comme je sais que vous me revaudrez cela une autre fois, et…

— Assez de verbiage, interrompit le voleur avec impatience. Voyons, donnez vite.

— Oui, oui, Guillaume, laissez-moi le temps, laissez-moi le temps, répondit le juif d'un ton caressant. Tenez, voici le magot sain et sauf. »

En disant ces mots, il tira de sa poche un vieux mouchoir, défit un gros nœud à l'un des coins, et laissa voir un petit paquet enveloppé de papier gris, que Sikes lui arracha des mains ; puis il l'ouvrit et se mit à compter les souverains qu'il renfermait.

« Est-ce tout ? demanda Sikes.

— Tout, répondit le juif.

— Vous n'avez pas ouvert le paquet en route et escamoté une ou deux pièces ? ajouta Sikes d'un air défiant. Ne prenez pas

votre mine indignée ; cela vous est arrivé plus d'une fois. Remuez le grelot. »

Ceci voulait dire en bon français : « Tirez la sonnette. » Un autre juif parut, plus jeune que Fagin, mais d'un extérieur presque aussi ignoble et repoussant.

Sikes ne fit que montrer du doigt le pot vide, et le juif, comprenant parfaitement le geste, sortit pour aller le remplir, après avoir échangé un singulier regard avec Fagin, qui leva les yeux un instant, comme s'il s'y attendait, et répondit par un signe de tête presque imperceptible. Sikes ne s'en aperçut pas, occupé qu'il était en ce moment à nouer le cordon de sa chaussure, que le chien avait arraché. Il est probable que, s'il eût observé ce court échange de signes d'intelligence, il n'en eût auguré rien de bon.

« Y a-t-il quelqu'un ici, Barney ? demanda Fagin sans lever les yeux, maintenant que Sikes le regardait.

— Bas une âme, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles vinssent du cœur ou non, sortaient invariablement par le nez.

— Personne ? demanda Fagin d'un ton de surprise, qui signifiait peut-être que Barney pouvait dire la vérité sans crainte.

— Bersonne que badeboisselle Dadsy, répondit Barney.

— Nancy ! s'écria Sikes ; où est-elle ? Que la peste m'étouffe, si je n'honore cette fille pour ses dispositions naturelles !

— Elle s'est fait servir une assiette de bœuf bouilli sur le comptoir, ajouta Barney.

— Faites-la venir, dit Sikes en versant un verre de liqueur ; faites-la venir. »

Barney regarda timidement Fagin, comme pour lui demander son autorisation. Voyant que le juif ne disait mot et ne cessait pas d'avoir les yeux fixés à terre, il sortit et rentra presque aussitôt en introduisant Nancy, vêtue en cuisinière, avec un bonnet, un tablier, un panier, et une grosse clef à la main.

« Tu es sur la trace, n'est-ce pas, Nancy ? demanda Sikes en lui offrant un verre.

— Oui, Guillaume, répondit la jeune dame en vidant le contenu, j'y suis, et assez fatiguée comme ça : le petit drôle a été malade et a gardé le lit, et…

— Ah ! Nancy, ma chère ! » dit Fagin en levant les yeux.

Peut-être le juif, en contractant ses sourcils roux et en fermant à demi ses yeux profondément encaissés dans leur orbite, donna-t-il à entendre à miss Nancy qu'elle était trop en veine de confidences ; ce détail importe peu. Le fait est qu'elle s'arrêta court dans ses explications, et qu'après avoir adressé à M. Sikes plusieurs gracieux sourires, elle changea de conversation. Après dix minutes environ, M. Fagin fut pris d'une quinte de toux ; sur quoi Nancy mit son châle, et déclara qu'il était temps de s'en aller. M. Sikes observa qu'il avait à faire un bout de chemin dans la même direction qu'elle, et manifesta l'intention de l'accompagner. Ils s'en allèrent ensemble, suivis à peu de distance par le chien, qui sortit d'une cour voisine sitôt que son maître fut hors de vue.

Le juif passa la tête hors de la porte au moment où Sikes venait de quitter la salle : il le suivit des yeux tandis qu'il franchissait l'obscur passage, le menaçant du poing, et murmurant d'horribles imprécations ; puis, avec un affreux rire, il revint prendre

place devant la table, où il se plongea dans l'intéressante lecture du Journal des Tribunaux.

Pendant ce temps Olivier Twist, qui ne se doutait pas qu'il fût si près du facétieux vieillard, se dirigeait vers l'étalage du libraire. Arrivé à Clerkenwell, il prit, sans y faire attention, une rue qui n'était pas comprise dans son itinéraire. Il l'avait à moitié franchie, quand il s'aperçut de sa méprise ; mais sachant que cette rue devait aussi aboutir au point vers lequel il se dirigeait, il jugea inutile de revenir sur ses pas, et continua à marcher, les livres sous le bras, de toute la vitesse de ses jambes.

Il songeait, tout en marchant, au bonheur de sa nouvelle situation, au plaisir qu'il aurait à voir, ne fût-ce qu'un instant, le pauvre petit Richard, qui peut-être en ce moment, battu et affamé, pleurait amèrement, quand il fut tiré de sa rêverie par une jeune femme qui s'écria très haut :

« Oh ! mon cher frère ! » Et à peine avait-il levé les yeux pour voir ce que cela signifiait, qu'il sentit l'étreinte de deux bras étroitement serrés autour de son cou.

« Laissez-moi, s'écria Olivier en se débattant ; laissez-moi tranquille. Qu'est-ce ? Pourquoi m'arrêtez-vous ? »

Pour toute réponse, la jeune femme qui le tenait embrassé, et qui avait à la main un petit panier et une grosse clef, se mit à pousser des cris et des gémissements.

« Oh ! mon Dieu ! disait-elle ; je t'ai donc retrouvé ; Olivier ! Olivier ! oh ! vilain enfant, de m'avoir jetée dans de pareilles inquiétudes à ton sujet ! Viens chez nous, mon ami, viens. Dieu soit loué ! je t'ai enfin retrouvé ! »

Après ces exclamations incohérentes, la jeune fille recommença ses gémissements de plus belle, avec un accès nerveux si violent, que plusieurs femmes qui étaient là demandèrent à un garçon boucher à la chevelure grasse et luisante, et qui regardait aussi, la scène, s'il ne croyait pas urgent de courir chercher un médecin. À quoi le garçon boucher, qui semblait d'une nature assez lente, pour ne pas dire indolente, répondit qu'il n'y avait pas d'urgence.

« Oh ! non, non, ce n'est pas la peine, dit la jeune femme en serrant la main d'Olivier ; je vais déjà mieux. Allons tout droit à la maison, cruel enfant ! allons !

— Qu'est-ce qu'il y a donc, madame ? demanda une des femmes.

— Oh ! madame, répondit la jeune fille, il s'est sauvé il y a près d'un mois de chez ses parents, qui sont de bons ouvriers, pour aller courir avec une bande de filous et de mauvais garnements, et sa mère en est presque morte de chagrin.

— Petit misérable ! dit la femme.

— Rentrez chez vous bien vite, petite brute, dit une autre.

— Ce n'est pas moi, répondit Olivier très alarmé ; je ne la connais pas ; je n'ai ni sœur, ni père, ni mère, je suis orphelin, je demeure à Pentonville.

— Oh ! voyez donc, est-il effronté ! dit la jeune femme.

— Comment ! c'est vous, Nancy ! s'écria Olivier, en voyant la figure de la jeune femme qui s'était jusqu'alors tenue derrière lui ; il recula d'étonnement et d'effroi.

— Voyez-vous qu'il me reconnaît ! dit Nancy en s'adressant aux assistants. Il ne peut pas faire autrement. Quelqu'un aurait-il la bonté de m'aider à l'emmener chez nous ? sans quoi il fera mourir son père et sa pauvre mère, et me mettra au désespoir.

— Que diable est ceci ? dit un homme en s'élançant hors d'une taverne, avec un chien blanc derrière les talons. Comment ! le petit Olivier ! Veux-tu bien aller retrouver ta pauvre mère, vaurien que tu es ! allons ! vite à la maison !

— Je ne leur appartiens pas. Je ne les connais pas. Au secours ! au secours ! cria Olivier en se débattant contre la vigoureuse étreinte de l'homme.

— Au secours ! répéta celui-ci ; c'est moi qui viens au secours, petit scélérat ! Qu'est-ce que c'est que ces livres-là ? Tu les as volés, n'est-ce pas ? donne-moi ça. »

À ces mots, l'homme arracha les volumes que tenait l'enfant, et le frappa violemment à la tête.

« C'est bien fait ! dit du haut d'un grenier un spectateur de cette scène ; voilà la vraie manière de mettre ces gamins-là à la raison !

— C'est vrai ça, dit un gros lourdaud de charpentier, en regardant d'un air approbateur celui qui venait de parler.

— Ça lui fera du bien, dirent les deux femmes.

— Eh ! c'est évident, reprit l'homme en frappant de nouveau Olivier et en le saisissant au collet. En avant, petit vaurien ! Ici, Turc ! attention au commandement ! »

Affaibli par sa récente maladie, étourdi par les coups et par cette attaque à l'improviste, épouvanté des grondements menaçants du chien et de la brutalité de l'homme, accablé surtout par la conviction où étaient les spectateurs qu'il était réellement un vaurien, que pouvait le pauvre enfant ? Il faisait nuit close, le quartier était désert ; nul secours à attendre. Toute résistance était inutile. En un instant. il fut entraîné dans un labyrinthe de rues sombres et étroites, et avec une rapidité qui rendait complètement inintelligibles les quelques cris qu'il osait pousser. Qu'importait d'ailleurs qu'ils fussent intelligibles, puisque personne n'était là pour s'en inquiéter ?

. . . . . .

Les becs de gaz étaient partout allumés ; Mme Badwin attendait avec anxiété à la porte de la maison ; vingt fois la servante avait couru au bout de la rue pour tâcher d'apercevoir Olivier, et les deux vieux messieurs restaient obstinément assis dans le cabinet, au milieu de l'obscurité, et les yeux fixés sur la montre.

q

Chapitre 16 Ce que devint Olivier Twist, après qu'il eut été réclamé par Nancy.

Après avoir franchi nombre de rues étroites et de passages détournés, Sikes, Nancy et Olivier arrivèrent à un vaste espace découvert, que des claies et des parcs à troupeaux désignaient pour un marché au bétail. Là, Sikes ralentit le pas, car la jeune fille ne pouvait soutenir plus longtemps l'allure rapide qu'ils avaient

prise jusqu'alors ; il se tourna vers Olivier, et lui enjoignit d'un ton brutal de prendre la main de Nancy.

« M'entends-tu ? » gronda-t-il en voyant Olivier hésiter et regarder aux alentours.

Ils étaient dans un endroit sombre, loin de tout passant, et Olivier ne vit que trop clairement qu'il n'y avait pas de résistance possible ; il tendit la main à Nancy qui la lui serra étroitement.

« Donne-moi l'autre, dit Sikes ; ici, Turc ! »

Le chien leva la tête en grondant.

« Tiens, mon brave, ajoute Sikes en mettant la main sur la gorge d'Olivier et en proférant un affreux jurement, s'il souffle un mot, jette-toi là-dessus ! tu comprends ? »

Le chien grogna de nouveau, se lécha le museau, et regarda Olivier comme s'il avait envie de lui sauter à la gorge, sans plus tarder.

« Il le ferait comme je le lui dis, mille tonnerres ! dit Sikes en regardant son chien d'un œil féroce et satisfait.

— Maintenant, tu sais ce qui t'attend, jeune homme ; ainsi crie, si l'envie t'en prend ; le chien se chargera bien de te faire taire ; allons, plus vite que ça. »

Turc remua la queue pour remercier son maître de ces paroles caressantes, auxquelles il n'était pas habitué ; puis il poussa un nouveau grognement à l'adresse d'Olivier, et prit les devants.

C'était Smithfield qu'ils traversaient ; c'eût été Grosvenor-Square, qu'Olivier n'en eût pas su davantage. La nuit était

sombre et brumeuse. L'éclairage des boutiques se voyait à peine à travers l'épaisseur du brouillard, qui augmentait à chaque instant et enveloppait de ténèbres les rues et les maisons ; l'aspect de ces lieux n'en était que plus étrange pour Olivier, et son anxiété plus grande.

Ils marchaient d'un pas précipité, quand l'horloge d'une église voisine sonna l'heure ; au premier coup, Sikes et Nancy firent halte, et prêtèrent l'oreille.

« Huit heures, Guillaume, dit Nancy.

— À quoi bon me dire ça ? je l'entends bien, n'est-ce pas ? répondit Sikes.

— Et eux, je voudrais bien savoir s'ils peuvent l'entendre, dit Nancy.

— Sans doute qu'ils le peuvent, reprit Sikes. Quand on m'a coffré, c'était l'époque de la foire de la Saint-Barthélemy, et il n'y avait pas dans toute la foire une méchante trompette dont je n'entendisse le vacarme ; quand j'étais sous les verrous le soir, le tumulte et le tapage du dehors rendaient si affreux le silence de la damnée vieille prison, que j'étais tenté de me briser la tête contre les ferrures de la porte.

— Pauvres garçons ! dit Nancy, le visage toujours tourné vers le point où l'horloge s'était fait entendre ; quel dommage, Guillaume, de si beaux garçons !

— Voilà bien les femmes, répondit Sikes, elles ne font attention qu'à ça. De si beaux garçons ! Eh bien ! s'ils ne sont pas encore morts, ils n'en valent pas mieux ; ainsi n'en parlons plus. »

Il semblait, en même temps, réprimer un mouvement de jalousie, et serrant plus fort la main d'Olivier, il lui dit d'avancer.

« Une minute, dit la jeune fille ; je ne passerais pas si vite par ici s'il s'agissait pour toi, Guillaume, d'être pendu le lendemain à huit heures ; il aurait beau y avoir de la neige, et je n'aurais pas de châle pour me couvrir, que je ferais le tour de cette place jusqu'à extinction.

— À quoi que ça m'avancerait ? demanda le brutal Sikes ; à moins que tu puisses me passer une lime et vingt aunes de bonne corde, tu ferais cinquante milles, ou tu ne bougerais pas, que ça serait tout de même, pour le bien que ça me ferait. Allons, en route, et ne restons pas là une heure à faire des phrases. »

La jeune fille éclata de rire, rajusta son châle, et ils se remirent à marcher ; mais Olivier sentit trembler la main de Nancy : il la regarda en passant sous un bec de gaz, et vit qu'elle était pâle comme la mort.

Ils marchèrent, pendant une demi-heure, par des rues sales et peu fréquentées, et les quelques individus qu'ils rencontrèrent avaient tout l'air d'occuper dans la société une position semblable à celle de M. Sikes ; enfin ils s'engagèrent dans une ruelle encore plus sale que les autres, et pleine de boutiques de fripiers. Le chien courut en avant, comme s'il comprenait que la vigilance était maintenant inutile, et s'arrêta à la porte d'une boutique fermée et en apparence inoccupée ; car la maison tombait en ruines, et un écriteau cloué sur la porte, et qui semblait fixé là depuis bien des années, annonçait qu'elle était à louer.

« Tout va bien, dit Sikes », après avoir jeté autour de lui un regard scrutateur.

Nancy passa la main sous les volets, et Olivier entendit le bruit d'une sonnette. Ils traversèrent la rue et attendirent quelques instants sous une lanterne ; on entendit lever un châssis avec précaution, et presque au même instant la porte s'ouvrit doucement. Sans plus de cérémonie, M. Sikes prit au collet l'enfant saisi de terreur, et tous trois se trouvèrent bientôt dans la maison.

L'allée était complètement sombre, et ils attendirent que la personne qui les avait introduits eût remis en place la chaîne et les barres de fer qui barricadaient la porte.

« Il n'y a personne ? demanda Sikes.

— Non, répondit une voix qu'Olivier crut reconnaître.

— Le vieux est-il là ? ajouta le brigand.

— Oui, répondit la voix, et il avait l'oreille basse en vous attendant. Va-t-il être content de vous voir ! plus que ça de chance ! »

Le style de cette réponse, aussi bien que la voix de celui qui parlait, n'étaient pas inconnus à Olivier ; mais il était impossible, dans l'obscurité, de voir quel était cet interlocuteur.

« Éclaire-nous, dit Sikes ; autrement nous allons nous casser le cou ou marcher sur les pattes du chien, et, alors, gare aux jambes, je ne vous dis que ça.

— Attendez un instant et vous aurez de la lumière », répondit la voix. On entendit les pas de quelqu'un qui s'éloignait, et au bout d'une minute on vit paraître le sieur Jack Dawkins, autrement dit le rusé Matois, tenant une chandelle fichée dans un bâton fendu.

Le jeune filou ne s'arrêta pas à renouer connaissance avec Olivier autrement que par une grimace, et fit signe aux visiteurs de le suivre au bas de l'escalier ; ils traversèrent une cuisine où l'on ne voyait que les quatre murs, et ouvrant la porte d'une pièce basse et humide, qui donnait sur une petite cour fangeuse. Ils furent accueillis par de grands éclats de rire.

« Oh ! la bonne tête ! s'écria maître Charles Bates, en riant à se tenir les côtes. Le voilà ! ah ! le voilà ! regardez-le donc, Fagin : mais voyez donc la mine qu'il fait ! c'est trop fort ! En voilà une bonne farce ! Je n'en puis plus ; il y a de quoi mourir de rire. Tenez-moi, ou j'étouffe ! »

La gaieté de maître Bates n'eut plus de bornes ; il se laissa tomber tout de son long sur le plancher, agitant convulsivement ses jambes, et pendant cinq minutes il ne put modérer ses transports. Enfin il se remit sur pied, saisit la chandelle que tenait le Matois, et s'approchant d'Olivier, il l'examina des pieds à la tête, tandis que le juif, ôtant son bonnet, saluait respectueusement et à plusieurs reprises l'enfant abasourdi ; quant au Matois, sournois comme il l'était, et peu enclin à rire dès qu'il avait l'occasion d'exercer ses talents, il fouillait les poches d'Olivier avec un soin minutieux.

« Voyez donc, Fagin, comme il est attifé ! dit Charlot en approchant tellement la lumière du vêtement neuf d'Olivier, qu'il faillit l'enflammer ; regardez-moi ça. Drap numéro un, et quelle coupe de muscadin ! oh ! c'est trop drôle ! Et des livres, encore ; mais, Fagin, c'est un monsieur tout craché.

— Charmé de vous voir en si bon état, mon cher, dit le juif en saluant ironiquement Olivier jusqu'à terre ; le Matois vous don-

nera un autre vêtement, mon cher, de crainte que vous n'abîmiez votre habit des dimanches. Pourquoi ne pas nous avoir écrit, mon cher, pour nous prévenir de votre arrivée ? nous aurions eu un souper tout chaud à vous offrir. »

À ces mots, maître Bates fut repris d'un fou rire, qui dérida Fagin lui-même et fit sourire le Matois. Mais comme ce dernier tirait à l'instant même, de la poche d'Olivier, le billet de banque de cinq guinées, on ne peut dire si ce fut l'explosion de joie de Bates ou cette découverte qui le fit sourire.

« Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sikes en s'avançant vers le juif, qui allait empocher le billet. Cela m'appartient, Fagin.

— Non, mon ami, non, dit le juif ; c'est à moi, Guillaume, c'est à moi. Vous aurez les livres.

— Si on ose dire que ce n'est pas à moi, reprit Sikes en mettant son chapeau d'un air résolu, c'est-à-dire à moi et à Nancy, je remmène l'enfant. »

Le juif tressaillit, et Olivier aussi, quoique pour un motif bien différent ; il espérait que la dispute aurait pour effet de le remettre en liberté.

« Voyons, dit Sikes, voulez-vous me donner ça, oui ou non ?

— Ce n'est pas bien, Guillaume ; n'est-ce pas, Nancy, que ce n'est pas bien ? demanda le juif.

— Que ce soit bien ou mal, répliqua Sikes, donnez-moi ça, vous dis-je ! Est-ce que vous vous figurez que Nancy et moi nous n'avons rien de mieux à faire que de perdre notre temps à donner

la chasse au premier garçon qui se fera coffrer, à cause de vous ? Donnez-moi ça, vieux ladre, vieille momie, entendez-vous ! »

Tout en faisant ces amicales remontrances, M. Sikes saisit le billet que le juif tenait entre le pouce et l'index, puis regardant froidement Fagin dans le blanc des yeux, il plia le billet en dix et l'enferma dans un nœud qu'il fit à sa cravate.

« Voilà pour notre peine, dit Sikes, et ce n'est pas moitié de ce que ça valait : quant à vous, gardez les livres, si vous aimez la lecture, ou sinon, vendez-les.

— C'est très intéressant, dit Charlot Bates, qui feignait de lire un des volumes en question, en faisant mille grimaces ; beau style ! hein, Olivier ? » Et, en voyant l'air piteux de celui-ci, maître Bates, qui avait le don de saisir en toutes choses le côté comique, s'abandonna à un nouveau transport de gaieté plus bruyant que le premier.

« Ils appartiennent au vieux monsieur, dit Olivier en se tordant les mains ; au bon et généreux vieux monsieur qui m'a reçu chez lui, qui m'a soigné quand j'étais mourant ; renvoyez-les-lui, je vous en conjure ; renvoyez-lui les livres et l'argent ; gardez-moi ici toute ma vie ; mais je vous en prie, je vous en supplie, renvoyez-les-lui. Il croira que je l'ai volé ! la vieille dame, et tous ceux qui ont été si bons pour moi, croiront que je suis un voleur ; oh ! ayez pitié de moi et renvoyez-les-lui ! »

En parlant ainsi, avec l'énergie que donne une poignante douleur, Olivier tomba à genoux aux pieds du juif, en joignant les mains d'un air suppliant et désespéré.

« Ce garçon a raison, observa Fagin en jetant autour de lui un coup d'œil sournois, et en fronçant tant qu'il pouvait ses affreux sourcils. Tu as raison, Olivier, tu as raison. On croira que tu es un voleur ; ah ! ah ! ajouta-t-il en se frottant les mains ; ça se trouve à merveille, et nous ne pouvions rien souhaiter de mieux.

— Sans doute, répondit Sikes ; j'y ai songé dès que je l'ai vu entrer dans Clerkenwell avec ses livres sous le bras. C'est tout simple, il faut que ce soient des gens confits en dévotion : autrement ils ne l'auraient pas pris chez eux. Ils ne le rechercheront pas, de crainte d'être obligés à des poursuites pour le faire enfermer ; il est en sûreté comme ça. »

Pendant ce dialogue, Olivier regardait tour à tour Fagin et Sikes d'un œil égaré, et comme s'il avait à peine conscience de ce qui se passait autour de lui ; mais aux derniers mots de Guillaume Sikes il se releva subitement, et s'élança, tout effaré, hors de la chambre, en criant au secours, de manière à réveiller tous les échos de la vieille maison délabrée.

« Ne laisse pas sortir ton chien, Guillaume ! s'écria Nancy en se précipitant vers la porte et en la fermant sur le juif et ses deux élèves, qui s'étaient élancés à la poursuite d'Olivier. Ne laisse pas sortir ton chien ; il mettrait cet enfant en pièces.

— Ce serait bien fait ! dit Sikes en se débattant pour se dégager de l'étreinte de la jeune fille. Lâche-moi, ou je te brise la tête contre le mur.

— Ça m'est égal, Guillaume, ça m'est égal, criait la jeune fille en luttant énergiquement contre cet homme ; l'enfant ne sera pas déchiré par le chien, ou tu me tueras la première.

— Tu vas voir ! dit Sikes en grinçant des dents. Ôte-toi de là, ou ce sera l'affaire d'un instant. »

Le brigand lança la jeune fille à l'autre bout de la chambre… juste au moment où le juif et ses deux élèves rentraient, ramenant Olivier après eux.

« Eh bien ! qu'est-ce ? dit le juif.

— Je crois que cette fille est devenue folle, répondit Sikes d'un air farouche.

— Non, je ne suis pas folle, dit Nancy pâle et haletante. Je ne suis pas folle, Fagin, soyez-en sûr.

— Eh bien alors, taisez-vous ! dit le juif d'un air menaçant.

— Non, je ne me tairai pas, reprit Nancy sur un ton très élevé ; voyons, qu'avez-vous à dire à cela ? »

M. Fagin connaissait assez le caractère et les caprices des femmes pour sentir qu'il n'était pas prudent de prolonger l'entretien. Pour faire diversion, il s'adressa à Olivier :

« Vous vouliez donc vous sauver, mon ami ? lui dit-il en prenant dans l'angle de la cheminée un gros bâton noueux. »

Olivier ne répondit rien : mais il observait les mouvements du juif, et son cœur battait avec force.

« Vous appeliez au secours, vous vouliez faire venir la police, n'est-ce pas ! poursuivit Fagin avec un rire moqueur et en saisissant l'enfant par le bras ; nous vous en ferons passer l'envie, jeune homme ! »

Le juif appliqua un vigoureux coup de bâton sur les épaules d'Olivier, et il levait le bras pour recommencer, quand la jeune fille se jeta sur lui et lui arracha le bâton, qu'elle jeta au feu avec tant de force que des charbons roulèrent jusqu'au milieu de la chambre.

« Je ne souffrirai pas chose pareille, Fagin, s'écria Nancy. Vous avez retrouvé cet enfant ; que voulez-vous de plus ? Tâchez de le laisser tranquille, entendez-vous, ou je vous arrangerai de manière à me faire pendre avant mon tour. »

En proférant ces menaces, la jeune fille frappait du pied le plancher ; pâle de colère, les lèvres serrées, les mains crispées, elle regardait tour à tour le juif et Sikes.

« Allons, Nancy ! dit le juif d'un ton radouci, après un moment de silence, pendant lequel il échangea avec M. Sikes des regards étonnés et inquiets ; vous êtes… ce soir… plus admirable que jamais ; eh ! eh ! ma chère, vous jouez la comédie à ravir.

— Vraiment ? dit la jeune fille ; prenez garde que je ne me surpasse ; ce serait tant pour vous, Fagin ; ainsi, marchez droit avec moi ; tenez-vous-le pour dit. »

Une femme poussée à bout, surtout une femme aigrie par le malheur et le désespoir, peut arriver à un degré d'irritation que peu d'hommes aiment à provoquer. Le juif comprit qu'il feindrait inutilement de prendre plus longtemps la colère de Nancy pour un caprice passager, et reculant involontairement de quelques pas, il jeta du côté de Sikes un coup d'œil moitié craintif, moitié suppliant, comme pour lui dire que c'était à lui naturellement à continuer le dialogue.

M. Sikes entendit ce muet appel, et, sentant peut-être son orgueil personnel et son influence intéressés à ce que Nancy fut immédiatement réduite à la raison, prononça au moins deux ou trois douzaines de malédictions et des menaces dont la rapidité et la variété faisaient beaucoup d'honneur à la fertilité de son esprit inventif. Comme tout cela ne produisait aucun effet visible sur l'objet de sa colère, il eut recours à des arguments plus frappants.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? » s'écria-t-il en appuyant sa question d'une des imprécations familières à notre pays contre le plus beau de tous les traits qui décorent la figure humaine, imprécation imprudente qui risquerait, si elle était entendue là-haut seulement une fois sur cinquante mille qu'on la répète ici-bas, de faire de la cécité une maladie aussi commune que la rougeole. « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Le diable me brûle ! Ne sais-tu plus qui tu es et ce que tu es ?

— Oh ! que si, que je le sais bien, répliqua la jeune fille avec un rire nerveux, en balançant sa tête de droite à gauche, et prenant un air d'indifférence qui dissimulait mal son émotion.

— Eh bien alors, tiens-toi tranquille, ajouta Sikes en grondant comme il avait l'habitude de le faire quand il s'adressait à son chien ; ou je te ferai tenir tranquille pour longtemps. »

La jeune fille se remit à rire et avec plus de sans-gêne qu'auparavant ; puis, lançant à Sikes un coup d'œil furtif, elle détourna la tête et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

« Comme ça te va bien, reprit Sikes en la toisant avec mépris, de te donner des airs de bonté et de générosité ! La belle occasion pour cet enfant, comme tu l'appelles, de se faire de toi une amie !

— Oui, je suis son amie ! s'écria la jeune fille avec colère, et maintenant j'aimerais mieux être morte dans la rue, ou avoir pris la place de ceux auprès de qui nous avons passé ce soir, que d'avoir contribué à entraîner ici cet enfant. À partir d'aujourd'hui ce n'est plus qu'un voleur, un fripon, un scélérat ; faut-il pour cela que ce vieux misérable vienne encore le rouer de coups ?

— Allons, allons, Sikes, dit le juif d'un ton de reproche, et en lui montrant les jeunes filous qui écoutaient ce dialogue de toutes leurs oreilles, soyons calme, Guillaume ; il faut faire la paix.

— Faire la paix ! s'écria Nancy exaspérée ; vieux scélérat. Je n'avais pas la moitié de l'âge de cet enfant, que déjà je volais pour vous et voilà douze ans que je fais ce métier-là, et toujours pour vous ! Est-ce vrai ? dites ; est-ce vrai ?

— C'est bon, c'est bon, répondit le juif en tâchant de calmer Nancy ; mais ce métier-là est aussi ton gagne-pain : c'est lui qui te fait vivre.

— En effet, reprit-elle avec volubilité ; c'est ma vie, comme les rues sont ma demeure, malgré le froid, la pluie et la boue. Et c'est vous, misérable ! qui m'avez menée là, et qui m'y retiendrez nuit et jour jusqu'à ce que je meure !

— Il t'arrivera pis que cela ! interrompit le juif piqué de ces reproches ; pis que cela, entends-tu, si tu dis encore un mot. »

Elle se tut ; mais dans sa colère elle s'arrachait les cheveux et déchirait ses vêtements. Elle se précipita sur le juif et lui eût probablement laissé des marques de sa vengeance, si Sikes ne fût intervenu à temps en la prenant par les mains ; elle fit quelques vains efforts pour se dégager, et tomba évanouie.

« J'aime autant cela, dit Sikes en la posant à terre dans un coin de la chambre. Elle a une force étonnante dans les bras, quand elle est montée comme ça. »

Le juif s'essuya le front et sourit : il se sentait soulagé en voyant enfin cette scène terminée ; mais ni lui, ni Sikes, ni le chien, ni les jeunes voleurs, ne semblèrent y voir autre chose qu'un incident ordinaire et inhérent au métier.

« C'est le diable que d'avoir affaire aux femmes, dit le juif en remettant le bâton à sa place ; mais elles sont bien fines, et nous n'arriverions à rien sans elles. Charlot, mène coucher Olivier.

— Je suppose qu'il ne mettra pas demain ses beaux habits, n'est-ce pas, Fagin ? demanda Charlot Bates en riant.

— N'aie pas peur », répondit le juif en riant aussi.

Maître Bates, charmé probablement de cette commission, prit la chandelle et conduisit Olivier dans une cuisine voisine, où il y avait deux ou trois lits semblables à celui où Olivier avait dormi jadis. Là, le sieur Bates, après avoir ri de tout son cœur, rendit à Olivier les affreux haillons dont celui-ci avait été si heureux d'être débarrassé chez M. Brownlow. Le hasard avait voulu que Fagin les reconnût entre les mains du juif qui les avait achetés, et cette circonstance l'avait mis sur la trace d'Olivier.

« Ôte tes beaux habits, dit Charlot ; je les donnerai à Fagin, qui en aura soin. Ah ! la bonne farce ! »

Le pauvre Olivier obéit, bien à contrecœur ; maître Bates roula les vêtements neufs, les mit sous son bras et sortit ; il ferma la porte à clef, et laissa Olivier dans les ténèbres.

Les éclats de rire de Charlot et la voix de miss Betsy, qui survint à propos pour jeter de l'eau froide à la figure de son amie évanouie et la faire revenir à elle, auraient suffi pour empêcher de dormir bien des gens plus heureux qu'Olivier ; mais il était souffrant et épuisé de fatigue, et bientôt il s'endormit profondément.

q

Il est d'usage au théâtre, dans tout bon mélodrame bien sanglant, de présenter tour à tour des scènes tragiques et des scènes comiques entrelardées. On nous montre, gisant sur un grabat, le héros accablé sous le poids de ses chaînes et de ses malheurs ; puis, à la scène suivante, son écuyer fidèle, ignorant le sort de son maître, vient égayer l'auditoire par une chanson bouffonne. Nous voyons avec émotion l'héroïne à la merci d'un baron cruel et superbe, exposée à perdre l'honneur ou la vie et tirant son poignard pour sauver l'un au prix de l'autre ; et, au moment où l'intérêt est le plus vivement excité, on entend un coup de sifflet, et nous voilà transportés tout d'un coup dans la grande salle d'un château, où un vieux sénéchal, à la chevelure grise, chante un air joyeux. Ses vassaux font chorus avec lui ; ils n'ont pas autre chose à faire, et s'en vont tous de compagnie, toujours joyeux, toujours chantant.

Ces changements de scène nous paraissent ridicules ; ils ne sont pourtant pas aussi invraisemblables que nous pourrions le croire au premier abord. La vie n'offre-t-elle pas sans cesse des contrastes de ce genre, ici des fêtes et là un lit de mort ; tantôt le deuil et la tristesse, et tantôt la joie et le plaisir. Mais alors nous sommes nous-mêmes acteurs, au lieu d'être témoins passifs des événements, et cela fait une grande différence. Ces transitions brusques, ces élans subits de colère ou de douleur, qui ne nous

étonnent point sur la scène du monde, nous semblent ridicules et déplacés, dès que nous sommes réduits au rôle de simples spectateurs.

Les soudains changements de scène, de temps et de lieu, ne sont pas seulement sanctionnés dans les livres par un long usage ; ils sont encore considérés par beaucoup de gens comme étant le grand art de la composition. Il y a même certains critiques qui n'estiment le talent d'un auteur qu'en raison des difficultés qu'il amoncelle autour de ses personnages à la fin de chaque chapitre. Ce court préambule paraîtra peut-être inutile. En tout cas, on doit y voir de la part de l'historien une manière délicate de prévenir ses lecteurs qu'il va les ramener à la ville natale d'Olivier, et qu'il a de bonnes raisons de leur faire faire ce voyage.

Un matin, de très bonne heure, M. Bumble sortit, la tête haute, du dépôt de mendicité, et se mit à monter la grande rue d'un pas majestueux. Il était dans l'éclat et la splendeur de sa dignité de bedeau. Les rayons du soleil levant se jouaient sur son tricorne et sur son habit, et il tenait sa canne de l'air résolu que donnent la santé et la puissance. M. Bumble avait toujours la tête haute, mais ce jour-là plus haute encore que d'habitude. Il y avait dans son regard quelque chose de profond, et dans sa démarche une fierté qui annonçait que de graves réflexions, trop importantes pour être communiquées à personne, traversaient sa cervelle de bedeau.

M. Bumble ne s'arrêta pas en route à causer avec les petits marchands ou autres qui lui adressaient respectueusement la parole, à peine répondait-il à leurs saluts par un geste rapide. Il garda cette allure imposante jusqu'à ce qu'il eût gagné la Ferme, où

Mme Mann veillait, avec un soin paroissial sur son petit troupeau d'enfants pauvres.

« Au diable le bedeau ! dit Mme Mann en entendant M. Bumble secouer avec impatience la porte du jardin. C'est sans doute lui qui nous arrive si matin !... Ah ! monsieur Bumble, j'étais bien sûre que c'était vous ! quel plaisir vous me faites ! Entrez donc, monsieur, je vous prie. »

Les premiers mots s'adressaient à Susanne, et les exclamations de joie à M. Bumble, tandis que la bonne femme ouvrait la porte du jardin et faisait entrer le bedeau avec empressement et respect.

« Madame Mann, dit M. Bumble en se laissant tomber lentement dans un fauteuil, au lieu de s'asseoir brusquement comme un manant ; bonjour, madame Mann.

— Je vous souhaite le bonjour, monsieur, répondit Mme Mann d'un air souriant. J'espère que vous vous portez bien, monsieur ?

— Comme ça, madame Mann, répondit M. Bumble. Une vie paroissiale n'est pas un lit de roses.

— Ah ! monsieur Bumble, à qui le dites-vous ? » répondit celle-ci.

Si les pauvres enfants du dépôt l'eussent entendue parler ainsi, ils eussent tous fait chorus avec elle.

« La vie paroissiale, madame, continua M. Bumble en donnant un coup de canne sur la table, est une vie fatigante, agitée, tourmentée ; mais on sait bien que c'est la destinée de tous les

fonctionnaires publics d'être toujours en butte aux persécutions. »

Mme Mann, sans trop comprendre ce que le bedeau voulait dire par là, leva toujours les mains au ciel d'un air de compassion et soupira.

« Ah ! vous avez raison de soupirer, madame Mann ! » dit le bedeau.

Voyant qu'elle avait bien fait, celle-ci poussa un nouveau soupir, à la grande satisfaction du fonctionnaire qui, réprimant un gracieux sourire, regarda son tricorne avec un grand sérieux et dit :

« Madame Mann, je pars demain pour Londres.

— Comment, monsieur Bumble ! dit celle-ci en reculant de deux pas.

— Oui, madame, pour Londres, reprit l'inflexible bedeau, je prends la diligence, et j'emmène avec moi deux pauvres du dépôt. On est en instance pour les placer ailleurs, et le conseil d'administration m'a chargé, moi, entendez-vous, madame Mann, de suivre l'affaire devant les assises de Clerkenwell. Et je me demande, ajouta-t-il en se redressant, si les assises de Clerkenwell n'auront pas du fil à retordre avant d'en finir avec moi.

— Oh ! monsieur, ne soyez pas trop sévère à leur égard, dit Mme Mann d'un ton doucereux.

— Ce sera la faute des assises de Clerkenwell, répondit M. Bumble ; et, si elles ne s'en tirent pas à leur honneur, les assises de Clerkenwell ne pourront s'en prendre qu'à elles-mêmes. »

M. Bumble prononça ces mots d'un air si résolu et même si menaçant que Mme Mann parut effrayée.

« Et vous prenez la diligence ? dit-elle enfin. Je croyais que d'habitude on expédiait les pauvres en charrette ?

— Oui, madame Mann, lorsqu'ils sont malades, dit le bedeau ; nous les mettons en charrette découverte, quand il pleut : c'est pour les empêcher de s'enrhumer.

— Oh ! dit Mme Mann.

— Quant à ces deux-ci, la concurrence s'en charge et les prend à bon marché, dit M. Bumble. Ils sont dans un piteux état, et nous avons calculé que les frais de transport coûteraient deux livres sterling de moins que les frais d'enterrement… à condition pourtant que nous puissions les colloquer dans une autre paroisse. J'espère que nous en viendrons à bout, à moins qu'ils n'aillent s'aviser de mourir en route, pour nous faire enrager. Ha ! ha ! »

M. Bumble se mit à rire ; mais ses yeux rencontrèrent son tricorne et il reprit son air grave.

« N'oublions pas les affaires, madame, dit le bedeau ; voici l'allocation mensuelle que vous accorde la paroisse. »

M. Bumble tira de son portefeuille quelques pièces d'argent roulées dans du papier, et demanda un reçu que Mme Mann écrivit aussitôt.

« C'est un vrai griffonnage, dit-elle ; mais c'est en règle tout de même. Merci, monsieur Bumble ; bien obligée, monsieur. »

Celui-ci répondit par un léger signe de tête aux révérences de Mme Mann, et demanda des nouvelles des enfants.

« Les chers petits trésors ! dit Mme Mann d'une voix émue ; ils se portent à merveille, sauf deux qui sont morts la semaine dernière, et le petit Richard qui est malade.

— Est-ce qu'il ne va pas mieux ? » demanda le bedeau.

Mme Mann hocha la tête.

« C'est un enfant qui a de mauvaises dispositions, une nature vicieuse, un caractère rebelle, ajouta M. Bumble d'un air courroucé. Où est-il ?

— Je vais vous l'amener à l'instant, monsieur, répondit Mme Mann. Richard ! Richard ! arrivez vite. »

Elle trouva bientôt l'enfant, lui fit mettre la figure sous la pompe, et l'essuya avec sa robe ; puis il comparut devant l'imposant M. Bumble.

Il était pâle et maigre ; il avait les joues creuses, et de grands yeux brillants. Le misérable uniforme de la paroisse, cette livrée de la misère, flottait sur son corps débile, et ses petits membres étaient rabougris comme ceux d'un vieillard.

Tel était le pauvre enfant qui tremblait sous le regard de M. Bumble, sans oser lever les yeux, et craignait d'entendre la voix du bedeau.

« Voulez-vous bien regarder monsieur, entêté que vous êtes ? » dit Mme Mann.

L'enfant leva timidement la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de M. Bumble.

« Eh ! bien, enfant de paroisse, qu'y a-t-il pour votre service ? demanda M. Bumble en prenant, fort à propos, un ton goguenard.

— Rien, monsieur, répondit celui-ci d'une voix tremblante.

— Je le crois bien, dit Mme Mann après avoir ri de tout son cœur de la saillie du bedeau. Vous n'avez besoin de rien, je pense.

— Je voudrais bien… balbutia l'enfant.

— Comment ! interrompit la femme ; vous allez dire que vous avez besoin de quelque chose, petit misérable ?

— Un instant, madame Mann, un instant ! dit le bedeau en levant la main d'un air d'autorité. Que demandez-vous, monsieur ?

— Je voudrais bien, balbutia l'enfant, que quelqu'un consentit à m'écrire quelques mots sur un morceau de papier, à le plier, à le cacheter et à le garder quand je serai sous terre.

— Que veut dire par là cet enfant ? s'écria M. Bumble sur lequel le ton suppliant et l'air souffreteux de Richard avaient fait quelque impression, tout endurci qu'il était à de tels spectacles. Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— Je voudrais, reprit l'enfant, laisser quelques mots d'amitié au pauvre Olivier Twist, et lui faire savoir combien j'ai pleuré en songeant qu'il errait à l'aventure, pendant les nuits sombres, sans personne qui vînt à son aide… Et je voudrais aussi lui dire, ajouta l'enfant d'un ton suppliant en joignant ses petites mains, que je suis content de mourir jeune ; car peut-être, si je vivais long-

temps, ma petite sœur, qui est au ciel, m'oublierait ou ne me reconnaîtrait plus : il vaut bien mieux que nous nous retrouvions bientôt là-haut. »

M. Bumble, très étonné, considéra le petit orateur des pieds à la tête, et s'adressant à Mme Mann :

« Ils sont tous taillés sur le même modèle, dit-il ; cet effronté d'Olivier les a tous démoralisés.

— Qui eût pu s'en douter, monsieur ? dit Mme Mann, en levant les mains au ciel, et en regardant Richard de travers. Je n'ai jamais vu un petit misérable si endurci !

— Emmenez-le, madame ! dit M. Bumble d'un ton d'autorité ; je serai forcé de rendre compte de cela au conseil d'administration, madame Mann.

— J'espère que ces messieurs comprendront qu'il n'y a pas là de ma faute ? dit Mme Mann en pleurnichant.

— Soyez tranquille, madame, ils seront exactement mis au courant de l'affaire, dit M. Bumble avec emphase. Tenez, emmenez cet enfant ; sa présence me fait mal. »

Richard fut emmené sur-le-champ et mis sous clef dans la cave au charbon ; quelques instants après, M. Bumble sortit pour aller faire ses préparatifs de voyage.

Le lendemain matin, à six heures, M. Bumble, après avoir changé son tricorne contre un chapeau rond, et s'être bien enveloppé d'une grande redingote bleue, garnie d'un capuchon, prit place sur l'impériale de la diligence, en compagnie de deux criminels dont l'administration voulait se défaire. Il arriva à Londres

sans autre désagrément que la détestable tenue des deux pauvres, lesquels s'obstinaient à grelotter, et à se plaindre du froid, de manière à faire dire à M. Bumble qu'ils lui donnaient le frisson, et qu'il était gelé malgré sa grande redingote.

Après s'être débarrassé pour la nuit de ces êtres désagréables, le bedeau s'installa à l'hôtel où s'était arrêtée la diligence, et dîna modestement de quelques tranches de bœuf rôti, à la sauce aux huîtres, qu'il arrosa d'une bouteille de porter. Puis il approcha sa chaise du feu, posa sur la cheminée un verre de grog, et, après quelques réflexions morales sur la tendance coupable qu'ont les hommes à murmurer et à se plaindre, il se disposa à lire le journal tout à son aise.

Le premier article qui lui tomba sous les yeux était l'avis suivant :

Cinq guinées de récompense.

Un jeune garçon, nommé Olivier Twist, a disparu, jeudi soir, de son domicile à Pentonville, et depuis lors on ne sait ce qu'il est devenu : la récompense ci-dessus sera accordée à quiconque fournira des renseignements qui puissent faire retrouver ledit Olivier Twist, ou qui jettent quelque lumière sur son histoire, que l'auteur du présent avis a le plus grand intérêt à connaître.

Venaient ensuite le signalement exact d'Olivier, avec les plus minutieux détails sur son costume et sur toute sa personne, et enfin, le nom et l'adresse de M. Brownlow.

Le bedeau ouvrit de grands yeux, lut et relut trois fois cet avis lentement et attentivement ; cinq minutes après, il se dirigeait

vers Pentonville, sans avoir seulement pris le temps d'avaler son grog.

« M. Brownlow est-il chez lui ? » demanda-t-il à la servante qui vint lui ouvrir.

À cette question, celle-ci fit la réponse ordinaire et évasive : « Je n'en sais rien ; de la part de qui venez-vous ? »

M. Bumble n'eut pas plutôt prononcé le nom d'Olivier et expliqué le motif de sa visite, que Mme Bedwin, qui écoutait de la porte de la salle, se précipita hors d'haleine dans l'allée.

« Entrez, entrez, dit-elle ; je savais bien que nous aurions de ses nouvelles, le pauvre enfant ! j'en étais sûre ! je l'avais bien dit ! »

Tout en parlant ainsi, la bonne vieille dame rentra dans la salle avec précipitation, se jeta sur un sofa et fondit en larmes ; tandis que la servante, qui n'était pas aussi impressionnable, courait prévenir M. Brownlow et revenait prier M. Bumble de la suivre.

Elle l'introduisit dans le petit cabinet où se trouvaient M. Brownlow et son ami M. Grimwig, assis à une table avec des verres devant eux.

« Un bedeau ! s'écria ce dernier en voyant entrer M. Bumble ; c'est un bedeau de paroisse ! j'en mangerais ma tête.

— Ayez la bonté de ne pas nous interrompre en ce moment, dit M. Brownlow. Veuillez vous asseoir », ajouta-t-il en s'adressant à M. Bumble.

Celui-ci obéit, très étonné des manières originales de M. Grimwig ; M. Brownlow plaça la lampe de manière à voir en plein la figure de bedeau, et dit avec un peu d'impatience :

« Vous avez sans doute là, monsieur, l'avis que j'ai fait insérer dans les journaux.

— Oui, monsieur, dit M. Bumble.

— Et vous êtes bedeau de profession, n'est-ce pas ! demanda M. Grimwig.

— Je suis bedeau de paroisse, messieurs, répondit M. Bumble avec orgueil.

— C'est cela, observa M. Grimwig à l'oreille de son ami ; j'en étais sûr, sa grande redingote sent la paroisse ; c'est un bedeau tout craché. »

M. Brownlow fit un léger signe de tête pour imposer silence à son ami, et continua :

« Savez-vous ce qu'est devenu ce pauvre enfant ?

— Pas plus que vous, répondit M. Bumble.

— Eh bien ! que savez-vous sur son compte ? demanda le vieux monsieur. Parlez, mon ami, si vous savez quelque chose ; que savez-vous de lui ?

— Vous n'avez probablement rien de bon à en dire ? » observa M. Grimwig d'un air moqueur, en considérant attentivement la contenance du bedeau.

M. Bumble ne se le fit pas dire deux fois et hocha la tête d'un air profond.

« Voyez-vous ! » dit M. Grimwig en regardant son ami d'un air triomphant.

M. Brownlow considérait avec appréhension la mine rengorgée du bedeau, et lui demanda d'exposer, aussi brièvement que possible, tout ce qu'il savait sur le compte d'Olivier.

M. Bumble posa son chapeau à terre, déboutonna sa redingote, se croisa les bras, rejeta sa tête en arrière, et, après quelques moments de réflexion, commença son récit.

Il serait superflu de rapporter ici les propres paroles du bedeau, qui mit bien vingt minutes à discourir. En résumé, il dit qu'Olivier était un enfant trouvé, né de parents obscurs et pervers ; que depuis sa naissance il n'avait montré qu'hypocrisie, ingratitude et méchanceté ; qu'il avait terminé son court séjour dans sa ville natale en essayant d'assassiner lâchement un garçon inoffensif, et qu'il s'était sauvé la nuit de la maison de son maître. À l'appui de ses assertions, M. Bumble étala sur la table les papiers qu'il avait apportés avec lui ; puis, se croisant les bras de nouveau, il attendit les observations de M. Brownlow.

« Je crains bien que tout cela ne soit que trop vrai, dit le vieux monsieur avec tristesse, après avoir examiné les papiers. Voici cinq guinées pour vos renseignements ; mais, j'aurais volontiers donné le triple de cette somme pour qu'ils fussent favorables à l'enfant. »

Il est vraisemblable que, si M. Bumble eût su cela plus tôt, il aurait donné à sa petite histoire une tout autre couleur. Mais maintenant, il était trop tard ; il fit un profond salut, empocha les cinq guinées et sortit.

Pendant quelques minutes M. Brownlow se promena en long et en large dans la chambre, d'un air si attristé par le récit du bedeau, que M. Grimwig renonça à le contrarier plus longtemps. Enfin il s'arrêta et agita violemment la sonnette.

« Madame Bedwin, dit M. Brownlow en voyant entrer la femme de charge, cet enfant, cet Olivier, est un imposteur.

— C'est impossible, monsieur, tout à fait impossible, dit la vieille dame avec énergie.

— Je vous répète que c'est un imposteur, reprit le vieux monsieur avec rudesse. Que signifie votre : « C'est impossible » ? Nous venons d'apprendre toute son histoire depuis sa naissance, et il n'a jamais été qu'un méchant petit garnement.

— On ne me fera jamais croire cela, monsieur, répondit la vieille dame avec fermeté.

— Vous autres vieilles femmes, vous ne croyez qu'aux charlatans et aux contes à dormir debout, murmura M. Grimwig. Il y a longtemps que je savais à quoi m'en tenir. Pourquoi ne m'avoir pas consulté dès le principe ? Vous l'auriez fait, je suppose, s'il n'avait pas eu la fièvre. Mais cela le rendait intéressant, n'est-ce pas ? Intéressant ! quelle pitié !

— Monsieur, répliqua Mme Bedwin indignée, c'était un enfant aimant, doux et reconnaissant ; je connais bien les enfants peut-être, depuis quarante ans que j'en vois, et les gens qui ne peuvent en dire autant feraient mieux de se taire ; c'est mon opinion. »

Ceci allait tout droit à l'adresse de M. Grimwig, qui était resté garçon ; mais il se contenta de répondre par un sourire, et la

vieille dame allait probablement continuer sa harangue, quand M. Brownlow lui imposa silence.

« Taisez-vous ! dit-il, en feignant une irritation qu'il était loin de ressentir ; que je n'entende jamais le nom de cet enfant ! C'est pour vous dire cela que j'ai sonné. Jamais, entendez-vous, jamais, sous aucun prétexte. Vous pouvez vous retirer, madame Bedwin, Souvenez-vous que je veux être obéi. »

Il y eut ce soir-là des cœurs bien tristes chez M. Brownlow. Quant à Olivier, il était en proie à la plus vive douleur, en pensant à ses bons amis de Pentonville ; heureusement pour lui, il ignorait ce que leur avait conté le bedeau ; car il en serait mort de désespoir.

q

Chapitre 18 Comment Olivier passait son temps dans la société de ses respectables amis.

Le lendemain vers midi, après que le Matois et maître Bates furent sortis pour vaquer à leurs occupations ordinaires, M. Fagin saisit l'occasion de faire à Olivier un long sermon sur l'affreux péché d'ingratitude, et lui montra clairement qu'il s'en était rendu coupable au premier chef, d'abord en s'éloignant volontairement de la société de ses amis, qu'il avait plongés dans l'inquiétude, et ensuite en essayant de leur échapper de nouveau, après qu'ils avaient pris tant de peine et dépensé tant d'argent pour le retrouver. M. Fagin insista surtout sur l'hospitalité qu'il avait

donnée à Olivier, et sur l'amitié qu'il lui avait témoignée ; il lui fit sentir que, sans cette assistance, il serait probablement mort de faim ; puis il lui raconta l'effrayante histoire d'un jeune garçon qu'il avait secouru par charité, dans des circonstances semblables, mais qui s'était montré indigne de sa confiance, avait manifesté le désir d'entrer en relations avec la police, et avait malheureusement fini par se faire pendre un beau matin à Old-Bailey. Le juif ne chercha pas à dissimuler la part qu'il avait prise à cette catastrophe ; mais il déplora, les larmes aux yeux, la cruelle nécessité à laquelle l'avait réduit le jeune homme en question, lequel, par sa mauvaise tête et sa conduite perfide, avait rendu ce fâcheux dénouement indispensable à la sécurité de lui Fagin et de ses intimes amis.

Le juif finit sa harangue par la description peu flatteuse des désagréments de la potence, et, d'un ton affable et poli, déclara qu'il avait l'espoir de n'être jamais forcé de soumettre Olivier Twist à cette fâcheuse opération.

En écoutant M. Fagin, le petit Olivier tremblait de tous ses membres, bien qu'il ne comprit qu'imparfaitement les sinistres menaces contenues dans ces paroles. Il savait par expérience que la justice pouvait confondre l'innocent avec le coupable, quand par hasard elle les trouvait de compagnie ; en se rappelant la nature ordinaire des altercations de Fagin avec M. Sikes, il fut porté à croire que déjà le juif avait plus d'une fois mis à exécution son plan pour réprimer les indiscrétions et faire disparaître les personnes trop communicatives. Il avait déjà saisi certaines allusions à quelque ancienne machination de ce genre. Il leva timidement les yeux, et rencontra le regard scrutateur du juif ; il com-

prit que sa pâleur et son effroi n'avaient pas échappé au vieux scélérat, qui semblait même y prendre plaisir.

Un affreux sourire passa sur le visage de Fagin ; il donna à Olivier une petite tape sur la tête, et lui dit que, s'il était bien tranquille et se mettait à la besogne, ils deviendraient une paire d'amis ; puis il prit son chapeau, endossa une vieille redingote rapiécée, et sortit en fermant derrière lui la porte à double tour.

Pendant toute cette journée et pendant les jours suivants, Olivier resta seul, depuis le matin de bonne heure jusqu'à minuit.

Abandonné pendant de longues heures à ses pensées, il se reportait sans cesse vers ses bons amis de Pentonville, et songeait avec amertume à la fâcheuse opinion qu'ils devaient avoir de lui. Au bout d'une semaine, le juif ne ferma plus à clef la porte de la chambre, et Olivier eut la liberté de rôder dans la maison.

C'était un triste séjour. Les pièces du haut étaient garnies de grands panneaux de boiserie, avec de larges portes, et des corniches qui, bien que noircies par le temps et couvertes de poussière, laissaient apercevoir des sculptures variées. Olivier en conclut que jadis, longtemps avant la naissance du juif, cette maison avait appartenu à des gens d'une classe plus élevée, et que peut-être, tout affreuse et délabrée qu'elle était maintenant, elle avait été alors une demeure joyeuse et élégante. Des araignées avaient tendu leurs toiles à tous les angles des murs et le long des plafonds ; quelquefois, tandis qu'Olivier arpentait doucement la chambre, une souris se mettait à trotter sur le plancher, et se sauvait épouvantée dans son trou : c'étaient là les seuls êtres vivants qu'il put voir ou entendre ; souvent, quand la nuit tombait, et qu'il était fatigué d'errer de chambre en chambre, il

allait se blottir dans un coin de l'allée qui donnait sur la rue, pour être aussi près que possible de la société des vivants, et il restait là, l'oreille tendue, à compter les heures jusqu'au retour du juif et de ses élèves.

Dans toutes les chambres, les volets vermoulus des fenêtres étaient soigneusement fermés, et les barreaux qui les retenaient étaient fortement vissés dans le bois ; le jour ne pénétrait que par quelques trous ronds : ce qui donnait aux appartements un aspect encore plus sinistre, et les peuplait d'ombres bizarres. Il y avait, il est vrai, dans un grenier du fond, une fenêtre sans volets, et garnie de barreaux rouillés ; souvent Olivier venait s'y installer pendant des heures entières, et regardait au loin d'un air pensif ; mais il ne pouvait voir qu'une masse confuse de toits et de cheminées noires ; quelquefois, pourtant, une vieille tête grise se montrait aux combles d'une maison éloignée ; mais elle disparaissait aussitôt. D'ailleurs, comme la fenêtre de l'observatoire d'Olivier était condamnée, et que les carreaux étaient obscurcis par une épaisse couche de poussière et de suie, il pouvait à peine distinguer au travers les objets extérieurs ; mais, quant à essayer de se faire voir ou entendre, autant eût valu pour lui être niché dans la boule qui surmonte la cathédrale de Saint-Paul.

Un jour que le Matois et maître Bates devaient passer la soirée dehors, le premier de ces jeunes filous se mit en tête d'apporter à sa toilette plus de soin que de coutume ; il n'avait pas souvent, il faut le dire, de faiblesse de ce genre ; en conséquence, il daigna ordonner à Olivier de lui venir en aide.

Celui-ci était trop enchanté de se rendre utile, trop heureux aussi de voir des visages humains quelque désagréables qu'ils fussent, et trop désireux de se concilier l'affection de ceux qui

l'entouraient, quand il pouvait le faire honnêtement, pour hésiter un instant à se plier à la volonté du Matois ; celui-ci s'assit sur la table, et Olivier, mettant un genou en terre, se mit à cirer les bottes de M. Dawkins, ce que ce dernier appelait se faire vernir les trotteuses.

Soit que le Matois éprouvât ce sentiment de liberté et d'indépendance que ressent tout animal raisonnable, quand il est assis nonchalamment sur une table, fumant sa pipe, balançant mollement une jambe, tout en faisant cirer ses bottes qu'il n'a pas eu la peine d'ôter et qu'il n'aura pas l'ennui de remettre ; soit que la bonté du tabac éveillât sa sensibilité, ou, que la bonne qualité de la bière influât sur son humeur, il s'abandonna à un élan d'enthousiasme qui contrastait singulièrement avec son caractère habituel ; d'un air pensif il abaissa ses regards sur Olivier, puis, levant la tête, il dit avec un soupir, moitié à part et moitié à maître Bates :

« Quel dommage qu'il ne soit pas du métier !

— Ah ! oui, dit Charlot Bates ; il refuse son bonheur. »

Le Matois poussa encore un soupir et reprit sa pipe. Charlot en fit autant, et tous deux fumèrent en silence pendant quelques instants.

« Je parie que tu ne sais seulement pas ce que c'est que le métier ? dit le Matois d'un air de pitié.

— Je crois que si, répondit Olivier en levant vivement la tête ! cela veut dire vol… C'est ce que vous faites, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se reprenant.

— Oui, répondit le Matois, et j'aurais honte de faire autre chose. » En même temps il mit son chapeau sur l'oreille d'un air tapageur, et regarda maître Bates comme pour l'inviter à dire le contraire, s'il l'osait. « Oui, c'est mon métier ; et c'est celui de Charlot, et de Fagin, et de Sikes, et de Nancy, et de Betty, de nous tous tant que nous sommes, à commencer par Fagin et à finir par le chien, qui ferme la marche.

— Et qui est le moins disposé à trahir, ajouta Charlot Bates.

— Ce n'est pas lui, dit le Matois, qui s'aviserait d'aboyer au banc des témoins et d'aller se compromettre ; on pourrait bien l'y attacher et le laisser quinze jours sans manger, qu'il ne bougerait pas.

— Il s'en garderait bien ; il n'y a pas de danger, observa Charlot.

— C'est un drôle de chien, poursuivit le Matois ; quand il est en société, comme il regarde d'un air menaçant quiconque se met à rire ou à chanter ! Avec ça qu'il ne grogne pas quand il entend jouer du violon, et qu'il ne déteste pas les chiens de toute autre espèce ! Non, il se gêne !

— C'est, ma foi, un parfait chrétien », dit Charlot.

Maître Bates voulait seulement dire par là que c'était un chien doué de toutes les qualités, et ne songeait pas que cette remarque offrait un autre sens également juste : car il y a bien des hommes et des femmes qui se donnent pour de parfaits chrétiens, et qui ne ressemblent pas mal au chien de M. Sikes.

« C'est bon, c'est bon, dit le Matois en revenant au sujet de la conversation ; ceci n'a rien à faire avec le jeune nigaud ici

présent.

— C'est vrai, dit Charlot. Olivier, pourquoi ne te mets-tu pas au service de Fagin ?

— Ta fortune serait faite, ajouta le Matois en riant.

— Tu vivrais de tes rentes, et tu ferais le monsieur, comme c'est mon intention, à Pâques ou à la Trinité.

— Cela ne me plaît pas, répondit timidement Olivier ; je voudrais bien qu'on me permît de m'en aller. J'aimerais mieux m'en aller.

— Et Fagin aime mieux que tu restes », répliqua Charlot.

Olivier ne le savait que trop ; mais, jugeant dangereux de s'expliquer plus clairement, il soupira et se remit à cirer les bottes du Matois.

« Allons donc ! s'écria celui-ci ; tu n'as donc pas de cœur, pas d'amour-propre ? Est-ce que tu voudrais vivre aux dépens de tes amis ?

— Oh ! fi donc ! dit maître Bates en tirant deux ou trois foulards de sa poche et en les jetant dans une armoire, ce serait ignoble.

— Quant à moi, je ne pourrais pas vivre comme ça, dit le Matois de l'air du plus profond dédain.

— Ça n'empêche pas que vous abandonnez vos amis, dit Olivier avec un léger sourire, et que vous les laissez punir à votre place.

— Quant à cela, répondit le Matois, c'était par pure considération pour Fagin, parce que les mouchards savent que nous travaillons avec lui ; et, si nous n'avions pas déguerpi, il aurait pu lui en cuire. C'était là le seul motif, n'est-ce pas Charlot ? »

Maître Bates fit un signe d'assentiment, et allait répondre, quand tout à coup le souvenir de la fuite d'Olivier lui revint à l'esprit et le fit pouffer de rire ; il avala la fumée de sa pipe, et resta cinq minutes au moins à tousser et à frapper du pied.

« Tiens, regarde-moi ça, dit le Matois en tirant de sa poche une poignée de schillings et de pence, voilà ce qui s'appelle mener une jolie existence ! Et à quel jeu gagne-t-on tout cela ? Il ne tient qu'à toi de l'apprendre. Le trésor où j'ai pris cet argent n'est pas encore à sec, va. Et tu ne veux pas en avoir autant, idiot que tu es !

— C'est bien laid, n'est-ce pas, Olivier ? demanda Charlot. Il finira par se faire accrocher, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas, répondit Olivier.

— Voici à peu près ce que c'est », dit Charlot. En même temps il saisit un bout de sa cravate, et, le tenant en l'air, il pencha sa tête sur son épaule, et fit craquer ses dents d'une manière singulière, montrant, par cette pantomime expressive, que se faire accrocher ou se faire pendre était une seule et même chose. « Tu comprends maintenant, dit Charlot ; mais vois donc, Jack, comme il me regarde d'un air ébahi… Je n'ai jamais vu pareille innocence ! il me fera mourir à force de rire, c'est sûr. »

Et maître Bates, après avoir ri aux larmes, reprit sa pipe et se remit à fumer.

« Tu n'as pas été bien éduqué, Olivier, dit le Matois en regardant ses bottes avec satisfaction, quand Olivier les eut rendues bien luisantes ; Fagin fera quelque chose de toi pourtant, ou tu serais le premier qui ne répondrait pas par ses progrès à l'habileté de sa direction ; tu ferais mieux de te mettre tout de suite à la besogne, car tu en viendras toujours là un jour ou l'autre, sans même t'en douter, et en attendant tu perds ton temps. »

Maître Bates appuya cet avis de force réflexions morales de son cru ; ensuite son ami M. Dawkins et lui entamèrent un long dialogue sur les mille agréments de la vie qu'ils menaient ; ils insinuèrent, à plusieurs reprises, à Olivier, que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de mériter au plus vite la bienveillance de Fagin, en s'y prenant comme eux-mêmes l'avaient fait.

« Et mets-toi bien dans la cervelle, dit le Matois en entendant le juif ouvrir la porte, que si tu n'escamotes pas des toquantes…

— À quoi bon lui parler ainsi ? remarqua maître Bates ; il ne comprend seulement pas ce que cela veut dire.

— Si tu n'escamotes pas des montres et des foulards, reprit le Matois en se servant d'expressions à la portée d'Olivier, d'autres le feront ; tant pis pour ceux qui se les laissent prendre, et tant pis pour toi aussi ; il n'en revient pas un sou de plus à personne, excepté à celui qui met la main dessus ; et tu as autant de droit que celui-là à t'en emparer.

— Sans doute, sans doute, dit le juif qui était entré sans qu'Olivier l'aperçût ; c'est tout simple, mon ami, tu peux en croire le Matois sur parole ; ah ! ah ! en voilà un qui entend à merveille le catéchisme de sa profession ! »

Tout en donnant ainsi son assentiment aux beaux raisonnements du Matois, le vieux juif se frottait les mains d'un air de satisfaction, et s'applaudissait des talents de son élève.

La conversation en resta là, car le juif était rentré en compagnie de miss Betty et d'un monsieur qu'Olivier n'avait pas encore vu, mais que le Matois salua du nom de Tom Chitling.

M. Chitling était plus âgé que le Matois et comptait environ dix-huit printemps ; mais il avait, à l'égard de son jeune confrère, un ton de déférence qui semblait indiquer qu'il se reconnaissait un peu inférieur à lui en génie et en habileté dans l'exercice de sa profession. Il avait de petits yeux qu'il clignait sans cesse, et la figure gravée de petite vérole. Une casquette de loutre, une veste de gros drap brun, un méchant pantalon de futaine et un tablier, composaient tout son costume ; à dire vrai, sa garde-robe n'était plus présentable ; mais il s'excusa près de la compagnie en disant qu'il avait fini son temps depuis une heure à peine, et qu'ayant toujours porté le costume réglementaire, depuis six semaines, il n'avait pas eu le loisir de s'occuper de ses effets. M. Chitling ajouta, d'un ton très courroucé, qu'on avait adopté là-bas un nouveau système de fumigation pour les vêtements, système infernal et inconstitutionnel, qui les brûlait sans qu'on eût aucun recours contre une telle injustice ; il s'éleva aussi avec force contre l'usage adopté de couper les cheveux des gens, et déclara cette mesure absolument illégale ; enfin il termina ses observations en affirmant que, pendant quarante-deux mortelles journées de travail forcé, il n'avait pas avalé une goutte de n'importe quoi, et qu'il consentait à être empalé, s'il n'avait pas le gosier aussi sec qu'un four à chaux.

« Olivier, demanda le juif, tandis que les jeunes filous mettaient sur la table une bouteille d'eau-de-vie, d'où penses-tu qu'arrive monsieur ?

— Je… ne sais pas, monsieur, répondit l'enfant.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? demanda Tom Chitling en jetant sur Olivier un regard de dédain.

— Un de mes jeunes amis, mon cher, répliqua le juif.

— Eh bien ! il a de la chance, dit le jeune homme en regardant Fagin d'un air d'intelligence ; ne t'inquiète pas de savoir d'où je viens, mon garçon. Tu prendras assez vite le même chemin, j'en gagerais bien un écu. »

Les jeunes voleurs rirent de cette saillie, et, après quelques plaisanteries sur le même sujet, ils échangèrent avec Fagin quelques mots à voix basse, et quittèrent la chambre.

Après avoir causé un instant tête à tête, le nouveau venu et Fagin allèrent s'asseoir auprès du feu. Le juif dit à Olivier de venir prendre place près de lui, et fit tomber la conversation sur les sujets les plus propres à intéresser ses auditeurs. Il s'étendit sur les grands avantages du métier, sur l'habileté du Matois, la bonne humeur de Charlot Bates et la libéralité de lui, Fagin. Quand il eut épuisé tous ces sujets, comme M. Chitling tombait de fatigue (effet ordinaire d'un séjour de quelques semaines à la maison de correction), miss Betty se retira, et la société se sépara pour aller dormir.

À partir de ce jour, Olivier ne resta presque jamais seul ; il fut continuellement en rapport avec les deux jeunes filous, qui jouaient chaque matin avec le juif à leur jeu favori ; était-ce pour

les rendre plus adroits, ou pour former peu à peu Olivier ? à cela M. Fagin eût pu répondre mieux que personne. Parfois le vieux scélérat leur contait des histoires d'escroquerie de sa jeunesse, d'une manière si plaisante et si originale, qu'Olivier ne pouvait s'empêcher de rire de tout son cœur, et de montrer qu'en dépit de la délicatesse de ses sentiments, il prenait plaisir à ces récits.

En un mot, le vieux misérable tenait l'enfant dans ses filets ; après l'avoir amené, par la solitude et la tristesse, à préférer une société quelconque à l'isolement dans cet affreux séjour, sans autre passe-temps que ses tristes pensées, il versait peu à peu dans son cœur le poison sur lequel il comptait pour le corrompre et le souiller à tout jamais.

q

Chapitre 19 Discussion et adoption d'un plan de campagne.

Par une nuit sombre, pluvieuse et froide, le juif, après avoir boutonné jusqu'au haut sa grande redingote, et relevé le collet sur ses oreilles de manière à cacher le bas de sa figure, sortit de son affreuse tanière. Il s'arrêta un instant sur le seuil, tandis que, derrière lui, on fermait soigneusement la porte à clef et qu'on poussait les verrous ; il prêta l'oreille pour s'assurer que ses élèves s'acquittaient bien de ces mesures de prudence, et, quand il n'entendit plus le bruit de leurs pas, il s'éloigna au plus vite.

La maison où l'on avait conduit Olivier était dans le voisinage de White Chapel. Arrivé au coin de la rue, le juif s'arrêta de nou-

veau, jeta autour de lui un regard défiant, puis passa de l'autre côté, et se dirigea vers Spitalfields.

Une boue épaisse couvrait le pavé ; les rues étaient plongées dans le brouillard ; la pluie tombait lentement, l'air était froid, le sol glissant : c'était, en un mot, une nuit faite exprès pour un promeneur tel que le juif. Tandis qu'il cheminait à pas de loup, rasant les murailles ou se dissimulant sous l'auvent des boutiques, l'affreux vieillard ressemblait à un hideux reptile sorti de la fange et des ténèbres, et rampant dans l'ombre, à la recherche d'une nourriture immonde.

Il parcourut un grand nombre de rues étroites et tortueuses, jusqu'à ce qu'il eût atteint Bethnal-Green ; puis, tournant tout à coup à gauche, il s'engagea dans un dédale de petites rues sales, comme on en trouve tant dans ce quartier populeux de Londres.

Le juif semblait du reste trop bien connaître les lieux qu'il traversait, pour éprouver la moindre difficulté à s'orienter, malgré l'obscurité, au milieu de ce labyrinthe ; il parcourut à grands pas nombre de passages et d'allées, et s'engagea enfin dans une rue mal éclairée par un unique réverbère, placé à l'autre bout. Il frappa à la porte d'une maison, et, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec la personne qui vint lui ouvrir, il monta l'escalier.

Au moment où il toucha le loquet de la porte, un chien gronda, et on entendit une voix d'homme demander : « Qui va là ?

— C'est moi, Guillaume, rien que moi, dit le juif en jetant un coup d'œil dans la chambre.

— Entrez, dit Sikes. Couche là, vilaine bête ! Tu ne reconnais donc plus le diable, quand il a sa grande redingote. »

L'accoutrement de Fagin avait sans doute induit le chien en erreur : car, dès que le juif eut déboutonné sa redingote et l'eut posée sur le dos d'une chaise, l'animal regagna son coin en remuant la queue, montrant par là qu'il était aussi satisfait que possible.

« Eh bien ! dit Sikes.

— Eh bien, mon ami ? répondit le juif. Ah ! bonjour Nancy. »

Le juif s'adressa à la jeune fille avec un certain embarras, et comme s'il doutait de l'accueil qu'elle lui ferait ; car c'était la première fois qu'il la voyait depuis qu'elle avait pris parti pour Olivier. Mais ses doutes, s'il en avait, furent bientôt dissipés par la conduite de Nancy à son égard ; elle retira ses pieds du garde-feu, recula sa chaise, et dit à Fagin d'avancer la sienne ; car la nuit était glaciale.

« Il fait bien froid, Nancy, ma bonne, dit le juif en chauffant ses mains ridées ; il y a de quoi vous glacer jusqu'aux os, ajouta-t-il en portant la main à son côté gauche.

— Il faudrait un fameux froid pour vous pénétrer jusqu'au cœur, dit M. Sikes. Nancy, donne-lui quelque chose à boire. Dépêche-toi, mille tonnerres ! Il y a de quoi tomber malade, rien qu'à voir grelotter cette vieille carcasse, cet affreux spectre qui a l'air d'être sorti tout à l'heure de son tombeau. »

Nancy se hâta de prendre une bouteille dans une armoire qui en contenait un grand nombre, de formes diverses et probable-

ment pleines de toute sorte de liqueurs. Sikes remplit un verre d'eau-de-vie, et invita le juif à le vider.

« Assez comme cela, Guillaume, merci, dit le juif en posant le verre après y avoir seulement touché du bout des lèvres.

— Comment ! est-ce que vous avez peur que nous ne vous fassions votre affaire ? demanda Sikes en regardant fixement le juif. Fi donc ! »

M. Sikes, de l'air le plus méprisant, prit le verre, et jeta dans les cendres la liqueur qu'il contenait, puis le remplit pour lui-même, et le vida d'un trait.

Pendant ce temps, le juif promenait ses regards autour de la chambre, non par curiosité, car il la connaissait depuis longtemps, mais avec cette expression inquiète et soupçonneuse qui lui était naturelle. Elle était pauvrement meublée, et les objets contenus dans l'armoire indiquaient seuls qu'elle n'était pas occupée par un ouvrier. Rien ne pouvait éveiller de soupçons, sauf deux ou trois gros gourdins placés dans un coin, et un casse-tête accroché au-dessus de la cheminée.

« Allons, dit Sikes en faisant claquer ses lèvres, maintenant, je suis à vous.

— Pour causer d'affaires, hein ? demanda le juif.

— Oui, pour causer d'affaires, répondit Sikes. Ainsi, dites ce que vous avez à dire.

— Au sujet de cette maison à Chertsey, Guillaume, dit le juif en rapprochant sa chaise et en parlant très bas.

— Oui ; eh bien, quoi ? demanda Sikes.

— Ah ! vous savez bien ce que je veux dire, mon cher, reprit le juif. N'est-ce pas, Nancy, qu'il sait bien ce que je veux dire ?

— Non, il n'en sait rien, dit ironiquement M. Sikes, ou il ne veut pas le savoir, ce qui est tout comme ; parlez, et appelez les choses par leur nom. Allez-vous rester longtemps à cligner de l'œil, à barguigner et à parler par énigmes, comme si ce n'était pas vous qui avez eu la première pensée de ce vol ? expliquez-vous, que diable !

— Paix, paix, Guillaume ! dit le juif, qui avait essayé inutilement de modérer l'indignation de M. Sikes ; on pourrait nous entendre, mon cher, on pourrait nous entendre.

— Eh bien ! qu'on nous entende ! répliqua Sikes ; que m'importe ? »

Il comprit pourtant que cela importait, car il baissa le ton en prononçant ces mots et redevint plus calme.

« Allons, allons, dit le juif d'un air doucereux, c'était seulement par prudence… rien de plus. Maintenant, mon cher, parlons de cette maison de Chertsey ; quand fait-on le coup, hein ! Guillaume ? Tant d'argenterie, mes amis, tant d'argenterie ! ajouta-t-il en se frottant les mains et en écartant ses sourcils, comme s'il avait déjà le trésor.

— Il n'y a rien à faire, dit froidement Sikes.

— Rien à faire ! répéta le juif en se laissant tomber sur le dos de sa chaise.

— Non, rien, reprit Sikes. Du moins, ce n'est pas une affaire bâclée, comme nous l'espérions.

— Alors, c'est qu'on s'y est mal pris, dit le juif pâle de colère. Ne me dites plus rien.

— Si fait, reprit Sikes. Qui êtes-vous donc pour refuser de m'écouter ? Je vous dis qu'il y a quinze jours que Tobie Crackit rôde autour de la maison, et il n'a pas pu faire broncher un domestique.

— Voulez-vous dire par là, Guillaume, interrompit le juif en s'adoucissant à mesure que son compagnon s'animait, que les deux valets n'ont pu être gagnés ni l'un ni l'autre ?

— Oui, voilà la chose, répondit Sikes. Il y a vingt ans qu'ils sont au service de la vieille dame, et on leur donnerait cinq cents livres sterling qu'ils ne voudraient entendre à rien.

— Mais mon cher, observa le juif, et les femmes ? Est-ce qu'on n'a rien pu faire de ce côté ?

— Absolument rien, répondit Sikes.

— Pas même par le moyen du séduisant Tobie Crackit ? dit le juif d'un air d'incrédulité. Vous savez bien ce que c'est que les femmes, Guillaume.

— Eh bien non, le séduisant Tobie Crackit en personne en a été pour ses frais, répondit Sikes ; il dit qu'il a eu beau porter tout le temps de faux favoris et un gilet jaune serin, c'était comme s'il chantait.

— Il aurait dû se mettre des moustaches et porter un pantalon d'uniforme, dit le juif après quelques instants de réflexion.

— Il n'y a pas manqué, reprit Sikes, et ça n'a pas fait plus d'effet. »

À ces mots, le juif parut déconcerté, et, après avoir rêvé quelques minutes, le menton dans la poitrine, il leva la tête et dit que, si le rapport du séduisant Tobie Crackit était exact, il était à craindre que l'affaire ne tombât dans l'eau.

« Et pourtant, ajoutait le vieillard en posant ses mains sur ses genoux, c'est une chose déplorable, mon cher, que de perdre tant de richesses que nous croyions déjà tenir.

— C'est vrai, dit M. Sikes, c'est avoir du guignon ! »

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel le juif resta plongé dans une profonde rêverie ; ses traits contractés avaient une expression vraiment diabolique. De temps à autre Sikes l'observait du coin de l'œil, et Nancy, craignant sans doute d'irriter le brigand, restait immobile, les yeux fixés au fond de la cheminée, comme si elle n'avait pas entendu un mot de la conversation.

« Fagin, dit Sikes, rompant tout à coup le silence, me reviendra-t-il cinquante souverains hors part, si nous en venons à bout du dehors ?

— Oui, dit le juif, comme s'il sortait subitement d'un rêve prolongé.

— Est-ce dit ? demanda Sikes.

— Oui, oui, mon cher », reprit le juif en serrant la main de Sikes.

Ses yeux étincelaient, et tous les muscles de son visage trahissaient l'émotion que lui causait cette demande.

« Dans ce cas, dit Sikes, en repoussant la main du juif avec dédain, ça se fera quand vous voudrez. L'avant-dernière nuit, nous

avons escaladé, Tobie et moi, le mur du jardin, et sondé les volets et les battants de la porte. La maison est barricadée la nuit comme une prison ; mais il y a un endroit que nous pouvons briser sans bruit.

— Où donc, Guillaume ? demanda le juif avec empressement.

— Vous savez, dit tout bas Sikes, quand on a traversé la pelouse…

— Oui, oui, dit le juif, en avançant la tête et en ouvrant de grands yeux.

— Hum ! fit Sikes, s'arrêtant court sur un léger signe de tête de la jeune fille, qui lui faisait remarquer l'expression de figure du juif. Que vous importe de savoir où c'est ? Vous ne pouvez rien faire sans moi, je le sais ; mais il est bon d'être toujours sur ses gardes quand on a affaire à vous.

— Comme vous voudrez, mon cher, comme vous voudrez, répondit le juif en se mordant les lèvres. Et il n'y a besoin de personne autre que de vous et de Tobie ?

— Non, dit Sikes : il ne faut que nous deux, avec un vilebrequin et un enfant ; le premier, nous l'avons : à vous de nous trouver le second.

— Un enfant ! s'écria le juif ; oh ! alors, il faut s'introduire par un panneau, hein ?

— Encore une fois, que vous importe ? répliqua Sikes, il me faut un enfant, et qui ne soit pas gros. Dieu ! ajouta-t-il après un instant de réflexion ; si j'avais seulement le petit garçon de Ned, le ramoneur !… il l'empêchait tout exprès de grandir, et le louait à

l'occasion ; mais le père s'est fait pincer, et alors la société des jeunes délinquants arrive, enlève l'enfant à un métier où il gagnait de l'argent, lui fait apprendre à lire et à écrire, et avec le temps en fait un apprenti ; et voilà comme ils procèdent, dit M. Sikes dont ce souvenir excitait la colère, voilà comme ils se mêlent de tout ; et, s'ils avaient assez d'argent (mais Dieu merci ils n'en sont pas encore là), il ne nous resterait pas six enfants par an pour notre métier.

— C'est vrai, observa le juif, qui, tandis que Sikes parlait, était resté absorbé dans ses pensées, et n'avait saisi que les derniers mots ; Guillaume !

— Eh bien ? » demanda Sikes.

Le juif fit un signe de tête en montrant Nancy, qui restait immobile devant le feu : il donnait ainsi à entendre à Sikes qu'il devrait éloigner la jeune fille : celui-ci haussa les épaules avec impatience, mais se rendit pourtant au désir du juif, et demanda à Nancy d'aller lui chercher un pot de bière.

« Tu n'en veux pas, dit Nancy en se croisant les bras et en restant tranquillement à sa place.

— Je te dis que si, répondit Sikes.

— Allons donc ! reprit celle-ci avec sang-froid. Continuez, Fagin. Je sais ce qu'il va dire, Guillaume ; il n'a pas besoin de faire attention à moi. »

Le juif hésitait encore, et Sikes les regarda l'un et l'autre avec quelque surprise.

« En quoi cette fille peut-elle vous gêner, Fagin ? demanda-t-il enfin ; il y a assez longtemps que vous la connaissez pour vous fier à elle, ou alors, à tous les diables ! Elle n'est pas femme à jaser ; n'est-ce pas, Nancy ?

— Je pense bien que non, répondit la jeune fille en approchant sa chaise de la table, sur laquelle elle posa ses deux coudes.

— Non, non, ma chère, je n'en doute pas, dit le juif ; mais… »

Et il s'arrêta encore.

« Mais quoi ? demanda Sikes.

— Je ne savais pas si elle ne serait pas encore peut-être aussi mal disposée que l'autre soir », répondit le juif.

Nancy partit d'un grand éclat de rire, et, avalant un verre d'eau-de-vie, secoua la tête d'un air de défi, et se mit à pousser des exclamations incohérentes : « Allez toujours votre chemin ! Ne parlez jamais de vous rendre ! » et autres semblables, ce qui parut rassurer complètement les deux hommes. Le juif hocha la tête avec satisfaction et se rassit ; M. Sikes en fit autant.

« Maintenant, Fagin, dit Nancy en riant, contez à Guillaume vos projets sur Olivier.

— Ah ! ma chère, tu es une fine mouche, tu es bien la fille la plus maligne que je connaisse ! dit le juif en lui donnant une petite tape sur le cou. C'était justement d'Olivier que je voulais parler. Ha ! ha !

— Pour quoi faire ? demanda Sikes.

— C'est l'enfant qu'il vous faut, mon cher, répondit le juif à voix basse, en posant son doigt sur son nez et en faisant une affreuse grimace.

— Lui ? s'écria Sikes.

— Prends-le, Guillaume ! dit Nancy. À ta place, je n'hésiterais pas ; il n'est peut-être pas aussi futé que d'autres ; mais qu'est-ce que ça fait, s'il s'agit seulement de t'ouvrir une porte ? Sois sûr qu'on peut compter sur lui, Guillaume.

— C'est vrai, reprit Fagin ; il est en bon train depuis quelques semaines, et il est temps qu'il commence à gagner sa vie. D'ailleurs, les autres sont trop gros.

— Ce n'est pas l'embarras, il est justement de la taille qu'il me faut, dit M. Sikes après réflexion.

— Et il fera tout ce que vous voudrez, mon cher, interrompit le juif ; il ne pourra faire autrement, pourvu toutefois que vous lui fassiez assez peur.

— Lui faire peur ! répéta Sikes ; il aura peur pour tout de bon, sachez-le bien. S'il s'avise de broncher, une fois à la besogne, s'il fait un faux pas, vous ne le reverrez pas vivant, Fagin, songez-y avant de me l'envoyer. Tenez-vous-le pour dit, ajouta le brigand en brandissant une lourde pince qu'il venait de prendre sous le lit.

— J'ai songé à tout cela, dit le juif avec énergie ; j'ai l'œil sur lui, mes amis ; je l'ai observé de près, de très près ; qu'il comprenne une bonne fois qu'il est des nôtres ; qu'il soit convaincu qu'il a volé, et il est à nous… à nous pour la vie ! Oh ! cela ne pouvait pas se trouver plus à propos ! »

Le vieillard croisa ses bras sur sa poitrine, enfonça sa tête dans ses épaules, et tressaillit de joie.

« À nous ! dit Sikes. À vous, vous voulez dire.

— Peut-être, mon cher, dit le juif en poussant un cri de joie. À moi, si vous voulez, Guillaume.

— Ah çà ! comment se fait-il, dit Sikes en toisant son agréable ami d'un air refrogné, comment se fait-il que vous vous inquiétiez tant de ce blanc-bec, quand vous savez qu'il y en a chaque soir cinquante comme lui qui flânent aux alentours de Common-Garden parmi lesquels vous n'avez qu'à choisir ?

— Parce qu'ils ne sont bons à rien, mon cher, répondit le juif un peu embarrassé ; ils ne valent pas la peine qu'on les prenne ; quand ils se font pincer, leur physionomie seule dépose contre eux, et je les perds tous. Au contraire, en tirant bon parti de cet enfant, je puis faire avec lui, mes amis, plus qu'avec vingt autres. D'ailleurs, s'il parvenait encore à nous fausser compagnie, il nous tient : il est donc indispensable qu'il soit des nôtres. Qu'il participe à un seul vol, il n'en faut pas davantage pour que je le tienne à ma merci, et c'est tout ce que je veux. Cela vaut bien mieux que d'être obligé de se défaire de ce pauvre petit garnement ; d'abord nous y perdrions, et puis nous pourrions courir quelque danger.

— À quand l'expédition ? demanda Nancy au moment où M. Sikes allait se récrier avec violence, et exprimer le profond dégoût que lui inspiraient les semblants d'humanité de Fagin.

— Ah ! c'est vrai, dit le juif ; à quand l'expédition, Guillaume ?

— Dans la nuit d'après-demain, répondit Sikes d'une voix sombre ; c'est convenu avec Tobie, à moins que je ne lui donne

contrordre.

— Bon, dit le juif ; il n'y a pas de lune.

— Non, répliqua Sikes.

— Et tout est disposé pour emporter le magot ? » demanda Fagin.

Sikes fit un signe de tête affirmatif.

« Et avez-vous songé…

— Oh ! tout est prévu, repartit Sikes ; assez de détails comme ça. Il vaudra mieux amener l'enfant ici demain soir ; je plierai bagage au point du jour. Ainsi taisez-vous, et préparez le creuset : c'est tout ce que vous avez à faire. »

Après une discussion à laquelle les trois personnages prirent part, il fut décidé que le lendemain, à la nuit close, Nancy irait chez le juif et ramènerait Olivier. Fagin observa adroitement que, si l'enfant montrait de la répugnance pour l'entreprise, il suivrait plutôt Nancy que tout autre, puisqu'elle s'était interposée récemment en sa faveur. On stipula formellement que le pauvre Olivier serait abandonné, sans réserve, aux soins et à la garde de M. Guillaume Sikes ; et de plus que ledit Sikes en agirait avec lui comme il l'entendrait, sans être responsable, auprès du juif, de ce qui pourrait arriver de fâcheux à l'enfant, ni de tout châtiment qu'il jugerait nécessaire de lui infliger, à condition, bien entendu, que les assertions de M. Sikes, à son retour, seraient confirmés, dans tous les détails importants, par le témoignage du séduisant Tobie Crackit.

Quand on fut d'accord sur tous les points, M. Sikes se mit à boire de l'eau-de-vie à plein verre et à brandir sa pince d'une manière peu rassurante, en chantant à tue-tête, ou en proférant d'affreuses imprécations. Enfin, dans un accès d'enthousiasme pour son métier, il voulut examiner sa boîte à outils ; il ne l'eut pas plutôt ouverte, pour expliquer l'usage et l'emploi des divers instruments d'effraction qu'elle contenait, et vanter le mérite de leur fabrication, qu'il tomba sur le plancher, et s'endormit à l'endroit où il était tombé.

« Bonsoir, Nancy, dit le juif, en s'affublant de sa grande redingote.

— Bonsoir. »

Leurs yeux se rencontrèrent, et Fagin lança à la jeune fille un regard pénétrant et scrutateur. Elle ne broncha pas ; le juif allongea sournoisement en passant un coup de pied à l'ivrogne étendu sur le plancher, et descendit l'escalier à tâtons.

« Toujours la même chose, marmottait le juif entre ses dents en prenant le chemin de sa demeure. Ce qu'il y a de pis chez ces femmes, c'est qu'un rien leur rappelle un sentiment oublié depuis longtemps ; mais ce qu'il y a de bon, c'est que cela ne dure pas. Ha ! ha ! l'homme contre l'enfant, pour un sac d'or ! »

Tout en trompant l'ennui de la route par ces agréables réflexions, M. Fagin regagna son obscure tanière, où le Matois était encore sur pied, attendant avec impatience le retour de son maître.

« Olivier est-il couché ? j'ai à lui parler, fut la première phrase du juif en descendant l'escalier.

— Il y a longtemps, répondit le Matois en ouvrant une porte. Le voici. »

L'enfant, profondément endormi, reposait sur un matelas grossier étendu sur le plancher. L'inquiétude, la tristesse, l'ennui de la captivité, l'avaient rendu pâle comme la mort, non telle qu'elle se montre à nous sous le linceul et dans le cercueil, mais telle qu'elle s'offre à nos yeux au moment où la vie vient de s'éteindre ; quand une âme jeune et pure vient de s'envoler vers le ciel, et que l'air grossier de ce monde n'a pas encore eu le temps de souffler sur cette poussière qu'elle animait et qu'elle sanctifiait.

« Pas maintenant, dit le juif en s'éloignant sans bruit. Demain, demain. »

q

Chapitre 20 Olivier est remis entre les mains de M. Guillaume Sikes.

Le matin, à son réveil, Olivier ne fut pas peu surpris de trouver au pied de son lit, au lieu de ses vieilles chaussures, une paire de souliers neufs, garnis de bonnes grosses semelles. Cette découverte le réjouit d'abord, dans l'espérance que c'était peut-être le prélude de sa mise en liberté ; mais cet espoir s'évanouit bientôt. Au moment du déjeuner, comme il se trouvait seul avec le juif, celui-ci lui dit, d'un ton et d'un air qui ne firent qu'augmenter ses craintes, que le soir même on viendrait le prendre pour le mener à la demeure de Guillaume Sikes.

« C'est pour… pour y rester, monsieur ? demanda Olivier avec anxiété.

— Non, non, mon ami, pas pour y rester, répondit le juif ; nous ne voudrions pas te perdre. N'aie pas peur, Olivier, tu nous reviendras. Ha ! ha ! nous n'aurions pas la cruauté de te renvoyer, mon cher ; oh ! que non. »

Le vieillard, tout en raillant ainsi Olivier, était accroupi devant le feu, occupé à faire griller une tranche de pain ; il se mit à rire pour montrer qu'il savait parfaitement que l'enfant serait charmé de s'échapper, s'il le pouvait.

« Je suppose, reprit-il en le regardant fixement, je suppose que tu voudrais savoir pourquoi tu vas chez Guillaume, hein ? »

Olivier rougit involontairement en voyant que le vieux scélérat avait lu dans sa pensée, mais il répondit sans hésiter :

« C'est vrai ; je voudrais le savoir.

— Tu ne te doutes pas de ce que ce peut être ? demanda Fagin en éludant la question.

— Non, en vérité, monsieur, répondit Olivier.

— Bah ! dit le juif, en se retournant d'un air désappointé après avoir scruté attentivement la figure de l'enfant. Dans ce cas, attends que Guillaume te mette au courant. »

Le juif parut très contrarié de voir qu'Olivier ne témoignait pas plus de curiosité à ce sujet ; mais, à vrai dire, celui-ci, bien qu'il fût dévoré d'inquiétude, était si troublé par le regard scrutateur de Fagin et par ses propres pensées, qu'il ne put en demander davantage en ce moment. L'occasion ne se présenta plus ; le

juif resta morne et silencieux jusqu'au soir, et, à la nuit close, se prépara à sortir.

« Tu peux allumer une chandelle, dit le juif en en posant une sur la table ; et voici un livre pour te distraire jusqu'à ce qu'on vienne te chercher. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur », répondit doucement Olivier.

Le juif se dirigea vers la porte, en regardant l'enfant du coin de l'œil ; puis il s'arrêta brusquement et l'appela par son nom.

Olivier leva la tête ; le juif, lui montrant du doigt la chandelle, lui fit signe de l'allumer. Il obéit ; et, comme il posait le flambeau sur la table, il vit que le juif, les sourcils froncés, l'examinait attentivement du fond de la chambre.

« Prends garde, Olivier ! prends garde à toi ! dit le vieillard avec un geste qui en disait plus que des paroles ; c'est un butor capable de tout, pour peu qu'on l'irrite. Quoi qu'il arrive, ne dis rien, et fais tout ce qu'il voudra. Réfléchis bien à ce que je te dis là ! »

Il appuya beaucoup sur ces derniers mots ; un horrible sourire passa sur son visage ; il fit un signe de tête et sortit.

Olivier, resté seul, mit sa tête dans ses mains, et réfléchit avec angoisse aux paroles qu'il venait d'entendre : plus il pensait à la recommandation du juif, et plus il se perdait en conjectures sur le sens et la portée de cet avis. Si l'on avait à son égard des intentions criminelles, ne pouvait-on pas les mettre à exécution tout aussi bien chez Fagin que chez Sikes ? Tout considéré, il s'arrêta à l'idée qu'on l'avait choisi pour remplir chez ce dernier quelques fonctions domestiques, jusqu'à ce qu'il se fût procuré un garçon

qui lui convînt davantage ; il était trop habitué à souffrir, et il avait trop souffert chez le juif, pour regretter un changement, quel qu'il fût. Il resta quelques minutes plongé dans ces pensées, puis moucha la chandelle en soupirant, et, ouvrant le livre que Fagin lui avait laissé, se mit à le parcourir.

D'abord il le feuilleta d'un air distrait ; mais il tomba bientôt sur un passage qui attira son attention, et il finit par être complètement absorbé dans sa lecture. C'était l'histoire de la vie et du jugement des grands criminels ; le livre avait tant servi que les pages en étaient souillées et noircies. Il y lut le récit de crimes horribles, à faire dresser les cheveux sur la tête, d'assassinats commis secrètement sur des chemins détournés, des histoires de cadavres jetés dans des fossés ou dans des puits qui, tout profonds qu'ils étaient, n'avaient pu les cacher pour toujours : au bout de quelques années on les avait retrouvés, et, en les voyant, les assassins avaient perdu la tête, confessé leur crime, et demandé à grands cris que le gibet mît fin à leurs tourments. Plus loin, c'était l'histoire d'hommes qui s'étaient familiarisés peu à peu avec l'idée du crime, et avaient fini par commettre des horreurs à faire frissonner. Ces affreux tableaux étaient tracés avec tant de vérité, que les pages du livre prirent aux yeux d'Olivier une couleur de sang, et qu'il crut entendre les gémissements étouffés des victimes.

La terreur de l'enfant devint telle qu'il ferma le livre et le jeta loin de lui ; il tomba à genoux, et demanda à Dieu avec ferveur de le garder pur de tels forfaits, et de lui envoyer plutôt la mort que de permettre qu'il devint criminel. Peu à peu il se calma, et, d'une voix faible et tremblante, il conjura le ciel de lui venir en aide au milieu des dangers qui le menaçaient, d'avoir pitié d'un pauvre

enfant abandonné qui n'avait jamais connu l'affection d'un parent ni d'un ami, et de le secourir en ce moment où, désespéré et sans appui, il se trouvait seul au milieu d'hommes pervers et criminels.

Sa prière terminée, il était encore à genoux, la tête cachée dans ses mains, quand un léger bruit le fit tressaillir.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-il en se relevant et en apercevant quelqu'un debout près de la porte, qui est là ?

— C'est moi, moi seule », répondit une voix tremblante.

Olivier leva la chandelle au-dessus de sa tête, et regarda du côté de la porte : c'était Nancy.

« Baisse cette chandelle, dit la jeune fille en détournant la tête, elle me fait mal aux yeux. »

Olivier vit qu'elle était très pâle, et lui demanda affectueusement si elle était malade. Elle se laissa tomber sur une chaise, en lui tournant le dos, et se tordit les mains ; mais elle ne répondit pas.

« Dieu me pardonne ! dit-elle après un silence ; je n'aurais jamais cru cela.

— Vous est-il arrivé quelque chose ? demanda Olivier ; puis-je vous être utile ? Je suis prêt, parlez. »

Elle s'agita sur sa chaise, porta la main à sa gorge, poussa un sourd gémissement, et fit des efforts pour respirer.

« Nancy ! s'écria Olivier très inquiet ; qu'avez-vous ? »

La jeune fille frappa des mains sur ses genoux, et des pieds sur le plancher, puis s'arrêta tout à coup, s'enveloppa dans son châle et grelotta de froid.

Olivier attisa le feu ; elle rapprocha sa chaise du foyer et resta quelques instants sans parler ; enfin elle leva la tête et regarda autour d'elle.

« Je ne sais ce qui me prend de temps à autre, dit-elle, en se donnant une contenance et en réparant le désordre de sa toilette ; c'est l'effet de cette chambre sale et humide, je crois. Maintenant, mon petit Olivier, es-tu prêt ?

— Est-ce que je m'en vais avec vous ? demanda Olivier.

— Oui, répondit-elle ; je viens de la part de Guillaume ; il faut que tu viennes avec moi.

— Pour quoi faire ? dit Olivier, en reculant de deux pas.

— Pour quoi faire ? répéta la jeune fille en regardant l'enfant ; mais, dès qu'elle rencontra le regard d'Olivier, elle baissa les yeux. Oh ! pour rien de mal.

— J'en doute, dit Olivier, qui l'observait attentivement.

— Comme tu voudras, repartit la jeune fille avec un rire affecté. Pour rien de bien, alors. »

Olivier put voir qu'il avait quelque influence sur la sensibilité de Nancy, et il eut un instant la pensée de faire appel à sa commisération ; mais il songea tout à coup qu'il était à peine onze heures, qu'il y avait encore du monde dans les rues, et qu'il trouverait sans doute quelqu'un qui ajouterait foi à ses paroles. Dès

que cette réflexion se fut présentée à son esprit, il s'avança vers la porte, et dit bien vite qu'il était prêt à partir.

Ni cette réflexion ni le projet de l'enfant n'échappèrent à Nancy. Tandis qu'il parlait, elle le regardait attentivement, et elle lui lança un coup d'œil qui indiquait assez qu'elle devinait parfaitement ce qui se passait en lui.

« Chut ! dit-elle en se penchant vers Olivier, et en montrant du doigt la porte, tandis qu'elle regardait autour d'elle avec précaution. Tu ne peux pas te sauver. J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, mais il n'y a pas eu moyen. Tu es cerné de tous côtés, et, si jamais tu dois parvenir à t'échapper, sois sûr que ce n'est pas en ce moment. »

Frappé du ton énergique de la jeune fille, Olivier la regarda avec étonnement. Évidemment elle parlait sérieusement. Elle était pâle et agitée, et tremblait de tous ses membres.

« Je t'ai déjà fait éviter des mauvais traitements, dit-elle, et je t'en ferai éviter encore ; c'est pour cela que je suis ici : car, si d'autres que moi étaient venus te chercher, ils t'auraient mené plus durement. J'ai promis que tu serais sage et tranquille ; s'il en est autrement, tu ne feras que te nuire et à moi aussi, et peut-être seras-tu cause de ma mort. Tiens ! regarde : voilà ce que j'ai déjà enduré pour toi, aussi vrai que Dieu nous voit. »

En même temps, elle montrait à Olivier son cou et ses bras couverts de meurtrissures.

Elle continua, en parlant très vite :

« N'oublie pas cela, et ne cherche pas en ce moment à m'attirer de nouvelles souffrances ; je ne demanderais pas mieux que

de te venir en aide, mais c'est au-dessus de mon pouvoir. On n'a pas l'intention de te faire du mal, et, quoi qu'on exige de toi, tu n'en es pas responsable. Tais-toi ! chaque mot que tu prononces me fait mal. Donne-moi la main. Vite ! vite ! »

Elle saisit la main qu'Olivier lui tendit machinalement, souffla la lumière, et entraîna l'enfant au haut de l'escalier. La porte s'ouvrit aussitôt, tirée par une personne cachée dans l'obscurité, et se referma immédiatement derrière eux. Un fiacre les attendait ; Nancy y fit monter bien vite Olivier, se plaça près de lui et baissa les stores. Le cocher ne demanda pas où l'on allait, et en moins d'une seconde le cheval partit comme un trait.

Nancy serrait toujours la main d'Olivier et lui réitérait à voix basse ses avis et ses recommandations. Tout cela fut l'affaire d'un instant ; et il avait à peine eu le temps de songer où il était, et à ce qui lui était arrivé, que la voiture s'arrêta à la porte de la maison où le juif s'était rendu la veille au soir.

Olivier jeta un coup d'œil rapide sur la rue déserte, et fut au moment de crier au secours ! Mais la jeune fille lui parlait à l'oreille, et le suppliait si instamment de ne pas la compromettre, qu'il n'eut pas le cœur de crier. Tandis qu'il hésitait, il n'était déjà plus temps ; il était dans la maison, et la porte se refermait derrière lui.

« Par ici ! dit Nancy en lâchant la main d'Olivier. Guillaume !

— On y va ! répondit Sikes en se montrant au haut de l'escalier, une chandelle à la main. Oh ! tout va bien. Montez ! »

Pour un individu de la trempe de M. Sikes, c'étaient là des paroles de satisfaction, et un accueil singulièrement cordial, Nancy

parut y être très sensible, et le salua amicalement.

« J'ai fait sortir Turc avec Tom, observa Sikes en les éclairant ; il nous aurait gênés.

— C'est juste, répliqua Nancy.

— Eh bien ! tu as amené le chevreau ? dit Sikes en fermant la porte, dès qu'ils furent entrés dans la chambre.

— Le voici, répondit Nancy.

— S'est-il tenu tranquille ? demanda Sikes.

— Comme un agneau, dit Nancy.

— C'est bon à savoir, dit Sikes en regardant Olivier d'un air farouche. Tant mieux pour ta petite carcasse ; car autrement elle s'en serait ressentie. Arrive ici, marmot, et écoute-moi bien : autant vaut que je te prêche une fois pour toutes. »

En s'adressant ainsi à son nouveau protégé, M. Sikes lui ôtait sa casquette, et la jetait dans un coin ; puis, prenant Olivier par l'épaule, il s'assit près de la table, et fit tenir l'enfant droit devant lui.

« D'abord, connais-tu ça ? » demanda Sikes en prenant sur la table un pistolet de poche.

Olivier répondit affirmativement.

« Dans ce cas, attention ! continua Sikes. Voici de la poudre, voici une balle, et un lambeau de vieux chapeau pour servir de bourre. »

Olivier murmura à voix basse qu'il connaissait l'usage de ces divers objets, et M. Sikes se mit à charger le pistolet avec beaucoup de soin.

« Maintenant le voici chargé, dit-il quand il eut fini.

— Oui, je vois bien, monsieur, dit Olivier tout tremblant.

— Eh bien ! dit le brigand, en serrant étroitement le poignet d'Olivier, et en lui appliquant le canon du pistolet si près de la tempe que l'enfant ne put réprimer un cri : si tu as le malheur, quand tu sortiras avec moi, de dire un seul mot avant que je t'adresse la parole, je te loge une balle dans la tête, sans autre préambule. Ainsi, si tu veux te passer la fantaisie de parler sans permission, dis d'abord tes prières. »

Pour donner encore plus de force à ses paroles, M. Sikes proféra un affreux jurement et continua :

« Autant que je puis le savoir, si on t'expédiait, personne au monde ne viendrait savoir de tes nouvelles : ainsi je n'aurais pas besoin de me casser la tête à te donner toutes ces explications, si ce n'était pour ton bien. Tu m'entends, hein ?

— Cela signifie tout simplement, dit Nancy en appuyant sur chaque mot pour éveiller l'attention d'Olivier, que, s'il te contrecarre le moins du monde dans l'affaire que tu as en vue, tu le mettras hors d'état de jaser en lui brûlant la cervelle, et que tu courras la chance de te faire pendre pour cela, de même que tu exposes à chaque instant ta vie pour faire ton métier.

— C'est cela ! observa M. Sikes d'un air d'approbation. Les femmes savent toujours dire les choses en peu de mots, excepté quand elles ont la tête montée… car alors, elles n'en finissent

plus. Maintenant qu'il est au fait, il s'agit de souper, de faire un somme avant de partir. »

Aussitôt Nancy mit la nappe, et, après s'être absentée quelques instants, rentra avec un pot de bière et un plat de têtes de mouton, lequel fournit à M. Sikes l'occasion de faire quelques plaisanteries. Cet honnête homme, stimulé peut-être par la perspective d'une expédition immédiate, se laissa aller à un accès de gaieté et de bonne humeur. Par exemple, il trouva plaisant d'avaler toute la bière d'un seul trait, et il ne jura guère plus d'une centaine de fois pendant le repas.

Le souper fini (on comprend aisément qu'Olivier n'avait pas eu grand appétit), M. Sikes avala deux verres d'eau-de-vie et se jeta sur son lit, en ordonnant à Nancy avec mille imprécations pour le cas où elle y manquerait, de l'éveiller à cinq heures précises. Il enjoignit à Olivier de s'étendre tout habillé sur un matelas à terre. La jeune fille attisa le feu et s'assit devant la cheminée, pour être prête à les éveiller à l'heure dite.

Olivier resta longtemps sans dormir : il pensait que peut-être Nancy chercherait l'occasion de lui donner à voix basse quelque nouvel avis ; mais elle resta immobile devant le feu. Épuisé de fatigue et d'inquiétude, l'enfant finit par s'endormir profondément.

Quand il s'éveilla, la théière était sur la table, et Sikes était occupé à mettre différents objets dans la poche de sa grande redingote, posée sur le dos d'une chaise, tandis que Nancy se donnait beaucoup de mouvement pour préparer le déjeuner. Il ne faisait pas jour ; la chandelle brûlait encore, et tout était sombre au dehors : une pluie violente battait contre les vitres, et le ciel semblait noir et couvert de nuages.

« Allons ! allons ! grommela Sikes, tandis qu'Olivier se levait : cinq heures et demie ! Dépêche-toi, ou tu n'auras pas le temps de déjeuner ; il faut se mettre en route ! »

Olivier ne fut pas long à faire sa toilette ; il mangea un peu et dit qu'il était prêt.

Nancy, le regardant à peine, lui jeta un mouchoir pour se garantir le cou, et Sikes lui donna un grand collet d'étoffe grossière pour se couvrir les épaules. Ainsi accoutré, l'enfant donna la main au brigand, qui s'arrêta un instant pour lui montrer, avec un geste menaçant, qu'il avait le pistolet dans la poche de côté de sa redingote ; puis il serra étroitement la main d'Olivier dans la sienne, dit adieu à Nancy, et sortit.

Comme ils franchissaient le seuil, Olivier tourna la tête un instant dans l'espoir de rencontrer le regard de Nancy ; mais elle avait repris sa place devant le feu, et se tenait complètement immobile.

q

Chapitre 21 L'expédition.

Ce fut par une triste matinée qu'ils se mirent en route ; le vent soufflait avec violence, et la pluie tombait à torrents ; des nuages sombres et épais voilaient le ciel ; la nuit avait été très pluvieuse, car de larges flaques d'eau couvraient çà et là les rues, et les ruisseaux débordaient. Une faible lueur annonçait l'approche du jour, mais elle ajoutait à la tristesse de la scène plus qu'elle ne la dissipait ; cette pâle lumière ne faisait qu'affaiblir l'éclat des ré-

verbères, sans éclairer davantage les toits humides et les rues solitaires ; il ne semblait pas que personne fût encore debout dans ce quartier ; toutes les fenêtres étaient soigneusement fermées, et les rues qu'ils traversaient étaient désertes et silencieuses.

Tandis qu'ils gagnaient Bethnal-Green, le jour parut tout à fait. Déjà nombre de réverbères étaient éteints ; quelques chariots se dirigeaient lentement vers Londres : de temps à autre une diligence couverte de boue brûlait le pavé, et le postillon, par manière d'avertissement, donnait, en passant, un coup de fouet au pesant charretier qui, en ne prenant pas la droite de la chaussée, l'avait exposé à arriver une demi-minute trop tard. Les tavernes, intérieurement éclairées au gaz, étaient déjà ouvertes. Peu à peu d'autres boutiques s'ouvrirent aussi, et on rencontra quelques passants : des bandes d'ouvriers se rendant à leur travail ; des hommes et des femmes portant sur la tête des paniers de poisson ; de petites charrettes de légumes traînées par des ânes ; des voitures à bras pleines de viande ; des laitières avec leurs seaux ; enfin une file continuelle de gens se dirigeant avec des marchandises de toute sorte vers les faubourgs à l'est de la capitale. À mesure qu'ils approchaient de la Cité, le bruit et le mouvement ne firent que s'accroître, et, quand ils enfilèrent les rues situées entre Shoreditch et Smithfield, ils se trouvèrent au milieu d'un vrai tumulte ; il faisait grand jour, autant du moins qu'il peut faire jour à Londres en hiver, et la moitié de la population vaquait déjà aux affaires de la matinée.

Après avoir quitté Sun-Street et Crown-Street, et traversé Finsbury-Square, M. Sikes prit par Chiswell-Street, Barbican et Long-Lane, et atteignit Smithfield, d'où s'élevait un vacarme qui remplit Olivier de surprise.

C'était jour de marché ; on avait de la boue jusqu'aux chevilles ; une épaisse vapeur se dégageait du corps des bestiaux, et se confondait avec le brouillard dans lequel disparaissaient les cheminées. Tous les parcs, au milieu de cette vaste enceinte, étaient pleins de moutons ; on avait même ajouté un grand nombre de parcs provisoires, et une multitude de bœufs et de bestiaux de toute sorte étaient attachés, en files interminables, à des poteaux le long du ruisseau ; paysans, bouchers, marchands ambulants, enfants, voleurs, flâneurs, vagabonds de toute sorte, mêlés et confondus, formaient une masse confuse. Le sifflement des bouviers, l'aboiement des chiens, le beuglement des bœufs, le bêlement des moutons, le grognement des porcs ; les cris des marchands ambulants, les exclamations, les jurements, les querelles, le son des cloches et les éclats de voix qui partaient de chaque taverne, le bruit de gens qui vont et viennent, qui se poussent, se battent, crient et hurlent ; le brouhaha du marché, le mouvement de tant d'hommes à la figure sale et repoussante, à la barbe inculte, se démenant en tout sens, se coudoyant et se heurtant, tout contribuait à vous assourdir : il y avait vraiment de quoi être ahuri.

M. Sikes, traînant Olivier après lui, se frayait violemment passage au plus épais de la foule, et faisait peu attention à ce tumulte, qui était pour l'enfant chose nouvelle et surprenante. Deux ou trois fois, il fit un signe de tête à des amis qu'il rencontra ; mais chaque fois il refusa de boire avec eux le coup du matin, et continua à avancer aussi vite que possible, jusqu'à ce qu'il fût sorti du marché et qu'il eût gagné Hosier-Lane et Holburn.

« Allons, jeune homme ! dit-il d'un ton bourru en regardant l'horloge de l'église de Saint-André ; il est près de sept heures ! il faut tricoter des jambes. Ne va pas rester en arrière au moins, paresseux ! »

Disant cela, M. Sikes secoua brusquement le bras d'Olivier, et celui-ci hâtant le pas, ou plutôt se mettant à trotter, régla sa marche de son mieux sur les grandes enjambées du brigand.

Ils gardèrent cette allure rapide jusqu'au-delà de Hyde-Park, sur la route de Kensington. Sikes ralentit le pas et attendit qu'une charrette vide qui venait derrière eux les eût rejoints ; voyant écrit sur la plaque : Hounslow, il demanda au charretier, avec toute la politesse dont il était capable, s'il voulait bien le laisser monter jusqu'à Isleworth.

« Montez, dit l'homme. C'est à vous, ce petit garçon ?

— Oui, répondit Sikes, en regardant Olivier de travers et en portant la main à la poche où était le pistolet.

— Ton père marche un peu trop vite pour toi, n'est-ce pas, mon garçon ? demanda le charretier en voyant Olivier hors d'haleine.

— Pas le moins du monde, répondit Sikes, il y est habitué. Allons, donne-moi la main, Édouard ; monte vite ! »

En même temps il fit monter l'enfant dans la charrette ; le charretier lui montra du doigt un tas de sacs, sur lesquels il lui dit de se coucher pour se reposer.

En voyant se succéder sur la route les bornes posées à chaque mille, Olivier se demandait avec étonnement où son compagnon

avait dessein de le mener. Déjà ils avaient laissé derrière eux Kensington, Hammersmith, Chiswick, Kew-Bridge, Brentfort, et ils allaient toujours, comme s'ils ne faisaient que de se mettre en route. Enfin, ils arrivèrent à une auberge ayant pour enseigne : La diligence à quatre chevaux ; un peu plus loin, la route était coupée par un chemin transversal. La charrette s'arrêta.

Sikes descendit avec précipitation, sans lâcher la main d'Olivier ; puis il aida celui-ci à descendre, en lui lançant un regard furieux, et en portant la main, d'une manière significative, sur la poche au pistolet.

« Au revoir, mon garçon ! dit l'homme.

— Il est honteux, répondit Sikes en secouant vivement le bras de l'enfant ; il est honteux, ce petit nigaud ! n'y faites pas attention.

— Non certes, reprit l'autre en montant dans sa charrette. Tenez, voilà le temps qui se met au beau. »

Il fouetta son cheval et s'éloigna. Sikes attendit qu'il fût hors de vue ; alors il dit à Olivier qu'il pouvait regarder autour de lui s'il voulait, et ils continuèrent leur route.

À peu de distance de l'auberge ils tournèrent à gauche, puis à droite, et marchèrent longtemps droit devant eux. De beaux jardins, d'élégantes maisons de campagne, bordaient la route. Ils ne s'arrêtèrent que pour prendre un peu de bière, et arrivèrent enfin à une ville où Olivier vit écrit en grosses lettres sur un mur : Hampton. Ils rôdèrent dans les champs pendant quelques heures ; ils revinrent enfin dans la ville, entrèrent dans une vieille

auberge dont l'enseigne était effacée, et se firent servir à dîner dans la cuisine, au coin du feu.

C'était une espèce de salle basse, avec une grosse poutre au milieu du plafond, et devant la cheminée des bancs à dossier élevé, sur lesquels étaient assis plusieurs hommes en blouse, occupés à boire et à fumer ; ils regardèrent à peine Sikes, et nullement Olivier. Sikes de son côté ne fit pas attention à eux, alla se placer dans un coin avec son jeune compagnon, et ne fut guère importuné par la compagnie.

On leur servit de la viande froide. Après le dîner, M. Sikes fuma trois ou quatre pipes, et resta si longtemps à table qu'Olivier commença à croire qu'ils n'iraient pas plus loin. Fatigué par une si longue marche, et étourdi par la fumée du tabac, il s'assoupit, et bientôt s'endormit profondément.

Il faisait tout à fait nuit quand Sikes le réveilla brusquement. En ouvrant les yeux, il vit son compagnon en conférence intime avec un paysan, avec lequel il buvait une pinte d'ale.

« Comme cela, vous allez au Bas-Halliford, n'est-ce pas ? demanda Sikes.

— Oui, répondit l'homme, qui semblait un peu échauffé par la boisson ; ça ne sera pas long. Mon cheval n'est pas chargé pour retourner, comme il l'était ce matin pour venir, et il fera la route en moins de rien, et bien content ! C'est une fameuse bête.

— Pourrez-vous me conduire jusque-là, moi et mon garçon ? demanda Sikes en versant à boire à son nouvel ami.

— Oui, si vous partez tout de suite, répondit l'homme. Vous allez à Halliford ?

— Je vais jusqu'à Shepperton, dit Sikes.

— Je suis votre homme jusqu'à ma destination, reprit l'autre. Tout est payé, Rebecca ?

— Oui, monsieur a payé, répondit celle-ci.

— Dites donc ! fit le paysan du ton sérieux d'un homme qui a bu un coup de trop ; ça ne peut pas se passer comme ça, entendez-vous ?

— Pourquoi ? dit Sikes ; vous nous rendez service ; vous m'épargnez le désagrément de rester ici en plan ; est-ce que cela ne vaut pas une pinte ou deux ? »

L'étranger pesa mûrement la valeur de cet argument, puis donna une poignée de main à Sikes en déclarant qu'il était un digne homme. À quoi celui-ci répondit que c'était une plaisanterie ; on eût pu le croire en effet, si le paysan eût été de sang-froid.

Après avoir encore échangé quelques politesses, ils souhaitèrent le bonsoir à la compagnie, et sortirent, tandis que la servante rangeait les pots et les verres, et venait, les mains pleines, se planter devant la porte pour les voir partir.

Le cheval, à la santé duquel on avait bu, était devant la porte, attelé à la charrette. Olivier et Sikes y montèrent sans plus de cérémonie, et le paysan, après s'être répandu de nouveau en éloges sur son cheval, et avoir défié l'aubergiste d'en trouver un pareil, monta à son tour. Le garçon d'auberge prit le cheval par la bride, le mena jusqu'au milieu de la route ; mais à peine eut-il lâché la bête qu'elle se mit à faire un mauvais usage de sa liberté, à s'élancer de l'autre côté de la route et à se cabrer ; puis elle partit au galop, et disparut comme un trait.

La nuit était très sombre ; un épais brouillard s'élevait de la rivière et des marais d'alentour, et se répandait sur les champs. Le froid était perçant. Tout était sombre et d'un aspect sinistre ; les voyageurs n'échangèrent pas une parole, car le conducteur s'était assoupi, et Sikes n'avait nulle envie d'engager la conversation ; Olivier, blotti dans un coin, dévoré d'inquiétude et de crainte, croyait voir dans les arbres, dont les branches se balançaient tristement, autant de fantômes grimaçant au milieu de cette nature désolée.

Comme ils passaient devant l'église de Sunbury, l'horloge sonna sept heures. Une lumière brillait à la fenêtre de la maison du péage, et la lueur se projetait sur la route, juste assez pour laisser entrevoir un if qui ombrageait des tombes. À peu de distance on entendait le bruit monotone d'une chute d'eau, et le feuillage du vieil arbre s'agitait doucement sous le souffle du vent de la nuit. On eût dit une musique monotone pour le repos des morts.

Après avoir traversé Sunbury, ils se retrouvèrent sur la route solitaire. Deux ou trois milles plus loin, la charrette s'arrêta. Sikes en descendit, prit Olivier par la main, et ils se remirent à marcher.

À Shepperton, ils ne s'arrêtèrent nulle part, comme l'eût désiré l'enfant épuisé de fatigue ; mais ils continuèrent leur route par de mauvais chemins, au milieu de la boue et des ténèbres, jusqu'à ce qu'ils aperçurent les lumières d'un bourg voisin. En regardant attentivement devant lui, Olivier vit que la rivière coulait à leurs pieds et qu'ils arrivaient près d'un pont.

Au moment où ils allaient s'engager sur ce pont, Sikes tourna brusquement à gauche, et descendit au bord de l'eau. « La

rivière ! pensa Olivier, à demi-mort de frayeur. Il m'a amené dans ce lieu désert pour se défaire de moi ! »

Il allait se jeter à terre, et tenter un suprême effort pour sauver sa vie, quand il vit qu'ils s'arrêtaient devant une maison isolée et en ruines. Il y avait une fenêtre de chaque côté de la porte délabrée, et un seul étage au-dessus ; nulle apparence de lumière : la maison était sombre, dégradée, et, selon toute apparence, inhabitée.

Sikes, tenant toujours la main d'Olivier, se dirigea doucement vers la porte, et poussa le loquet ; la porte céda, et ils entrèrent tous deux.

q

Chapitre 22 Vol avec effraction.

« Qui va là ? dit une grosse voix, dès qu'ils eurent mis le pied dans la maison.

— Pas tant de bruit, dit Sikes en poussant les verrous de la porte. De la lumière, Tobie.

— Ah ! ah ! c'est toi, camarade, reprit la même voix. De la lumière, Barney ! Montre le chemin à monsieur ; et tâche d'abord de t'éveiller, si c'est possible. »

Celui qui parlait lança probablement un tire-bottes, ou quelque objet semblable, à la personne à laquelle il s'adressait, pour l'arracher au sommeil : car on entendit le bruit d'un mor-

ceau de bois tombant avec force, puis le grognement d'un homme à demi éveillé.

« Est-ce que tu n'entends pas ? dit la même voix. Guillaume Sikes est dans le couloir, sans personne pour le recevoir ; et tu es là à dormir, comme si tu avais bu du laudanum ! As-tu les yeux ouverts, ou faut-il que je te lance à la tête le chandelier de fer pour t'éveiller tout à fait ? »

À ces mots, on entendit un bruit de savates sur le plancher ; puis une chandelle, à peine allumée, se montra à une porte à droite, et enfin on vit se dessiner la forme d'un individu que nous avons déjà représenté comme affligé d'une voix nasillarde, et employé en qualité de garçon à la taverne de Saffron-Hill.

« Bonsieur Sikes ! s'écria Barney avec une joie réelle ou feinte. Endrez, bonsieur, endrez.

— Allons ! en avant, dit Sikes en faisant passer Olivier devant lui ; plus vite ! ou je te marche sur les talons. »

Tout en jurant contre la lenteur de l'enfant, M. Sikes le poussa vers la porte, et ils entrèrent dans une chambre basse, sombre et enfumée, garnie de deux ou trois chaises cassées, d'une table, et d'un vieux canapé vermoulu, sur lequel un individu, les pieds beaucoup plus haut que la tête, et fumant une longue pipe de terre, était étendu tout de son long. Il portait un habit marron, coupé à la dernière mode, et garni de gros boutons brillants, une cravate orange, un gilet à revers de couleur voyante, et un pantalon gris ; M. Crackit (car c'était lui) avait peu de cheveux ; mais le peu qu'il en avait était d'une teinte rousse, et frisé en longs tire-bouchons, dans lesquels il passait de temps à autre ses doigts malpropres, ornés de grosses bagues communes. Sa taille était un

peu au-dessus de la moyenne, et il semblait avoir les jambes assez faibles ; ce qui ne l'empêchait pas d'admirer ses bottes, qu'il contemplait avec une visible satisfaction.

« Guillaume, mon brave, dit-il en tournant la tête vers la porte, je suis enchanté de te voir ; je craignais presque que tu n'eusses renoncé à l'expédition, et dans ce cas je me serais risqué seul… Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il poussa cette exclamation de surprise en apercevant Olivier ; il se mit sur son séant et demanda ce que cela voulait dire.

« C'est l'enfant, répondit Sikes en approchant sa chaise du feu.

— Un des abrentis de bonsieur Fagid, s'écria Barney en riant.

— De Fagin ? dit Tobie, en considérant Olivier ; ça fera un garçon sans pareil pour dévaliser les poches des vieilles dames à l'église ; il a une touche à faire fortune.

— Assez… assez là-dessus », interrompit Sikes avec impatience ; et, se penchant vers son ami, il lui dit à l'oreille quelques mots qui firent rire M. Crackit de tout son cœur ; en même temps celui-ci toisait Olivier d'un air très étonné.

« Maintenant, dit Sikes en se rasseyant, si vous pouvez nous donner à boire et à manger en attendant, ça ne nous fera pas de mal ; à moi, du moins, ce qu'il y a de sûr. Assieds-toi près du feu, petit, et repose-toi : car tu auras encore à sortir avec nous cette nuit, mais pas pour aller loin. »

Olivier regarda timidement Sikes d'un air surpris, mais ne dit mot : il approcha un siège du feu, mit dans ses mains sa tête brû-

lante, et resta immobile, sachant à peine où il était et ce qui se passait autour de lui.

« Allons, dit Tobie, tandis que le jeune juif posait sur la table une bouteille et quelques provisions, au succès de l'entreprise ! »

Il se leva pour faire honneur au toast, posa soigneusement sa pipe dans un coin, s'approcha de la table, remplit un verre d'eau-de-vie et le vida d'un trait, M. Sikes en fit autant.

« Un coup pour l'enfant, dit Tobie en remplissant un verre à demi. Avale ça, ingénu !

— Vraiment, dit Olivier en regardant Tobie d'un air piteux ; vraiment, je ne…

— Avale ça, répéta Tobie. Est-ce que tu crois que je ne sais pas ce qu'il te faut ? Dis-lui de boire, Guillaume.

— Il ferait mieux de se dépêcher, dit Sikes en portant la main à sa poche. Morbleu, il est, à lui tout seul, plus difficile à mener qu'une bande de Matois : bois vite, petit drôle ! »

Effrayé par les gestes menaçants des deux hommes, Olivier avala d'un trait la liqueur contenue dans le verre, et fut pris aussitôt d'une toux violente, ce qui amusa beaucoup Tobie Crackit et Barney, et fit sourire jusqu'au farouche M. Sikes.

Cela fait, quand M. Sikes eut assouvi sa faim (Olivier ne put manger qu'un petit morceau de pain qu'on le força d'avaler), les deux hommes se renversèrent sur leurs chaises pour sommeiller quelques instants. Olivier resta assis près du feu, et Barney, enveloppé dans une couverture, s'étendit sur le plancher, près du foyer.

Ils s'endormirent ou firent semblant : nul ne bougea que Barney, qui se releva une ou deux fois pour jeter du charbon sur le feu. Olivier était tombé dans un profond assoupissement, et s'imaginait qu'il parcourait encore de sombres ruelles, ou qu'il errait la nuit dans le cimetière ; ou bien il se retraçait quelqu'une des scènes de la veille, quand il fut réveillé par Tobie Crackit, qui se leva brusquement en déclarant qu'il était une heure et demie.

En un instant, les deux autres dormeurs furent sur pied, et tous s'occupèrent activement de faire leurs préparatifs. Sikes et son compagnon s'enveloppèrent le cou de grosses cravates et endossèrent leurs redingotes, tandis que Barney, ouvrant une armoire, en tirait divers objets dont il garnissait leurs poches à la hâte.

« Donne-moi les tapageurs, Barney, dit Tobie Crackit.

— Les voici, répondit Barney en lui présentant une paire de pistolets. Vous les avez chargés vous-même.

— Bon ! reprit Tobie en les mettant dans sa poche. Et les persuadeurs ?

— Je les ai, dit Sikes.

— Et les fausses clefs, les vilebrequins, les lanternes sourdes, rien n'est oublié ? demanda Tobie, en attachant une petite pince à une bride placée sous la doublure de sa redingote.

— Tout est en règle, reprit son compagnon. Donne-nous les gourdins, Barney ; il ne nous manque plus que ça. »

À ces mots, il prit des mains de Barney un gros bâton ; Tobie en fit autant.

« En avant ! » dit Sikes en tendant la main à Olivier.

Celui-ci, abattu par la fatigue de la marche, étourdi par le grand air et la liqueur qu'il avait été contraint d'avaler, posa machinalement sa main dans celle que Sikes lui tendait.

« Prends-lui l'autre main, Tobie, dit Sikes. Donne un coup d'œil au dehors, Barney. »

L'obscurité était profonde, le brouillard beaucoup plus épais qu'au commencement de la nuit, et l'atmosphère si humide que, bien qu'il ne plût pas, les cheveux et les sourcils d'Olivier se raidirent en quelques minutes, imprégnés qu'ils étaient d'une humidité glaciale. Ils franchirent le pont et se dirigèrent vers les lumières qu'il avait aperçues précédemment ; ils n'en étaient pas loin, et, comme ils marchaient d'un pas rapide, ils atteignirent bientôt Chertsey.

« Traversons le village, dit Sikes à voix basse ; il n'y aura pas un chat dans la rue pour nous voir. »

Tobie ne fit aucune objection, et ils enfilèrent précipitamment la grand-rue du village, complètement déserte à cette heure avancée de la nuit. Une faible lueur se montrait par intervalles à la fenêtre d'une chambre à coucher, et parfois l'aboiement des chiens venait troubler le silence de la nuit ; mais il n'y avait personne dehors : comme ils sortaient du village, deux heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

Ils hâtèrent le pas et quittèrent la route pour prendre un chemin à gauche. Après avoir fait à peu près un quart de mille, ils s'arrêtèrent devant une habitation isolée, dont le jardin était clos

de murs : sans même reprendre haleine, Tobie Crackit escalada la muraille en un clin d'œil.

« Passe-moi l'enfant », dit-il à Sikes. Avant qu'Olivier eût eu le temps de faire un mouvement, il se sentit saisir sous les bras, et, une seconde après, il était avec Tobie sur le gazon, de l'autre côté du mur. Sikes les rejoignit bientôt, et ils se dirigèrent à pas de loup vers la maison.

Ce fut alors que, pour la première fois, Olivier, éperdu de douleur et d'effroi, comprit que l'effraction, le vol et peut-être le meurtre, étaient le but de l'expédition : il se tordit les mains et laissa échapper involontairement un cri d'horreur. Un nuage passa devant ses yeux, une sueur froide couvrit son visage, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba à genoux.

« Debout ! murmura Sikes tremblant de colère et tirant le pistolet de sa poche ; debout ! ou je te fais sauter la cervelle.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller ! dit Olivier ; laissez-moi me sauver bien loin et mourir au milieu des champs ; je n'approcherai jamais de Londres : jamais ! jamais ! Oh ! je vous en conjure, ayez pitié de moi, et ne faites pas de moi un voleur : par tous les anges du paradis, ayez pitié de moi ! »

L'homme auquel s'adressait cette instante prière proféra un affreux jurement, et déjà il avait armé le pistolet quand Tobie le lui arracha, mit sa main sur la bouche de l'enfant, et l'entraîna vers la maison.

« Silence ! dit-il ; tout ça ne rime à rien. Dis encore un mot, et je te casse la tête avec mon gourdin ; ça ne fait pas de bruit, et l'effet est le même.

— Tiens, Guillaume, fais sauter le volet : il en a assez comme ça, sois-en sûr. J'en ai vu de plus âgés que lui, qui, par une nuit si froide, n'étaient pas plus hardis. »

Tout en jurant contre Fagin, qui avait eu l'idée d'adjoindre Olivier à l'expédition, Sikes introduisit un levier sous le volet et appuya vigoureusement, mais sans faire de bruit ; Tobie lui donna un coup de main, et bientôt le volet céda et tourna sur ses gonds.

C'était une petite fenêtre placée derrière la maison, à cinq pieds environ au-dessus du sol, et donnant dans un cellier au fond de l'allée. L'ouverture était si étroite que les maîtres de la maison avaient cru inutile de la garnir de barreaux ; un enfant de la taille d'Olivier pouvait néanmoins y passer. M. Sikes fit sauter le verrou qui retenait le carreau et l'ouvrit, comme il avait fait du volet.

« Maintenant, petit vaurien, attention à ce que je vais te dire, murmura-t-il à voix basse, en tirant de sa poche une lanterne sourde, dont il dirigea la lueur sur le visage d'Olivier ; je vais te faire passer par cette fenêtre ; tu vas prendre la lanterne, monter doucement les marches qui sont là en face, traverser le vestibule, et nous ouvrir la porte d'entrée.

— Il y a en haut de la porte un verrou auquel tu ne pourras pas atteindre, observa Tobie ; tu monteras sur une chaise : il y en a trois dans le vestibule, aux armes de la vieille dame, une licorne bleue et une fourche d'or.

— Tais-toi, si c'est possible, dit Sikes d'un air menaçant : la porte de la chambre est ouverte, n'est-ce pas ?

— Toute grande, répondit Tobie, après avoir jeté un coup d'œil par la lucarne pour s'en assurer : ce qu'il y a de bon, c'est qu'on la laisse toujours entrouverte pour que le chien, qui a sa niche quelque part par ici, puisse rôder à son aise quand il ne dort pas. Ah ! ah ! Barney nous en a bel et bien débarrassé ce soir. »

Bien que M. Crackit rît tout bas et prononçât ces mots d'une voix à peine intelligible, Sikes lui ordonna impérieusement de se taire et de se mettre à l'œuvre : Tobie obéit et posa sa lanterne à terre ; puis il se planta contre le mur, sous la petite fenêtre, les mains appuyées sur ses genoux, de manière à ce que son dos servit d'échelle. Aussitôt Sikes grimpa sur lui, fit passer doucement Olivier par la fenêtre, et sans le lâcher, lui fit prendre pied à l'intérieur.

« Prends cette lanterne, lui dit-il en jetant un coup d'œil dans la chambre. Tu vois l'escalier en face ?

— Oui », murmura Olivier, plus mort que vif.

Sikes lui désigna la porte d'entrée avec le canon du pistolet, et l'avertit de songer qu'il serait tout le temps à portée de l'arme, et que, s'il bronchait, il tomberait mort à l'instant.

« C'est l'affaire d'une minute, dit Sikes toujours à voix basse ; je vais te lâcher ; marche droit : attention !

— Qu'est-ce ? chuchota Crackit. Ils écoutèrent attentivement.

— Rien, dit Sikes en lâchant Olivier ; allons ! à l'œuvre ! »

Dans le peu de temps qu'il avait eu pour rassembler ses idées, l'enfant avait pris la ferme résolution, dût-il lui en coûter la vie,

de gagner l'escalier et de donner l'alarme. Plein de cette idée, il se dirigea vers les degrés, mais à pas de loup.

« Ici ! s'écria tout à coup Sikes à haute voix. Ici ! ici ! »

Cette exclamation soudaine, au milieu d'un silence de mort et d'un cri perçant qui la suivit presque aussitôt, effrayèrent Olivier au point qu'il laissa tomber sa lanterne et ne sut plus s'il devait avancer ou reculer.

Un second cri se fit entendre ; une lumière brilla au haut de l'escalier ; deux hommes terrifiés se montrèrent à demi vêtus sur le palier… l'enfant vit une lueur subite… de la fumée… entendit une détonation… et le bruit d'un craquement dont il ne se rendit pas compte… puis il chancela et tomba à la renverse.

Sikes avait disparu un instant ; mais il s'était relevé, et, avant que la fumée fut dissipée, il avait saisi l'enfant au collet. Il déchargea son pistolet sur les deux hommes, qui déjà battaient en retraite, et enleva Olivier.

« Serre-moi plus fort, lui disait Sikes en lui faisant franchir la fenêtre. Donne-moi un châle, Tobie. Ils l'ont atteint. Vite ! Damnation ! comme cet enfant saigne ! »

Le bruit d'une cloche agitée vivement vint se mêler au fracas des armes à feu et aux cris des gens de la maison. Olivier sentit qu'on l'emportait d'un pas rapide par un chemin raboteux. Peu à peu le bruit se perdit dans le lointain ; un froid mortel le saisit, et il s'évanouit.

q

Chapitre 23 Où l'on verra qu'un bedeau peut avoir des sentiments. - Curieuse conversation de M. Bumble et d'une dame.

La nuit était glaciale ; une épaisse couche de neige durcie couvrait la terre ; le vent qui soufflait avec violence en faisait tourbillonner les monceaux accumulés au coin des rues ou le long des maisons. C'était une de ces soirées sombres et froides, où les gens bien logés et bien nourris se pressent autour d'un bon feu et s'applaudissent de n'être pas dehors ; où les malheureux sans abri et sans pain s'endorment pour ne plus s'éveiller ; où plus d'un paria de nos cités, consumé par la faim, ferme l'œil sur le pavé de nos rues pour ne plus le rouvrir que dans un monde qu'il ne peut pas trouver pire, quels qu'aient été ses crimes dans celui-ci.

Telle était la situation au dehors, quand Mme Corney, la matrone du dépôt de mendicité où nous avons déjà fait pénétrer le lecteur, vint s'installer dans sa petite chambre devant un bon feu, et se mit à considérer avec complaisance une petite table ronde sur laquelle était posé un plateau garni de tous les objets nécessaires à la plus agréable collation que puisse faire une matrone. En effet, Mme Corney était sur le point de se réconforter avec une tasse de thé ; elle regardait la table, puis le foyer où l'eau chantait doucement dans une petite bouilloire, et elle prenait de plus en plus un air satisfait ; elle en vint, en vérité, jusqu'à sourire à ce spectacle.

« Vraiment, dit-elle en posant son coude sur la table, il n'est personne ici-bas qui n'ait à bénir la Providence, si on voulait seulement songer aux dons qu'elle nous fait. Hélas ! »

Mme Corney hocha la tête d'un air pensif, comme si elle déplorait l'aveuglement des pauvres qui méconnaissaient ces dons ; puis introduisant une cuiller d'argent (qui lui appartenait en propre) dans une petite boîte à thé, elle continua ses préparatifs.

Qu'il faut peu de chose pour troubler la sérénité de notre âme ! La bouilloire, étant fort petite et bientôt remplie, déborda tandis que Mme Corney se livrait à ses réflexions morales, et quelques gouttes d'eau chaude tombèrent sur la main de la matrone.

« Peste soit de la bouilloire ! dit-elle en la posant bien vite sur la cheminée. Quelle sotte invention que ces bouilloires qui ne contiennent qu'une ou deux tasses ! À qui peuvent-elles servir, sinon à une pauvre créature délaissée comme moi, hélas ! »

À ces mots, la matrone se laissa tomber dans son fauteuil, remit son coude sur la table, et songea à son existence solitaire. La petite bouilloire à une tasse avait réveillé en elle le souvenir de feu M. Corney, qu'elle avait enterré vingt-cinq ans auparavant, et elle tomba dans une profonde mélancolie.

« Je n'en aurai jamais d'autre ! dit-elle d'un ton rechigné ; je n'en aurai jamais… de semblable. »

On ne saurait dire si l'exclamation de Mme Corney s'adressait à son mari ou à sa bouilloire ; peut-être était-ce à cette dernière, car elle la regarda au même instant et la mit sur la table. Comme elle approchait la tasse de ses lèvres, on frappa doucement à la porte.

« Entrez ! dit-elle avec humeur ; c'est encore quelque vieille femme qui meurt, je suppose : elles meurent toujours quand je

suis à table ; entrez vite et fermez la porte, que le froid ne pénètre pas dans la chambre. Eh bien, qu'est-ce ?

— Rien, madame, rien, répondit une voix d'homme.

— Bonté divine ! dit la matrone d'une voix beaucoup plus douce ; est-ce vous, monsieur Bumble ?

— À votre service, madame, dit M. Bumble, qui était resté dehors à s'essuyer les pieds sur le paillasson et à secouer la neige qui couvrait son habit, mais qui maintenant faisait son entrée, tenant d'une main son tricorne et de l'autre un paquet. Dois-je fermer la porte, madame ? »

La dame hésita modestement à répondre, dans la crainte qu'il n'y eût quelque inconvenance à s'entretenir à huis clos avec M. Bumble. Celui-ci profita de cette hésitation, et, comme il était gelé, il ferma la porte sans attendre davantage l'autorisation.

« Quel affreux temps, monsieur Bumble ! dit la matrone.

— Affreux, en vérité, madame, répondit le bedeau ; c'est un temps antiparoissial. Croiriez-vous, madame Corney, que nous avons distribué dans cette journée de bénédiction vingt-cinq pains de quatre livres et un fromage et demi ?... Eh bien ! ces mendiants-là ne sont pas contents.

— La belle merveille ! est-ce qu'ils sont jamais contents ? dit la matrone en savourant son thé.

— Ah ! c'est bien, vrai, madame, reprit M. Bumble. Tenez, il y a un individu auquel, en considération de sa nombreuse famille, on a octroyé un pain de quatre livres et une livre de fromage, bon poids ; croyez-vous qu'il en soit reconnaissant ? pas pour deux

liards. Savez-vous ce qu'il a fait, madame ? il a demandé un peu de charbon, ne fût-ce, disait-il, que plein un mouchoir. Du charbon ! mais pourquoi faire, en vérité ? il voulait donc faire griller son fromage pour venir ensuite en redemander ! Ces gueux d'indigents n'en font pas d'autres : donnez-leur aujourd'hui du charbon plein un tablier, ils reviendront en demander autant deux jours après ; ils sont effrontés comme des singes. »

La matrone octroya son approbation à cette belle comparaison, et le bedeau continua :

« On ne saurait croire jusqu'où va leur insolence ; pas plus tard qu'avant-hier, un homme… vous avez été mariée, madame, je puis donc entrer avec vous dans ces détails, un homme, à peine vêtu (Mme Corney baissa les yeux) de quelques haillons en lambeaux, se présente à la porte de notre surveillant, qui avait justement du monde à dîner, et dit qu'il faut qu'on lui donne des secours. Comme il refusait de s'en aller, et que sa tenue scandalisait la compagnie, notre surveillant lui fit donner une livre de pommes de terre et une demi-pinte de gruau. « Mon Dieu ! dit ce monstre d'ingratitude, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ? autant me donner des bésicles. – C'est bon, dit notre surveillant en lui reprenant les provisions, vous n'aurez rien du tout. – Il me faudra donc mourir sur le pavé ? dit le vagabond. – Oh ! que non, vous n'en mourrez pas », dit le surveillant.

— Ah ! ah ! c'est excellent, interrompit la matrone. C'était, pour sûr, M. Grannet. Et après ?

— Après, madame, reprit le bedeau, il est parti et il est mort dans la rue. En voilà un entêté !

— Cela passe toute croyance, observa la matrone avec dignité ; mais ne vous semble-t-il pas, monsieur Bumble, que les secours donnés hors du dépôt de mendicité n'ont aucun bon résultat ? Vous êtes homme d'expérience et vous pouvez en juger.

— Madame Corney, dit le bedeau en souriant comme un homme qui a conscience de sa supériorité, les secours distribués hors du dépôt, s'ils sont donnés avec discernement, vous entendez, madame, avec discernement, sont la sauvegarde des paroisses. Le principe fondamental de l'assistance en dehors du dépôt, c'est de fournir aux pauvres justement ce dont ils n'ont que faire, et alors, de guerre lasse, ils cessent leurs importunités.

— Certes, s'écria Mme Corney, voilà une idée lumineuse !

— Oui. Entre nous soit dit, c'est là le grand principe de la chose, reprit M. Bumble ; c'est en vertu de ce principe qu'on vient en aide à des familles malades, en leur faisant une distribution de fromage, comme le disent les impudents journalistes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Ce principe, madame Corney, est maintenant en vigueur dans le royaume. Cependant, ajouta-t-il en ouvrant le paquet qu'il tenait à la main, ce sont des secrets administratifs, et sur lesquels on doit avoir bouche close, sauf entre fonctionnaires paroissiaux, comme nous, par exemple. Voici le porto que l'administration destine à l'infirmerie ; il est d'une qualité excellente, naturel, pur de tout mélange, en bouteille d'aujourd'hui, clair comme de l'eau de roche, et sans aucun dépôt. »

Après avoir approché une des deux bouteilles de la lumière, et l'avoir agitée pour montrer la bonne qualité du vin, M. Bumble les porta toutes les deux sur la commode, plia le mouchoir qui les

enveloppait, le mit dans sa poche, et prit son chapeau comme pour s'en aller.

« Vous allez avoir bien froid, monsieur Bumble, dit la matrone.

— Il fait un vent à vous couper la figure », répondit celui-ci en relevant le collet de son habit.

Mme Corney regarda la petite bouilloire, puis le bedeau qui se dirigeait vers la porte ; et, comme celui-ci toussait et qu'il allait lui souhaiter une bonne nuit, elle lui demanda timidement… s'il voulait accepter une tasse de thé.

Aussitôt M. Bumble rabattit son collet, posa son chapeau et sa canne sur une chaise, et approcha une autre chaise de la table ; il s'assit lentement, tout en regardant la dame, qui baissa les yeux : M. Bumble toussa de nouveau et sourit légèrement.

Mme Corney se leva pour prendre dans l'armoire une tasse et une soucoupe. Comme elle se rasseyait, ses yeux rencontrèrent encore ceux du galant bedeau ; elle rougit et se mit à préparer le thé. M. Bumble toussa encore, et plus fort qu'auparavant.

« L'aimez-vous sucré, monsieur Bumble ? demanda la matrone en prenant le sucrier.

— Oui, madame, très sucré », répondit M. Bumble, les yeux toujours braqués sur Mme Corney. Si jamais bedeau eut l'air tendre, ce fut M. Bumble en ce moment. On versa le thé.

M. Bumble mit un mouchoir sur ses genoux, pour que les miettes de pain n'altérassent pas l'éclat de sa culotte courte, et se mit à boire et à manger ; parfois, au milieu de cet exercice, il

poussait un profond soupir qui ne lui faisait pas perdre un coup de dent, et qui semblait, au contraire, destiné à lui faciliter les fonctions digestives.

« Vous avez une chatte, madame, à ce que je vois, dit M. Bumble en apercevant une grosse chatte entourée de ses petits, qui se chauffait devant le feu… et des petits aussi, si je ne me trompe.

— Je les aime tant, monsieur Bumble ! répondit la matrone. Vous ne pouvez vous en faire une idée. Ils sont si heureux, si agiles, si divertissants ! c'est une vraie société pour moi.

— Ce sont de charmants animaux, dit M. Bumble d'un ton approbateur, et qui s'attachent à la maison.

— Oh oui ! fit Mme Corney avec enthousiasme ; ils aiment leur chez-eux, que c'est un plaisir.

— Madame Corney, dit lentement le bedeau en battant la mesure avec sa cuiller, j'ose dire, madame, que si un chat, ou tout autre animal qui pourrait vivre avec vous, ne s'attachait pas à la maison, il faudrait nécessairement que ce fût un âne.

— Oh ! monsieur Bumble ! fit la matrone.

— Il est inutile de déguiser la vérité, reprit M. Bumble en balançant sa cuiller, d'un air à la fois digne et tendre qui donnait plus de poids à ses paroles ; une bête qui se montrerait si ingrate, je la noierais de ma main avec plaisir.

— Alors, vous êtes un cruel, dit vivement la matrone en allongeant le bras pour prendre la tasse du bedeau. Il faut que vous ayez le cœur bien dur.

— Le cœur dur, madame, dit M. Bumble, le cœur dur ! »

Il tendit sa tasse à Mme Corney, et saisit le moment où elle la prenait pour lui serrer le petit doigt ; puis posant sa main sur son gilet galonné, il poussa un profond soupir et éloigna, si peu que rien, sa chaise du feu.

La table était ronde, et, comme Mme Corney et M. Bumble étaient assis devant le feu, vis-à-vis l'un de l'autre et assez rapprochés, on comprend que M. Bumble, en s'éloignant de la cheminée, ajoutait à la distance qui le séparait de Mme Corney. Cette façon d'agir excitera sans doute l'admiration du lecteur, qui y verra un acte d'héroïsme de la part de M. Bumble ; l'heure, le lieu, l'occasion, auraient pu l'engager à conter fleurettes, bien que les propos légers qui conviennent dans la bouche d'un étourdi semblent fort au-dessous de la dignité d'un magistrat, d'un membre du Parlement, d'un ministre d'État, d'un lord-maire, et, à plus forte raison, indignes de la gravité d'un bedeau, qui (nul ne l'ignore) doit être de tous les fonctionnaires le plus sévère et le plus inflexible.

Quelles que fussent les intentions de M. Bumble (et sans nul doute elles étaient excellentes), le malheur voulut que la table fut ronde, comme nous l'avons observé. Dès lors, M. Bumble, en éloignant peu à peu sa chaise, diminua insensiblement la distance qui le séparait de la matrone, et, à force de faire voyager sa chaise autour de la table, il arriva à la placer contre celle de Mme Corney ; les deux chaises finirent par se toucher, et là M. Bumble s'arrêta.

Dans cette situation, si la matrone reculait sa chaise vers la droite, elle se mettait dans la cheminée ; si elle faisait un mouve-

ment vers la gauche, elle tombait dans les bras de M. Bumble. Cette alternative n'échappa point à sa perspicacité, et, en femme bien avisée, elle ne bougea pas et offrit à M. Bumble une seconde tasse de thé.

« Le cœur dur ! répéta le bedeau en regardant la matrone : et vous, madame Corney, avez-vous le cœur dur ?

— Dieu ! s'écria-t-elle, quelle singulière question de la part d'un célibataire ! Qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur Bumble ? »

Celui-ci, sans répondre, vida sa tasse, avala une rôtie, s'essuya les lèvres, et… embrassa bravement la matrone.

« Monsieur Bumble, dit tout bas la discrète dame, car l'effroi lui ôtait presque la parole, monsieur Bumble, je vais crier ! »

Celui-ci ne répondit pas, et, avec lenteur et dignité, passa son bras autour de la taille de la matrone.

Comme la dame avait manifesté l'intention de crier, elle allait sans doute, à cette nouvelle hardiesse, exécuter sa menace, quand on frappa vivement à la porte ; en un clin d'œil, M. Bumble s'élança agilement vers les bouteilles, et se mit à les épousseter activement, tandis que la matrone demandait sèchement : « Qui est là ? » Il est à remarquer, et c'est un exemple curieux de l'efficacité d'une surprise soudaine pour atténuer les effets d'une grande frayeur, que sa voix avait repris tout d'un coup sa rudesse habituelle.

« Madame, dit une vieille mendiante décharnée en montrant sa tête à la porte, la vieille Sally est en train de s'en aller.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse ? demanda la matrone avec humeur ; est-ce que je peux l'empêcher de mourir ?

— Non, non, madame, répondit la vieille, nul ne le peut ; il n'y a plus de remède. J'ai vu mourir bien du monde, des enfants et des hommes dans la force de l'âge, et je sais bien quand la mort arrive. Mais elle est agitée ; quand les accès lui laissent un moment de repos, et elle n'en a guère, car son agonie est très pénible, elle dit qu'elle a quelque chose à vous dire, qu'il faut absolument que vous sachiez. Elle ne mourra pas tranquille si elle ne vous voit pas, madame. »

La digne Mme Corney marmotta mille invectives contre les vieilles femmes qui ne pourraient seulement pas mourir sans importuner leurs supérieurs ; de propos délibéré, elle jeta sur ses épaules un grand châle dans lequel elle s'enveloppa soigneusement, pria M. Bumble d'attendre son retour, et, enjoignant à la vieille messagère de marcher vite et de ne pas la tenir toute la nuit sur pied dans les escaliers, elle sortit de très mauvaise grâce, et se dirigea en grondant vers la chambre de la mourante.

Resté seul, M. Bumble tint une étrange conduite. Il ouvrit l'armoire, compta les cuillers à thé, soupesa la pince à sucre, examina attentivement une grande cuiller d'argent pour s'assurer de la bonté du métal ; après avoir satisfait sa curiosité sur tous ces points, il mit son tricorne sens devant derrière, et fit plusieurs fois le tour de la table en dansant gravement sur la pointe des pieds. Après s'être livré à ce bizarre exercice, il ôta son tricorne, et s'étendit devant le feu en tournant le dos à la cheminée, de l'air d'un homme qui serait occupé à dresser exactement l'inventaire du mobilier.

q

Chapitre 24 Détails pénibles, mais courts, dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire.

C'était une vraie messagère de mort qui était venue jeter le trouble dans le paisible intérieur de la matrone. Elle était courbée par l'âge ; un tremblement continuel agitait ses membres, et sa figure, contractée par des mouvements convulsifs, ressemblait plutôt à une caricature qu'à un visage humain.

Hélas ! qu'il y a peu de visages dont la beauté conserve son charme ! Les soucis, les chagrins, les souffrances, altèrent les traits en même temps qu'ils changent le cœur ; et ce n'est que lorsque les passions sommeillent et qu'elles ont perdu leur puissance pour toujours, que le nuage se dissipe et rend au front sa sérénité céleste. Tel est souvent l'effet de la mort : froid et glacé, le visage retrouve cette expression sereine et paisible qu'il avait au matin de la vie. L'homme redevient alors si calme, si paisible, que ceux qui l'ont connu dans son heureuse enfance s'agenouillent près du cercueil, pleins de respect pour l'ange qu'ils croient voir sur la terre.

La vieille femme gravit l'escalier en chancelant, et chemina clopin-clopant le long des corridors, tout en marmottant quelques paroles inintelligibles, en réponse aux reproches que lui adressait sa compagne. À la fin, elle fut forcée de s'arrêter pour

reprendre haleine, et remit la lumière à la matrone, qui se dirigea rapidement vers la chambre où gisait la mourante.

C'était un vrai grenier, à peine éclairé par une méchante lampe. Une autre vieille femme veillait près du lit, tandis que l'apprenti du pharmacien de la paroisse, debout devant la cheminée, se taillait un cure-dents.

« Quelle nuit glaciale, madame Corney ! dit le jeune homme en voyant entrer la matrone.

— Glaciale en vérité, monsieur, répondit la dame de sa voix la plus bienveillante, et en faisant une révérence.

— Vous devriez exiger de vos fournisseurs du charbon de meilleure qualité, dit l'apprenti en attisant le feu avec les pincettes rouillées ; celui-ci ne convient nullement par un temps pareil.

— Il est du choix de l'administration, répondit la matrone. Elle devrait bien au moins nous chauffer convenablement ; nos fonctions sont déjà bien assez pénibles. »

Ici la conversation fut interrompue par un gémissement de la mourante.

« Oh ! dit le jeune homme en regardant du côté du lit, comme si ce cri lui eût rappelé qu'il y avait là une malade. C'est la fin, madame Corney.

— Croyez-vous ? demanda celle-ci.

— Je serais surpris que cela durât encore quelques heures, dit l'apprenti en taillant la pointe de son cure-dents. Elle a tout le système détraqué. Dites-moi, la vieille, est-ce qu'elle dort ? »

La garde se pencha sur le lit pour s'en assurer et fit signe que oui.

« Elle s'en ira peut-être bien comme cela, si vous ne faites pas de bruit, dit le jeune homme. Posez la lumière à terre ; elle ne la verra pas. »

La vieille obéit, en secouant la tête comme pour faire entendre que la malade ne mourrait pas si tranquillement ; puis elle reprit sa place près de l'autre vieille qui venait de rentrer. La matrone, d'un air d'impatience, s'enveloppa dans son châle, et s'assit au pied du lit.

L'apprenti pharmacien, après avoir taillé son cure-dents, s'installa devant le feu ; mais au bout de dix minutes l'ennui le prit, il souhaita bien du plaisir à Mme Corney, et sortit sur la pointe du pied.

Les deux vieilles femmes, après être restées quelque temps immobiles, s'éloignèrent du lit et vinrent s'accroupir devant le feu, à la chaleur duquel elles exposèrent leurs mains décharnées. La flamme projetait une lueur sinistre sur leurs visages blêmes, et mettait en lumière leur affreuse laideur ; elles se mirent à causer à voix basse.

« A-t-elle encore dit quelque chose tandis que j'étais dehors ? demanda la ménagère.

— Pas un mot, répondit l'autre ; elle s'est mise à se tordre les bras ; mais je lui ai tenu les mains, et elle s'est bientôt calmée ; elle est à bout de forces, et je n'ai pas eu de peine à la faire tenir tranquille. J'ai encore pas mal de vigueur, voyez-vous, toute vieille que je suis, malgré le régime du dépôt.

— A-t-elle bu le vin chaud que le médecin lui avait ordonné ? demanda la vieille.

— J'ai essayé de le lui faire avaler, répondit-elle, mais elle avait les dents si serrées, et elle mordait si fort le verre, que c'est à peine si j'ai pu lui faire lâcher prise. Pour lors, c'est moi qui l'ai bu, et cela m'a fait du bien. »

Après avoir regardé autour d'elles avec précaution pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas, les deux vieilles se tapirent encore plus près du feu et continuèrent leur bavardage.

« Je me souviens d'un temps, dit la première, où elle n'aurait pas manqué d'en faire autant, et même qu'ensuite elle en aurait bien ri.

— Sans doute, reprit l'autre ; elle était joviale. En a-t-elle enseveli des cadavres ! Et blancs comme de la cire. Que de fois je l'ai aidée dans cette besogne ! »

Tout en parlant, la vieille tira de sa poche une méchante tabatière d'étain, offrit une prise à sa compagne, et s'en adjugea une à elle-même. En ce moment, la matrone qui avait impatiemment attendu jusque-là que la mourante sortit de son état de stupeur, s'approcha aussi du feu et leur demanda d'une voix aigre combien de temps il lui faudrait encore rester là à attendre.

« Pas longtemps, notre maîtresse, répondit la seconde femme en levant les yeux ; il n'y en a pas une de nous que la mort ait envie de faire attendre longtemps. Patience ! patience ! Elle arrivera assez vite pour nous toutes tant que nous sommes.

— Taisez-vous, vieille radoteuse ! dit la matrone d'un ton sévère. Dites-moi, Marthe, a-t-elle déjà été dans cet état ?

— Souvent, répondit la femme.

— Mais c'est bien la dernière fois, ajouta l'autre, c'est-à-dire qu'elle ne s'éveillera plus qu'une seule fois ; et soyez sûre, notre maîtresse, que ça ne sera pas long.

— Long ou court, dit la matrone avec mauvaise humeur, elle ne me trouvera pas là à son réveil, et ayez soin, entendez-vous, de ne pas venir me déranger une autre fois pour rien. Il n'entre pas dans mes fonctions de voir mourir toutes les vieilles femmes de la maison ; ainsi, que cela ne vous arrive plus ; c'est trop fort, en vérité. Souvenez-vous de ce que je vous dis là, vieilles bourriques ; si vous vous avisez encore de me faire aller, j'aurai soin de vous, je vous le jure ! »

Elle allait s'élancer dehors, quand un cri des deux vieilles fit qu'elle tourna la tête. La mourante s'était levée sur son séant et lui tendait les bras.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-elle d'une voix sépulcrale.

— Paix ! paix ! dit une des femmes en se penchant sur le lit. Couchez-vous, couchez-vous !

— Je ne me recoucherai que morte ! dit la malade en se débattant. Il faut que je lui parle ! Approchez-vous… plus près encore, que je vous parle à l'oreille. »

Elle saisit le bras de la matrone et la fit asseoir sur une chaise près du lit. Elle allait parler, quand elle aperçut les deux vieilles debout près d'elle, le corps penché, dans l'attitude de femmes qui écoutent de toutes leurs oreilles.

« Renvoyez-les, dit la mourante d'une voix épuisée. Vite ! vite ! »

Les deux vieilles se mirent à se lamenter à qui mieux mieux, à dire que la pauvre malade était si bas qu'elle ne reconnaissait plus même ses meilleures amies, et à se répandre en protestations qu'elles ne la quitteraient pas ; mais la matrone les fit sortir, ferma la porte et revint près du lit. Une fois dehors, les deux vieilles changèrent de note et crièrent par le trou de la serrure que la vieille Sally était ivre ; ce qui, en effet, n'était pas absolument impossible : car, outre une faible dose d'opium ordonnée par le pharmacien, elle avait à lutter contre les effets d'un grog, que les vieilles femmes, par bonté d'âme, lui avaient administré de leur autorité privée.

« Maintenant écoutez-moi, dit la mourante à haute voix, comme si elle faisait un grand effort pour retrouver un peu de force… Dans cette même chambre… dans ce même lit… j'ai jadis veillé une belle jeune femme, qui avait été amenée au dépôt, les pieds déchirés par les fatigues d'une longue marche, et toute souillée de sang et de poussière. Elle mit au monde un enfant, et mourut. Laissez-moi réfléchir… que je me souvienne en quelle année c'était.

— Peu importe l'année, dit l'impatiente matrone… où voulez-vous en venir ?

— Ah oui, murmura la malade en retombant dans sa somnolence ; où voulais-je en venir… Je sais ! s'écria-t-elle en se redressant tout à coup convulsivement. » Sa figure s'anima, et les yeux lui sortaient de la tête. « Je l'ai volée ; oui, je l'ai volée ! Elle

n'était pas encore froide. Je vous dis qu'elle n'était pas encore froide quand je l'ai volée.

— Volé quoi ? parles, pour l'amour de Dieu ! s'écria la matrone en faisant un geste comme pour appeler du secours.

— La chose ! répondit la mourante en mettant sa main sur la bouche de la matrone, la seule chose qu'elle possédât. Elle n'avait ni vêtements pour se garantir du froid, ni pain à manger ; et elle avait gardé cela sur son cœur : c'était de l'or, vous dis-je ! du vrai or qui aurait pu servir à lui sauver la vie.

— De l'or ! répéta la matrone en se penchant vivement vers la mourante qui retomba épuisée sur le lit… Continuez, continuez… eh bien ! et puis ? Qui était cette jeune mère ? Quand était-ce ?

— Elle m'avait chargé de le garder précieusement, reprit la vieille en poussant un cri plaintif. Elle me l'avait confié parce qu'elle n'avait que moi près d'elle. Du moment que je l'ai vu à son cou… je l'avais déjà volé d'intention ; et la mort de l'enfant… c'est peut-être moi qui en suis cause ! On l'aurait mieux traité, si l'on avait tout su !

— Su quoi ? demanda l'autre ; parlez !

— Cet enfant ressemblait tant à sa mère, reprit la mourante, sans tenir compte de la question qui lui était adressée, que je ne pouvais le regarder sans songer à sa pauvre mère ! pauvre femme ! si jeune ! si douce ! Attendez, je n'ai pas fini. Je n'ai pas tout dit, n'est-ce pas ?

— Non, non, dit la matrone, en prêtant l'oreille pour saisir les paroles que la mourante prononçait d'une voix à peine intelligible. Dépêchez-vous, ou il sera trop tard !

— La mère, dit la femme en faisant un effort encore plus violent que les autres, la mère, quand elle se sentit mourir, me dit à l'oreille que, si son enfant vivait, si on pouvait l'élever, un jour viendrait peut-être où il pourrait entendre sans rougir prononcer le nom de sa pauvre mère. « Oh mon Dieu ! disait-elle en joignant ses mains amaigries, que ce soit un garçon ou une fille, suscitez-lui quelques amis dans ce monde de misère, et ayez pitié d'un pauvre enfant abandonné, seul sur terre. »

— Le nom de l'enfant ? demanda la matrone.

— On l'appelait Olivier, répondit la femme d'une voix éteinte. L'or que j'ai volé était…

— Oui, oui, après ? » dit l'autre.

. . . . . .

.

« Roide morte ! dit une des vieilles femmes en se précipitant dans la chambre dès que la porte fut ouverte.

— Et tout ça pour ne rien dire », répondit la matrone en s'éloignant d'un air d'insouciance.

Les deux sorcières étaient probablement trop occupées des devoirs funèbres qu'elles avaient à remplir, pour faire aucune réponse, et elles restèrent seules près du cadavre.

q

Chapitre 25 Où l'on retrouve M. Fagin et sa bande.

Tandis que ces événements se passaient au dépôt de mendicité, M. Fagin était dans son repaire (le même où la jeune fille était venue prendre Olivier). Là, penché devant la cheminée qui fumait, il avait sur ses genoux un soufflet dont il venait sans doute de se servir pour activer le feu ; mais il était tombé dans une rêverie profonde, et, les bras croisés, le menton incliné sur la poitrine, il considérait d'un air distrait les chenets rouillés.

Derrière lui, le rusé Matois, maître Charles Bates et M. Chitling étaient assis devant une table et très attentifs à une partie de whist ; le Matois faisait le mort contre M. Bates et M. Chitling. Sa physionomie, toujours intelligente, était encore plus intéressante à contempler que d'habitude, à cause de l'attention scrupuleuse qu'il portait au jeu, et du soin qu'il mettait à saisir l'occasion de jeter de temps à autre un rapide coup d'œil sur les cartes de M. Chitling, en ayant la sagesse de régler son jeu d'après les observations qu'il avait pu faire sur celui de son voisin. Comme il faisait froid, il avait son chapeau sur la tête, habitude qui, du reste, lui était familière : il avait entre les dents une pipe de terre, qu'il n'ôtait que lorsqu'il voulait se rafraîchir en buvant à même dans un grand pot plein de gin et d'eau, et posé sur la table pour l'agrément de la société.

Monsieur Bates, lui aussi, était attentif à son jeu ; mais, comme il était d'une nature plus remuante que son digne ami, il avait plus souvent recours au pot de gin, et se permettait nombre de plaisanteries et de remarques déplacées, tout à fait indignes d'un joueur de whist sérieux. Le Matois, se prévalant de l'étroite

amitié qui les unissait, se permit plus d'une fois de faire à son compagnon de graves remontrances à ce sujet ; remontrances que maître Bates recevait le mieux du monde, en se bornant à prier son ami d'aller se faire lenlaire ou d'aller se fourrer la tête dans un sac. L'à-propos de ces réponses et d'autres semblables, aussi spirituelles que bien tournées, excitait vivement l'admiration de M. Chitling. Il est à remarquer que ce dernier et son partner perdirent toujours invariablement ; cette circonstance, loin d'exciter l'humeur de maître Bates, semblait au contraire l'amuser au dernier point ; à la fin de chaque coup il riait encore plus fort que de coutume, et déclarait que de sa vie il n'avait pris tant de plaisir au jeu.

« Nous perdons la partie double, dit M. Chitling, en faisant une longue figure et en tirant une demi-couronne de son gousset ; je n'ai jamais vu une chance comme la vôtre, Jack ; vous gagnez à tout coup ; nous avons beau avoir de belles cartes, Charlot et moi, nous ne pouvons rien en faire. »

Cette remarque, ou peut-être le ton bourru dont elle fut faite, amusa tellement Charlot Bates, que ses éclats de rire tirèrent le juif de sa rêverie, et qu'il demanda de quoi il s'agissait.

« De quoi, Fagin ! s'écria Charlot ; je voudrais que vous eussiez vu la partie ; Tom Chitling n'a pas fait un point, et j'étais son partner contre le Matois et le Mort.

— Ah ! ah ! dit le juif avec un sourire qui montrait assez qu'il en comprenait sans peine la raison ; frottez-vous à eux, Tom, frottez-vous encore à eux.

— Merci, j'en ai assez comme cela, Fagin, répondit M. Chitling ; j'en ai mon comptant. Le Matois a une chance contre

laquelle il n'y a rien à faire.

— Ah ! ah ! mon cher, repartit le juif, il faut se lever bien matin pour gagner le Matois.

— Matin ! dit Charlot Bates ; il faut chausser ses bottes la veille, se mettre un télescope sur chaque œil et une lorgnette par derrière, si l'on veut le gagner. »

M. Dawkins reçut ces beaux compliments avec beaucoup de modestie et offrit de tirer la figure qu'on lui demanderait dans les cartes à point nommé, à un schelling le coup. Comme personne n'accepta le défi, et que sa pipe était finie, il s'amusa à dessiner sur la table un plan de Newgate avec le morceau de craie dont il s'était servi pour marquer les points ; tout en dessinant, il sifflait comme un serpent.

« Vous êtes ennuyeux comme la pluie, Tom ! dit-il après un long silence, en s'adressant à M. Chitling ; à quoi pensez-vous qu'il pense, Fagin !

— Comment le saurais-je ? répondit le juif en posant le soufflet. À ce qu'il a perdu, peut-être, ou bien à la maison de campagne qu'il vient de quitter. Ah ! ah ! est-ce cela ? mon cher.

— Pas le moins du monde, reprit le Matois sans laisser à M. Chitling le temps de répondre ; qu'en dis-tu, Charlot ?

— Je dis, moi, fit maître Bates en riant, qu'il était singulièrement tendre avec Betsy ; tenez ! voyez comme il rougit ! Dieu ! c'est-il possible ! en voilà un joyeux luron ! Tom Chitling amoureux ! Fagin, Fagin, c'te tête ! »

M. Bates, suffoquant à force de rire, à l'idée que M. Chitling fût victime d'une passion tendre, se renversa si vivement sur sa chaise qu'il perdit l'équilibre et tomba tout de son long sur le plancher, sans que cet accident diminuât en rien ses éclats de rire, qui recommencèrent de plus belle quand il se fut remis sur pied.

« Ne faites pas attention à ce qu'ils disent, mon cher, dit le juif en lançant un coup d'œil à M. Dawkins et en donnant à M. Bates une tape avec le soufflet ; Betsy est une jolie fille : attachez-vous à elle, Tom, attachez-vous à elle.

— Je n'ai qu'une chose à dire, Fagin, répondit M. Chitling en rougissant beaucoup ; c'est que cela ne regarde personne ici.

— Sans doute, dit le juif ; Charlot est un bavard ; ne faites pas attention à ce qu'il dit ; Betsy est une jolie fille ; faites tout ce qu'elle vous dira, Tom, et vous ferez fortune.

— La preuve que je fais tout ce qu'elle veut, répondit M. Chitling, c'est que c'est en suivant ses conseils que je me suis fait pincer ; mais ç'a été pour vous une bonne affaire, n'est-ce pas Fagin ? Et puis, qu'est-ce que six semaines à rester sous clef, il faut toujours en passer par là un jour où l'autre ; mieux vaut encore que ce soit l'hiver, quand vous avez moins l'occasion de faire une bonne petite promenade au dehors, hein, Fagin ?

— Ah ! sans doute, mon cher, dit le juif. Et ça vous serait bien égal d'y retourner, n'est-ce pas, Tom, demanda le Matois en faisant un signe au juif et à Charlot, pourvu que tout allât bien avec Betsy ?

— Eh bien, oui, ça me serait égal, répondit Tom avec colère ; je voudrais bien savoir qui est-ce qui pourrait en dire autant, hein, Fagin ?

— Personne, mon cher, dit le juif, pas un d'eux, Tom ; il n'y a que vous, soyez-en sûr.

— J'aurais pu me tirer d'affaire si j'avais voulu jaser sur elle, pas vrai, Fagin ? continua le pauvre dupe en colère ; je n'avais qu'un mot à dire, hein, Fagin ?

— Sans doute, mon cher, répondit le juif.

— Mais je n'ai pas bavardé, hein, Fagin ? demanda Tom, qui accumulait question sur question avec volubilité.

— Non, non, assurément, répondit le juif ; vous avez le cœur trop bien placé pour faire de ces choses-là : beaucoup trop, mon cher.

— Peut-être bien, répondit Tom en regardant autour de lui ; et si j'ai du cœur, il n'y a pas de quoi rire, hein, Fagin ? »

Le juif, s'apercevant que la moutarde montait au nez de M. Chitling, s'empressa de lui affirmer que personne ne se moquait de lui, et, comme preuve de ce qu'il avançait, il en appela au témoignage de maître Bates, le principal agresseur, mais malheureusement, au moment où Charlot ouvrait la bouche pour déclarer qu'il n'avait jamais été moins disposé à rire, il partit d'un tel éclat que M. Chitling, se croyant insulté, s'élança sans plus de cérémonie sur le rieur et lui lança un coup de poing que celui-ci eut l'adresse d'éviter, mais qui atteignit le facétieux vieillard en pleine poitrine, le fit chanceler et l'envoya contre la muraille, où

il resta quelques instants à reprendre haleine, tandis que M. Chitling faisait la plus piteuse mine du monde.

« Attention ! dit tout à coup le Matois, j'ai entendu le grelot. » Il prit la chandelle et gravit sans bruit l'escalier. La sonnette, agitée par une main impatiente, se fit entendre de nouveau. Bientôt le Matois rentra et, d'un air mystérieux, dit au juif quelques mots à l'oreille.

« Comment ! dit Fagin, il est seul ? » Le Matois fit signe que oui, et, mettant sa main devant la chandelle, il donna à entendre à Charlot Bates qu'il était temps de mettre un terme à ses élans de gaieté. Après avoir rempli ce devoir d'ami, il regarda fixement le juif et attendit ses ordres.

Le vieillard resta quelques instants à se mordre les doigts d'un air pensif. L'agitation de son visage annonçait qu'il craignait quelque mauvaise nouvelle. Enfin, il leva la tête.

« Où est-il ? » demanda-t-il.

Le Matois montra du doigt le plafond et fit mine de s'éloigner.

« Oui, dit le juif comme répondant à une question sous-entendue : fais-le descendre. Chut ! paix, Charlot ! doucement, Tom ! filez sans bruit. »

Charlot Bates et son récent antagoniste obéirent sur-le-champ à cette injonction de se retirer. Tout était silencieux quand le Matois descendit l'escalier, une chandelle à la main, suivi d'un homme en blouse, qui, après avoir jeté un regard effaré autour de la chambre, ôta une grosse cravate qui lui cachait le bas du visage, et laissa voir les traits du flambant Tobie Crackit, mais pâle, défiguré, la barbe longue et la chevelure en désordre.

« Comment ça va-t-il, Fagin ? dit le beau Tobie, en faisant un signe de tête au juif. Tiens ! Matois, mets ce cache-nez dans mon castor, que je sache où le trouver en m'en allant. Bien ! tu feras un fameux lapin, toi, et tu enfonceras les anciens. »

Tout en parlant, il releva sa blouse, mit les mains dans ses poches, approcha une chaise du feu et posa ses pieds sur les chenets.

« Voyez, Fagin, dit-il en montrant tristement ses bottes crottées, pas une goutte de cirage depuis… vous savez quand… Mais ne me regardez donc pas ainsi ! tout viendra, en son temps ; je ne peux pas causer d'affaires avant d'avoir bu et mangé ; ainsi donnez-moi de quoi me soutenir, et laissez-moi me faire une bosse tout tranquillement, pour la première fois depuis trois jours. »

Le juif fit signe au Matois de poser les vivres sur la table ; puis s'asseyant en face du voleur, il attendit qu'il lui plût d'entamer la conversation.

À en juger d'après les apparences, Tobie n'était pas près d'en venir là. Le juif se contenta d'observer patiemment sa physionomie, dans l'espoir d'y découvrir quelle nouvelle il apportait : ce fut en vain. Il avait l'air fatigué et abattu, mais son visage était aussi calme que d'habitude, et, malgré le désordre de sa tenue, le flambant Tobie Crackit avait l'air content de sa personne. Le juif, au comble de l'impatience, l'épiait à chaque bouchée, et parcourait la chambre en long et en large, dans un état d'agitation dont il n'était pas maître. Rien n'y fit. Tobie continua à manger sans faire attention à quoi que ce fût, jusqu'à ce qu'il fut hors d'état de manger davantage ; alors il fit sortir le Matois, ferma la porte, se versa un grog et se mit en mesure de commencer son récit.

« Pour commencer par le commencement, Fagin… dit Tobie.

— Oui, oui », interrompit le juif en rapprochant sa chaise.

M. Crackit fit une pause pour avaler son grog, et déclara que le gin était excellent ; puis posant ses pieds sur le devant de la cheminée, de manière à mettre ses bottes au niveau de ses yeux, il reprit tranquillement :

« Pour commencer par le commencement, comment va Guillaume ?

— Comment ? s'écria le juif en se levant brusquement.

— Vous n'en avez donc pas de nouvelles ? dit Tobie en pâlissant.

— Des nouvelles ! repartit le juif en frappant du pied avec fureur… Où sont-ils ! Sikes et l'enfant. Où sont-ils ? que sont-ils devenus ? où sont-ils cachés ? pourquoi ne sont-ils pas ici ?

— L'affaire a raté, dit timidement Tobie.

— Je le sais, répondit le juif en tirant de sa poche un journal. Et après ?

— On a fait feu et atteint l'enfant ; nous avons battu en retraite à travers champs, l'enfant entre nous deux… à vol d'oiseau, franchissant haies et fossés. On nous donnait la chasse. Miséricorde ! tout le pays était sur pied et les chiens à nos trousses.

— L'enfant ? dit le juif d'une voix étouffée.

— Guillaume l'avait pris sur son dos et filait comme le vent. Nous nous arrêtâmes pour le mettre entre nous deux ; il avait la tête pendante et il était glacé. Ceux qui nous poursuivaient

étaient sur nos talons. Chacun pour soi, quand il y va de la potence ; nous leur avons faussé compagnie et laissé le marmot étendu dans un fossé : mort ou vif, je n'en sais rien. »

Le juif n'écouta pas un mot de plus ; il poussa un affreux hurlement, s'arracha les cheveux et ne fit qu'un bond dans la rue.

q

Le vieillard avait gagné le coin de la rue avant de se remettre de l'émotion que lui avaient causée les nouvelles apportées par Tobie Crackit. Non seulement il n'avait pas ralenti son allure ordinaire ; mais il hâtait le pas encore plus que d'habitude, de l'air d'un homme effaré et en proie à une violente agitation ; une voiture lancée au galop faillit le renverser, et les cris des passants, à la vue du danger qu'il courait, lui firent gagner le trottoir. Après avoir évité autant que possible les grandes rues, et cheminé par des ruelles ou des passages obscurs, il atteignit enfin Snow-Hill. Là il se mit à marcher encore plus vite qu'auparavant, et ne ralentit sa course qu'après s'être engagé dans une cour, où, comme s'il se trouvait enfin dans son élément, il reprit son pas ordinaire et parut respirer plus à l'aise.

Au point de jonction entre Snow-Hill et Holborn-Hill, à main droite en sortant de la Cité, se trouve un passage étroit et sale qui mène à Saffron-Hill. Là, dans de misérables échoppes, vous pouvez voir d'énormes paquets de foulards d'occasion, de toute grandeur et de toute nuance. C'est là qu'habitent les receleurs qui les achètent des voleurs. Des centaines de ces foulards, fixés à des chevilles, pendent aux fenêtres ou au-dessus des portes ; à l'intérieur il y en a d'empilés par centaines sur des tablettes. Ce passage, ou plutôt cette colonie commerciale, a une existence qui lui

est propre, son barbier, son café, sa taverne, sa boutique de friture. C'est pour tous les filous de bas étage un véritable marché, visité de grand matin ou le soir, entre chien et loup, par des marchands silencieux, qui traitent leurs affaires dans d'obscures arrière-boutiques, et s'en vont à la dérobée comme ils sont venus. Là le marchand d'habits, le rapiéceur de savates, le marchand de chiffons, étalent leur marchandise comme une enseigne pour le filou, et des tas d'os et de ferrailles, des lambeaux d'étoffes de laine ou de toile, pourrissent ou se rouillent dans des caves humides et noires.

C'était dans ce passage que le juif venait d'entrer ; il était bien connu des sales habitants du lieu, car tous ceux qui étaient en vedette sur le pas de la porte, vendeurs ou acheteurs, le saluaient familièrement d'un signe de tête quand il passait. Il répondit de la même manière à leur salut, mais ne s'arrêta qu'au bout du passage, pour adresser la parole à un brocanteur de petite stature, assis, autant du moins qu'il pouvait y entrer, dans un fauteuil d'enfant, et fumant sa pipe devant sa boutique.

« En vérité, monsieur Fagin, rien que de vous voir il y a de quoi guérir d'une ophtalmie, répondit le respectable négociant au juif qui lui demandait des nouvelles de sa santé.

— Le voisinage était un peu trop chaud, Lively, dit Fagin en relevant ses sourcils et en se croisant les bras.

— C'est vrai ! j'ai déjà entendu des gens s'en plaindre à plusieurs reprises, répondit le brocanteur, mais cela se refroidit bien vite ; ne trouvez-vous pas ? »

Fagin fit un signe de tête affirmatif, et étendant la main dans la direction de Saffron-Hill :

« Y a-t-il quelqu'un là-bas ce soir ? demanda-t-il.

— Aux Trois-Boîteux ? » demanda l'homme.

Le juif fit signe que oui.

« Attendez, poursuivit le marchand en cherchant dans sa tête ; ils sont bien une demi-douzaine, à ma connaissance ; je ne crois pas que votre ami soit du nombre.

— Sikes n'y est pas, je suppose ? demanda le juif d'un air désappointé.

— Non est ventus, il n'est pas venu, comme disent les gens de loi, répondit le petit homme en secouant la tête et en prenant un air singulièrement rusé. Avez-vous quelque chose ce soir qui puisse faire mon affaire ?

— Rien ce soir, dit le juif en s'éloignant.

— Allez-vous aux Trois-Boîteux, Fagin ? dit le petit homme en le rappelant ; attendez, j'ai envie d'aller y faire un tour avec vous ! »

Le juif tourna la tête et lui fit signe de la main qu'il préférait être seul ; et d'ailleurs, comme le petit homme ne pouvait pas aisément sortir de sa chaise, l'enseigne des Trois-Boîteux fut pour cette fois privée de l'avantage de la présence de M. Lively ; dans le temps qu'il lui fallut pour se lever, le juif avait disparu. M. Lively, après s'être dressé inutilement sur la pointe des pieds dans l'espoir de l'apercevoir encore, s'enfonça de nouveau dans sa petite chaise, et après avoir échangé avec une dame, dans la boutique en face, un signe de tête qui exprimait le doute et la défiance, il reprit sa pipe et se remit gravement à fumer.

Les Trois-Boîteux, ou plutôt les Boiteux, enseigne bien connue de tous les habitués du lieu, était cette même taverne où M. Sikes et son chien ont déjà figuré. Fagin fit un signe rapide à un homme assis au comptoir, monta l'escalier, ouvrit une porte, se glissa doucement dans la salle, et jeta un regard inquiet autour de lui, en mettant sa main au-dessus de ses yeux, comme s'il cherchait quelqu'un.

La salle était éclairée par deux becs de gaz dont la lueur ne pouvait être aperçue du dehors, grâce aux volets bien fermés et aux rideaux d'un rouge passé soigneusement tirés devant la fenêtre. Le plafond était noirci, pour que la fumée des lampes n'en altérât pas la couleur.

La salle était pleine d'un nuage de tabac si épais, qu'en entrant on ne pouvait presque rien distinguer ; par degrés cependant, quand la porte, en s'ouvrant, laissait échapper un peu de fumée, on découvrait un bizarre assemblage de têtes, aussi confus que les sons qui venaient frapper l'oreille ; l'œil s'accoutumait peu à peu à ce spectacle, et finissait par distinguer une nombreuse société d'hommes et de femmes, entassés autour d'une longue table, à l'extrémité de laquelle siégeait un président, tenant à la main un marteau, insigne de ses fonctions. Dans un coin, devant un méchant piano, était assis une espèce d'artiste, au nez violet, et dont la figure était soigneusement empaquetée à cause d'une fluxion.

Au moment où Fagin se glissait doucement dans la salle, l'artiste, promenant ses doigts sur le clavier en manière de prélude, occasionna une rumeur générale. Tout le monde demandait une chanson ; quand le vacarme fut apaisé, une jeune femme vint divertir le public en chantant une ballade en quatre couplets, entre

chacun desquels l'accompagnateur reprenait le refrain en jouant de toute sa force. Quand ce fut fini, le président fit un signe d'approbation ; puis des artistes, placés à sa droite et à sa gauche, entamèrent un duo qu'ils chantèrent aux grands applaudissements de la compagnie.

Il était curieux d'observer quelques-unes des figures qui se détachaient de ce groupe. Il y avait d'abord le président, qui n'était autre que le maître de céans, homme à mine rébarbative et de formes athlétiques, qui, tandis qu'on chantait, roulait ses yeux en tous sens, et qui, tout en ayant l'air de se laisser aller au plaisir de la musique, avait l'œil sur tout ce qu'on faisait, et prêtait l'oreille à tout ce qui se disait, et, en vérité, il avait l'œil perçant et l'oreille fine. Près de lui étaient les chanteurs, recevant avec indifférence les compliments qu'on leur adressait, et avalant successivement une douzaine de grogs, que leur passaient leurs plus véhéments admirateurs. Dans l'assistance, les figures portaient l'empreinte des vices les plus abjects, et attiraient l'attention à force d'être repoussantes. La ruse, la férocité, l'ivresse à tous les degrés, s'y montraient sous l'aspect le plus hideux. Des femmes, des jeunes filles à la fleur de l'âge, mais flétries par le vice, souillées de débauches et de crimes, formaient la partie la plus triste et la plus sombre de cet affreux tableau.

Fagin, que rien de tout cela ne pouvait émouvoir, passait rapidement en revue toutes les figures, mais, à ce qu'il paraît, sans rencontrer celle qu'il cherchait. Il parvint enfin à attirer sur lui l'œil de l'individu qui présidait, lui fit de la main un léger signe, et sortit de la salle à pas de loup comme il y était entré.

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Fagin ? demanda l'homme, qui était sorti sur-le-champ derrière le juif. Ne voulez-

vous pas nous tenir compagnie ? Tout le monde en serait ravi, bien sûr. »

Le juif secoua la tête d'un air d'impatience et dit à voix basse :

« Est-il ici ?

— Non, répondit l'homme.

— Et pas de nouvelles de Barney ? demanda Fagin.

— Aucune, répondit le maître du cabaret des Trois-Boîteux, car c'était lui-même. Il ne bougera pas jusqu'à ce que tout soit apaisé. Soyez sûr qu'on est sur leur piste, et que, s'il se montrait, il serait coffré bien vite. Tout va bien pour Barney ; autrement j'aurais entendu parler de lui : je jurerais que Barney est en train de se tirer d'affaire le mieux du monde. Il n'est pas gêné, allez.

— Viendra-t-il ce soir ? demanda le juif en insistant tout particulièrement sur le mot il.

— Monks, n'est-ce pas ? demanda le cabaretier avec hésitation.

— Chut ! fit le juif. Oui.

— Sans doute, répondit l'homme en tirant une montre d'or de son gousset. Je croyais même qu'il viendrait plus tôt ; si vous voulez attendre dix minutes, il sera…

— Non, non, se hâta de dire le juif, comme si, malgré son désir de voir la personne en question, il éprouvait quelque soulagement à ne pas la rencontrer. Dites-lui que je suis venu pour le voir, et qu'il vienne chez moi ce soir. Non, plutôt demain : puisqu'il n'est pas ici, il sera bien temps demain.

— C'est bien ! dit l'homme ; il n'y a rien de plus à dire ?

— Pas un mot pour l'instant, dit le juif en descendant l'escalier.

— À propos, dit l'autre à voix basse, en se penchant sur la rampe, quel bon moment ce serait pour faire une vente ! Philippe Barker est là, et tellement ivre qu'un enfant pourrait le mettre dedans.

— Ah ! ah ! dit le juif en levant la tête, mais ce n'est pas le moment d'en finir avec Barker ; il a encore quelque chose à faire avant que nous lui réglions son compte ; ainsi allez rejoindre la compagnie, mon cher, et dites-leur de mener joyeuse vie, tandis qu'ils sont en vie ; ha ! ha ! »

Le cabaretier se mit aussi à rire, et alla rejoindre ses hôtes. Le juif ne fut pas plus tôt seul que sa physionomie reprit son expression inquiète et agitée. Après un instant de réflexion, il prit un cabriolet et se fit conduire du côté de Bethnal-Green. Il descendit à un quart de mille environ de la demeure de M. Sikes, et fit à pied le reste du trajet.

« Maintenant, murmura-t-il en frappant à la porte, à nous deux, ma fille, et, si l'on trame ici quelque complot ténébreux, je saurai bien vous faire jaser, toute futée que vous êtes. »

On dit à Fagin que Nancy était dans sa chambre ; il gravit sans bruit l'escalier et entra sans frapper ; la jeune fille était seule, la tête appuyée sur la table, les cheveux épars.

« Elle a bu, pensa le juif, ou peut-être a-t-elle du chagrin. »

Tout en faisant cette réflexion, le vieux juif se retourna pour fermer la porte, et le bruit réveilla la jeune fille. Elle le regarda dans le blanc des yeux, lui demanda s'il y avait du nouveau, et écouta le récit qu'il lui fit des aventures de Tobie Crackit ; quand il eut fini, elle reprit sa première attitude, la tête sur la table, et ne dit pas un mot. Elle poussa le chandelier avec impatience, et une fois ou deux, en changeant de position avec un mouvement saccadé et nerveux, elle frotta ses pieds sur le plancher ; mais ce fut tout.

Pendant ce silence, le juif promenait autour de la chambre des regards inquiets, comme pour s'assurer que Sikes n'était pas revenu en cachette ; satisfait sans doute de son examen, il toussa deux ou trois fois et essaya à plusieurs reprises d'engager la conversation ; mais la jeune fille ne fit pas plus attention à lui que s'il n'y était pas. Il finit par faire une dernière tentative, et, se frottant les mains, il lui dit du ton le plus caressant :

« Où penses-tu que Guillaume puisse être maintenant, ma chère ? »

La jeune fille murmura d'une voix plaintive et à peine intelligible qu'elle n'en savait rien ; elle avait l'air de sangloter.

« Et l'enfant ? dit le juif, fixant les yeux sur elle pour lire dans l'expression de son visage. Pauvre petit être ! abandonné dans un fossé ! Nancy ! qu'est-ce que tu dis de ça ?

— L'enfant ! dit-elle en levant vivement la tête, l'enfant est mieux où il est que parmi nous ; et, pourvu qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour Guillaume, je souhaite qu'il soit mort dans le fossé, et que ses pauvres os y blanchissent.

— Comment ! s'écria le juif stupéfait.

— Oui, c'est comme cela, reprit la jeune fille en le regardant fixement. Je serais heureuse de ne plus le voir et de savoir que ses épreuves sont terminées. Je ne puis supporter de l'avoir autour de moi ; sa vue seule me fait prendre en haine et moi-même, et vous tous.

— Fi ! dit le juif avec dédain ; tu es ivre, ma fille.

— Moi ! dit-elle avec amertume ; ce n'est pas votre faute si je ne le suis pas ; vous ne demanderiez pas mieux que de me voir toujours en cet état, excepté peut-être en ce moment. Il paraît que l'humeur où vous me trouvez n'est pas de votre goût, n'est-ce pas ?

— Non ! répliqua le juif avec colère ; elle n'est pas de mon goût du tout.

— Eh bien ! que voulez-vous y faire ? répondit la jeune fille en riant.

— Ce que je veux y faire ! s'écria le juif, exaspéré de l'obstination inattendue de son interlocutrice, et des désagréments de la soirée ; tu vas voir ce que je veux y faire ; écoute-moi, carogne ! Écoute-moi bien, moi qui n'ai que trois mots à dire pour étrangler Sikes aussi sûrement que si je tenais en ce moment son cou de taureau entre mes mains. S'il revient, et qu'il ne ramène pas l'enfant, s'il l'a laissé échapper, s'il ne me le rend pas mort ou vif, assassine-le toi-même si tu veux lui épargner la potence, et cela dès qu'il aura mis le pied dans cette chambre, ou, crois-moi, il sera trop tard.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria involontairement la jeune fille.

— Ce que tout cela veut dire ? continua Fagin en fureur, voici… Quand cet enfant peut me valoir des centaines de livres sterling, dois-je perdre une chance si heureuse, un profit assuré, par la faute d'une bande d'ivrognes à qui je pourrais couper le sifflet, et me mettre à la merci d'un brigand à qui il ne manque que la volonté, mais qui a le pouvoir de… de… »

Le vieillard était hors d'haleine et balbutiait ; tout à coup son accès de colère s'apaisa, et son maintien changea complètement. Lui, qui, un instant auparavant, était là se tordant les mains, respirant à peine, les yeux hagards, le visage pâle de fureur, se laissa tomber sur une chaise et, s'affaissant sur lui-même, trembla de crainte de s'être trahi. Après un court silence, il se hasarda à jeter les yeux sur sa compagne, et parut un peu rassuré en la voyant dans la même attitude insouciante où il l'avait trouvée en entrant.

« Nancy, ma chère ! grommela le juif, en reprenant sa voix ordinaire : as-tu fait attention à ce que je t'ai dit ?

— Ne me fatiguez pas, Fagin ! répondit la jeune fille en levant nonchalamment la tête ; si Guillaume n'a pas réussi cette fois-ci, il réussira un autre jour ; il a fait pour vous plus d'un bon coup, et il en fera bien d'autres quand il le pourra. À l'impossible nul n'est tenu ; ainsi, n'en parlons plus.

— Et cet enfant, ma chère ? dit le juif, se frottant les mains avec une vivacité nerveuse.

— L'enfant doit courir les mêmes chances que les autres, interrompit Nancy ; d'ailleurs, je le répète, j'espère qu'il est mort et à l'abri de tous les maux… Pourvu toutefois qu'il n'arrive rien à Guillaume ! Mais puisque Tobie s'en est tiré, il est assez probable qu'il a échappé aussi ! car il en vaut bien deux comme Tobie.

— Et pour ce que je vous disais, ma chère ?… demanda le juif, en fixant sur la jeune fille un œil scrutateur.

— Il faudra me le répéter, si c'est quelque chose que vous voulez que je fasse, répondit Nancy ; et encore, dans ce cas, vous feriez mieux d'attendre à demain : vous m'avez réveillée un instant, mais je sens que je redeviens stupide. »

Fagin lui fit encore plusieurs questions pour s'assurer qu'elle n'avait pas fait son profit de ses imprudentes insinuations ; mais elle y répondit si naturellement, et resta si impassible sous les regards investigateurs du juif, que celui-ci fut pleinement affermi dans l'opinion qu'il avait eue dès l'abord, que la jeune fille avait abusé des spiritueux. En effet, Nancy n'était pas exempte d'un défaut très commun chez les élèves du juif, et auquel, dès l'enfance, on les poussait plus qu'on ne les en détournait. Le désordre de sa tenue, et une forte odeur de genièvre répandue dans la chambre, venaient à l'appui de cette supposition ; et quand, après un instant d'énergie, elle fut retombée dans sa torpeur, tantôt versant des larmes, tantôt s'écriant : « Enfin, il ne faut jamais désespérer ! » en proférant des paroles incohérentes, M. Fagin, qui avait beaucoup d'expérience dans ces matières, vit, à sa grande satisfaction, qu'elle était à cent lieues de ce qu'il avait craint.

Rassuré par cette découverte et ayant atteint le double but qu'il se proposait, d'informer la jeune fille des nouvelles qu'il venait d'apprendre et de s'assurer de ses propres yeux que Sikes n'était pas de retour, M. Fagin reprit le chemin de sa demeure, laissant Nancy assoupie, la tête appuyée sur la table.

Il était environ une heure du matin ; la nuit était sombre, le froid piquant ; rien n'invitait le juif à s'amuser en route : la bise, qui desséchait les rues, semblait en avoir balayé les passants aussi bien que la poussière et la boue ; il n'y avait presque personne dehors, et le peu de gens attardés dans les rues regagnaient en hâte leur logis ; le vent soufflait précisément dans la figure du juif, qui s'en allait fendant l'air en tremblant et grelottant à chaque nouveau coup de vent.

Arrivé au coin de la rue qu'il habitait, il fouillait déjà dans sa poche pour en tirer la clef de sa maison, quand un individu sortit de dessous un auvent obscur, traversa la rue et se glissa jusqu'à lui sans être aperçu.

« Fagin ! murmura une voix à son oreille.

— Ah ! dit le juif en se retournant vivement, est-ce…

— Oui ! interrompit brusquement l'étranger. Voilà deux heures que je suis là à me morfondre ; où diable étiez-vous donc ?

— À vos affaires, mon cher, répondit le juif en regardant son compagnon avec embarras, et en ralentissant le pas. À vos affaires, toute la soirée.

— Bah ! vraiment ! dit l'étranger avec ironie. Eh bien ! quel résultat ?

— Rien de bon, dit le juif.

— Rien de mauvais ? j'espère », dit l'étranger en s'arrêtant court, et en jetant sur son compagnon un regard inquiet.

Le juif secoua la tête et allait répondre, quand l'étranger, l'interrompant, se dirigea vers la maison devant laquelle ils étaient arrivés tout en causant, et lui fit observer qu'il valait mieux s'entretenir à couvert ; qu'il était gelé d'avoir fait si longtemps le pied de grue, et que le vent lui coupait la figure.

Fagin semblait assez disposé à s'excuser de recevoir un visiteur à cette heure indue, et marmotta qu'il n'avait pas de feu ; mais son compagnon réitéra sa demande d'une manière si péremptoire, que l'autre ouvrit la porte et pria l'étranger de la fermer doucement, tandis que lui-même allumerait une chandelle.

« Il fait noir ici comme dans un four, dit l'homme en faisant quelques pas à tâtons ; dépêchez-vous. Je n'aime pas ces ténèbres.

— Fermez la porte », dit Fagin à voix basse du bout de l'allée.

Comme il parlait, elle se ferma avec grand bruit.

« Ce n'est pas moi qui l'ai poussée, dit l'inconnu, en cherchant à se diriger dans l'obscurité ; c'est le vent, ou bien elle s'est fermée toute seule ; il n'y a pas de milieu. Dépêchez-vous de m'éclairer, ou je me casserai la tête quelque part dans cette maudite caverne. »

Fagin descendit sans bruit l'escalier de la cuisine, et revint bientôt avec une chandelle allumée, après s'être assuré que Tobie Crackit dormait profondément dans la salle basse, et les jeunes

filous dans la pièce de devant. Il fit signe à l'inconnu de le suivre, et le précéda en haut de l'escalier.

« Nous pouvons nous dire ici le peu que nous avons à nous dire, mon cher, dit le juif en poussant une porte qui donnait sur le palier ; comme il y a des trous aux volets, et que nous ne laissons jamais apercevoir de lumière aux voisins, nous laisserons la chandelle sur l'escalier. Par ici ! »

Le juif se baissa, posa la chandelle sur la dernière marche, juste en face de la porte, et entra le premier dans la chambre, où il n'y avait pas d'autre meuble qu'un fauteuil cassé, et derrière la porte, un vieux canapé qui n'était seulement pas recouvert. L'étranger s'y jeta de l'air d'un homme épuisé de fatigue, et le juif ayant approché son fauteuil, ils se trouvèrent assis en face l'un de l'autre. L'obscurité n'était pas complète, car la porte était entrouverte, et la chandelle, posée sur l'escalier, projetait une faible lueur sur le mur au fond de la chambre.

Ils causèrent quelque temps à voix basse ; bien qu'on n'eût pu saisir dans leur conversation que quelques mots par-ci par-là, un témoin, ce serait facilement aperçu que Fagin avait l'air de se défendre contre certaines observations de l'étranger, et que celui-ci était en proie à une violente irritation. Il y avait à peu près un quart d'heure qu'ils causaient ainsi, quand Monks (nom par lequel le juif avait plusieurs fois désigné l'inconnu durant l'entretien), dit en élevant un peu la voix :

« Je vous répète que cela a été mené en dépit du bon sens. Pourquoi ne pas l'avoir gardé ici avec les autres ? Pourquoi n'en avoir pas fait tout de suite un méchant petit filou ?

— Mais écoutez-moi donc ! s'écria le juif en haussant les épaules.

— Allez-vous me conter que vous ne l'auriez pas pu, si vous l'aviez voulu ? demanda Monks d'un ton bourru. N'en êtes-vous pas venu à bout vingt fois avec d'autres garçons ? Si vous aviez eu un an de patience, tout au plus, n'auriez-vous pas pu le faire condamner et déporter bel et bien, peut-être pour la vie ?

— À qui cela eût-il profité ? mon cher, demanda humblement le juif.

— À moi, répondit Monks.

— Mais pas à moi, dit le juif d'un air soumis ; il pouvait me devenir utile. Quand il y a deux parties intéressées dans une affaire, il est de toute justice que l'on consulte l'intérêt de l'une et de l'autre ; n'est-ce pas vrai, mon bon ami ?

— Et après ? demanda Monks d'un air boudeur.

— J'ai vu qu'il n'était pas facile de le mettre à la besogne, reprit le juif ; il n'était pas du tout comme les autres enfants qui se trouvent dans la même position.

— Non, malédiction ! murmura Monks ; autrement il y a longtemps qu'il serait voleur.

— Je n'avais pas de prise sur lui pour le convertir, continua le juif en observant avec inquiétude la mine de son compagnon, il n'avait jamais mis la main dans le sac ; je n'avais nul moyen de l'effrayer, comme nous faisons toujours dans les commencements ; autrement nous perdons notre peine. Que pouvais-je faire ? L'envoyer en course avec le Matois et Charlot : nous en

avons eu assez comme cela la première fois, mon cher ; j'en ai assez tremblé pour nous tous.

— Ce n'est pas ma faute, observa Monks.

— Non, non, mon ami, reprit le juif ; et je ne m'en plains pas, parce que, si cela n'était pas arrivé, vous n'auriez jamais eu occasion de faire attention à cet enfant, et vous n'en seriez pas venu à découvrir que c'était lui que vous cherchiez. C'est pour vous que je l'ai rattrapé au moyen de Nancy, et maintenant c'est elle qui commence à prendre parti pour lui.

— Eh bien ! étranglez-la, cette fille, dit Monks avec impatience.

— Ce n'est pas le moment, mon cher, répondit le juif en souriant, et d'ailleurs ce genre d'affaire n'est pas de notre ressort, autrement je l'aurais fait un de ces jours avec plaisir ; mais je connais bien ces filles-là, allez, Monks. L'enfant n'aura pas plutôt commencé à prendre cœur au métier qu'elle ne s'en souciera pas plus que d'un morceau de bois. Vous voulez qu'il soit voleur ; s'il est vivant, je puis vous promettre de le dresser, et si… si… dit le juif en s'approchant tout près de Monks… ce n'est pas probable ; mais enfin, pour mettre les choses au pire… s'il était mort…

— Ce ne serait pas ma faute, interrompit Monks d'un air d'épouvante, en serrant d'une main tremblante le bras du juif. Songez-y bien, Fagin, je n'y serais pour rien. Tout, sauf la mort, vous ai-je dit dès le début ; je ne veux pas verser de sang, ça se découvre toujours, et d'ailleurs on a toujours un fantôme près de soi ; s'il a été tué, ce n'est pas ma faute, entendez-vous ? Maudit soit cet infernal repaire ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi donc ? s'écria le juif en saisissant à bras-le-corps le poltron qui venait de se jeter à ses pieds. Où ? qu'est-ce ?

— Là bas ! répondit l'autre en indiquant de l'œil le mur en face. L'ombre… J'ai vu l'ombre d'une femme, avec un manteau et un chapeau, passer comme un trait le long de la boiserie. »

Le juif lâcha Monks, et ils s'élancèrent précipitamment hors de la chambre. La chandelle, agitée par le courant d'air, était toujours à l'endroit où on l'avait posée et leur permit de voir l'escalier vide et leur visage pâle d'effroi. Ils écoutèrent attentivement, mais un profond silence régnait dans toute la maison.

« Vous l'avez rêvé ! dit le juif en prenant la lumière et en se tournant vers son compagnon.

— Je jurerais que je l'ai vue ! répondit Monks tremblant de tous ses membres ; elle se penchait en avant quand je l'ai aperçue, et quand j'ai parlé elle a disparu. »

Le juif regarda avec dédain le visage blême de Monks, en lui disant de le suivre s'il voulait, et monta l'escalier. Ils visitèrent toutes les chambres ; elles étaient toutes froides, nues et vides ; ils descendirent dans l'allée, puis dans la cave ; l'humidité suintait le long des murs verdâtres ; les traces de limaces et de colimaçons brillaient à la lumière ; mais partout un silence de mort.

« Êtes-vous rassuré maintenant ? dit le juif quand ils eurent regagné l'allée ; sauf nous deux, il n'y a pas une âme dans la maison, excepté Tobie et les garçons, et ils sont en lieu sûr ; voyez plutôt ! »

À l'appui de ces paroles, le juif tira deux clefs de sa poche, et ajouta que, pour prévenir toute allée et venue indiscrète pendant

l'entretien, il avait mis son monde sous clef.

Tant de preuves réunies calmèrent l'effroi de M. Monks ; ses affirmations étaient devenues de moins en moins positives, à mesure qu'ils avançaient dans leurs recherches sans rien découvrir ; il finit par rire de sa terreur, et déclara que c'était apparemment une illusion de son imagination ; il refusa pourtant de renouer la conversation, et se souvint tout à coup qu'il était deux heures du matin. En conséquence, nos deux aimables personnages prirent congé l'un de l'autre.

q

Chapitre 27 Pour réparer une impolitesse criante du premier chapitre, qui avait planté là une dame, sans cérémonie.

Comme il ne serait nullement convenable à un humble auteur de faire attendre, selon son bon plaisir, un personnage aussi élevé que l'est un bedeau, le dos au feu et les pans de son habit relevés sous ses bras, et qu'il serait encore plus malséant et plus indigne de la galanterie d'un écrivain qui sait vivre, de traiter avec la même négligence une dame sur laquelle le bedeau avait laissé tomber un regard affectueux et tendre, et à l'oreille de laquelle il avait murmuré de ces douces paroles, qui, venant d'un tel personnage, eussent agréablement ému le cœur d'une jeune fille ou d'une femme de n'importe quelle condition, l'historien consciencieux qui écrit ses lignes, fidèle à ses sentiments de respect et de vénération pour ceux qui exercent ici-bas une grande et impor-

tante autorité, se hâte de faire amende honorable, de leur rendre le respect que leur position réclame, et de les traiter avec tous les égards que leur rang élevé et par conséquent leurs grandes qualités réclament impérieusement de lui. Dans ce but, il avait eu l'intention de taire ici une dissertation sur le droit divin des bedeaux, et de démontrer qu'un bedeau ne saurait mal faire, le tout pour le plaisir et l'utilité du lecteur consciencieux ; mais il est malheureusement forcé, faute de temps et de place, d'ajourner ce projet pour une meilleure occasion. Dès qu'elle s'offrira, il sera en mesure de démontrer qu'un bedeau, dans la plénitude de ses fonctions, c'est-à-dire un bedeau paroissial, attaché à un dépôt de mendicité paroissial et à une église paroissiale, est, en vertu de ses fonctions, doué de toutes les qualités, disons mieux, de toutes les perfections de la nature humaine et que les bedeaux attachés aux administrations, aux cours de justice ou aux succursales, sont à cent lieues de ces perfections : les bedeaux des succursales occupent, il est vrai, le second rang, mais il y a un abîme entre le second et le premier.

M. Bumble avait donc compté et recompté les cuillers à thé, pesé et repesé la pince à sucre, examiné scrupuleusement le pot au lait, et procédé à l'inspection minutieuse du mobilier, jusqu'à s'assurer de la manière dont les chaises étaient rembourrées. Il avait bien renouvelé cet examen cinq ou six fois avant de songer que Mme Corney allait rentrer. Une idée en amène une autre ; et, comme nul bruit n'indiquait le retour de Mme Corney, M. Bumble s'imagina qu'il ne pouvait mieux faire pour passer le temps que de satisfaire complètement sa curiosité, et de jeter un rapide coup d'œil dans la commode de Mme Corney.

Il approcha d'abord son oreille du trou de la serrure pour s'assurer que personne ne venait, puis, commençant par le bas, il procéda à la visite de trois longs tiroirs, bien garnis d'effets en bon état, soigneusement recouverts d'une couche de journaux, parsemés de lavande sèche. À cette vue, M. Bumble parut enchanté ; il arriva, dans le cours de ses recherches, au tiroir du haut, à main droite, où était la clef, et aperçut une petite boîte bien fermée ; il la secoua, et elle fit entendre un son métallique fort agréable ; cela fait, M. Bumble regagna lentement la cheminée, reprit sa première attitude, et dit d'un air grave et résolu : « Mon parti est pris ! » Après cette exclamation remarquable, il se mit à balancer sa tête comme un homme content de lui, et à contempler ses jambes, de profil, d'un air satisfait.

Il était encore en train de s'admirer quand Mme Corney entra précipitamment dans la chambre, se jeta, hors d'haleine, sur une chaise près du feu, et mit une main sur ses yeux, l'autre sur son cœur, comme une femme qui étouffe.

« Madame Corney, dit M. Bumble en se penchant sur la matrone ; qu'y a-t-il, madame ? Vous serait-il arrivé quelque chose, madame ? Répondez-moi, je vous en conjure. Je suis sur, sur des… » M. Bumble, dans son trouble, ne trouva pas de suite le mot « charbons » ; aussi dit-il : « Je suis sur des bouteilles cassées.

— Oh ! monsieur Bumble, dit la dame, j'ai été si bouleversée.

— Bouleversée ! madame, s'écria M. Bumble… Qui aurait eu l'audace de ?… Je comprends ! ajouta-t-il en reprenant son air majestueux ; ce sont ces horreurs de pauvresses !

— C'est affreux d'y penser ! dit la dame en frissonnant.

— Alors n'y pensez plus, madame, répondit M. Bumble.

— Je n'en puis plus, dit la dame en pleurnichant.

— Alors, prenez quelque chose, madame, dit M. Bumble de sa voix la plus douce. Un peu de vin ?

— Pour rien au monde ! répondit Mme Corney. Impossible… Oh ! le rayon du haut, à droite. Oh ! »

En même temps la bonne dame montrait du doigt l'armoire et retombait dans ses spasmes. M. Bumble s'élança vers l'armoire, prit une bouteille verte sur le rayon indiqué, remplit une tasse à thé de la liqueur qu'elle contenait, et l'approcha des lèvres de la dame.

« Je suis mieux à présent », dit Mme Corney en retombant dans son fauteuil, après avoir vidé la tasse à moitié.

M. Bumble leva pieusement les yeux au plafond en signe d'actions de grâce, puis les reporta sur la tasse et se mit à flairer la liqueur.

« C'est de la menthe poivrée, dit Mme Corney d'une voix faible en souriant agréablement au bedeau. Goûtez-la : il y a un peu… un peu d'autre chose avec. »

M. Bumble goûta le breuvage d'un air indécis, fit claquer ses lèvres, le goûta de nouveau et vida la tasse.

« C'est très réconfortant, dit Mme Corney.

— Très réconfortant, en effet, madame, dit le bedeau ; puis il approcha sa chaise de celle de la matrone, et lui demanda d'une voix tendre ce qui lui était arrivé de fâcheux.

— Rien, répondit Mme Corney : c'est que je suis une créature si impressionnable, si sensible, si faible !

— Oh non ! pas faible, madame, répliqua M. Bumble en rapprochant encore sa chaise : est-ce que vous êtes une faible créature, madame Corney ?

— Nous sommes tous de faibles créatures, dit Mme Corney, émettant un principe général.

— C'est bien vrai », dit le bedeau.

Pendant une ou deux minutes on garda le silence de part et d'autre, et au bout de ce temps M. Bumble avait donné raison au principe, en ramenant son bras gauche, du dos de la chaise de la matrone, où il l'avait d'abord posé, autour de la taille de la dame, qu'il enlaça peu à peu.

« Nous sommes tous de faibles créatures », dit M. Bumble.

Mme Corney soupira.

« Ne soupirez pas, madame Corney, dit M. Bumble.

— C'est plus fort que moi, dit Mme Corney, et elle poussa un nouveau soupir.

— Cette chambre est très confortable, madame, dit M. Bumble en promenant ses regards autour de lui. Une autre chambre ajoutée à celle-ci ferait un appartement complet.

— Ce serait trop pour une seule personne, murmura la dame.

— Oui, mais pas trop pour deux, reprit M. Bumble d'une voix tendre : qu'en dites-vous, madame Corney ? »

À ces mots du bedeau, Mme Corney baissa la tête, et le bedeau baissa aussi la sienne pour voir la figure de Mme Corney.

Celle-ci, avec beaucoup de présence d'esprit, détourna la tête et dégagea sa main pour chercher son mouchoir, puis la remit insensiblement dans celle de M. Bumble.

« L'administration vous fournit le charbon, n'est-ce pas ? demanda le bedeau en serrant affectueusement la main de Mme Corney.

— Et la chandelle, répondit Mme Corney en rendant légèrement la pression.

— Le charbon, la chandelle et le logement, dit M. Bumble. Oh ! madame Corney, vous êtes un ange. »

La dame ne put tenir contre cet élan de tendresse. Elle tomba dans les bras de M. Bumble, et celui-ci, dans son émotion, déposa un baiser passionné sur le chaste nez de la matrone.

« Quelle perfection paroissiale ! s'écria M. Bumble avec transport. Vous savez, mon adorée, que M. Slout va plus mal ce soir.

— Oui, répondit timidement Mme Corney.

— Il ne passera pas la semaine, à ce que dit le médecin, poursuivit M. Bumble. Il est à la tête de cette maison ; sa mort amènera une vacance, et il faudra pourvoir à la vacance. Oh ! madame Corney ! quelle perspective ! quelle occasion pour unir deux cœurs et ne faire qu'un ménage ! »

Mme Corney sanglota.

« Dites le petit mot ! continua M. Bumble en se penchant vers cette beauté timide. Prononcez-le seulement, ce tout petit mot, ma charmante Corney !

— Ou….i…, soupira la matrone.

— Un autre encore, continua le bedeau. Surmontez votre émotion pour me répondre encore un mot seulement… À quand la chose ? »

Deux fois Mme Corney essaya de parler, et deux fois la voix lui manqua. Enfin, rappelant tout son courage, elle jeta ses bras autour du cou de M. Bumble, en lui disant : « Aussitôt que vous voudrez, car il est impossible de vous résister, mon cher petit canard. »

Les affaires étant ainsi réglées à l'amiable et à la satisfaction des deux parties contractantes, on ratifia solennellement la convention en vidant une nouvelle tasse de menthe poivrée, qui ne pouvait pas venir plus à propos dans l'état d'agitation et d'émotion où se trouvait la dame. Tout en versant la liqueur, elle informa M. Bumble de la mort de la vieille femme.

« Très bien, dit le bedeau en savourant sa menthe poivrée ; je vais passer, en m'en allant, chez Sowerberry, pour qu'il envoie le cercueil demain matin. Est-ce que c'est cela qui vous a fait peur, mon amour ?

— Pas précisément, mon ami, répondit évasivement la matrone.

— Il faut pourtant que ce soit quelque chose, mon amour, dit M. Bumble en insistant ; ne voulez-vous pas le dire à votre Bumble ?

— Pas maintenant, répondit-elle ; un de ces jours, quand nous serons mariés, mon ami.

— Quand nous serons mariés ! s'écria M. Bumble. Est-ce que par hasard un de ces mendiants-là aurait eu l'impudence de…

— Non, non, cher ami, se hâta de dire la matrone.

— Si je le croyais, continua M. Bumble, si je pouvais supposer que l'un de ces misérables eût eu l'audace de jeter un regard effronté sur cet aimable visage…

— Ils n'auraient pas osé, mon amour, dit la dame.

— Et ils font bien, dit M. Bumble en montrant le poing. Je voudrais bien voir qu'un individu, paroissial ou extra-paroissial, se permît une pareille liberté ! j'ose dire qu'il ne la prendrait pas deux fois. »

Si des gestes violents n'avaient pas embelli ces paroles, la dame aurait pu les trouver médiocrement flatteuses pour ses charmes ; mais, comme M. Bumble proférait cette menace d'un air belliqueux, elle fut vivement touchée de cette preuve de dévouement, et déclara avec admiration que c'était un vrai tourtereau.

Le tourtereau releva le collet de son habit, mit son tricorne, échangea avec sa future moitié un long et tendre baiser, et sortit pour aller affronter une seconde fois la bise glaciale du soir. À peine s'arrêta-t-il quelques instants dans la salle des indigents pour les brutaliser un peu, afin de bien s'assurer qu'il avait toute la rudesse nécessaire pour s'acquitter comme il faut des fonctions de directeur d'un dépôt de mendicité. Sûr de posséder cette aptitude, M. Bumble sortit du dépôt le cœur léger, et, tout occupé de

la brillante perspective d'un avancement prochain, il n'eut point d'autre pensée le long du chemin, jusqu'à la boutique de l'entrepreneur de pompes funèbres.

M. et Mme Sowerberry étaient allés prendre le thé en ville, et, comme le sieur Noé Claypole n'était jamais enclin à se donner plus de mouvement qu'il n'en fallait pour bien remplir ses fonctions digestives, la boutique n'était pas encore fermée, quoique l'heure ordinaire de clôture fût déjà passée. M. Bumble frappa, à plusieurs reprises, de sa canne sur le comptoir ; mais personne ne vint ; il aperçut une légère lueur derrière la porte vitrée de l'arrière-boutique, et se décida à aller voir ce qui se passait par là ; et, quand il vit ce qui se passait par là, il ne fut pas peu ébahi.

La nappe était mise pour le souper, et sur la table il y avait du pain, du beurre, des assiettes, des verres, un cruchon de porter et une bouteille de vin. Au bout de la table, M. Noé Claypole se prélassait mollement dans un fauteuil, les jambes pendantes sur un des bras de fauteuil, un couteau dans une main, une longue tartine de beurre dans l'autre. À côté de lui était Charlotte, occupée à ouvrir des huîtres que M. Claypole lui faisait l'amitié d'avaler avec un empressement remarquable. Son nez plus rouge qu'à l'ordinaire et un certain clignotement de l'œil droit annonçaient qu'il était un peu lancé, et ce qui confirmait ces symptômes, c'était l'avidité avec laquelle il faisait disparaître les huîtres, dont il appréciait, sans nul doute, les propriétés rafraîchissantes, dans les cas d'inflammation interne.

« Tenez, Noé, dit Charlotte, en voici une belle, bien grasse. Goûtez-moi ça… Encore celle-là pour finir.

— Quelle délicieuse chose qu'une huître ! observa M. Claypole après l'avoir avalée ; quel dommage qu'on ne puisse en manger beaucoup sans se faire mal ! n'est-ce pas, Charlotte ?

— C'est une vraie cruauté, dit Charlotte.

— C'est bien vrai, continua M. Claypole. Est-ce que vous n'aimez pas les huîtres ?

— Pas beaucoup, répondit Charlotte. J'aime mieux vous voir les manger, cher Noé, que de les manger moi-même.

— Tiens ! dit Noé après réflexion, c'est vraiment bizarre !

— Encore une, dit Charlotte ; en voici une avec une barbe si belle et si délicate !

— Pas une seule de plus, dit Noé ; c'est impossible et je le regrette bien. Venez ici, Charlotte, que je vous embrasse.

— Comment ! dit M. Bumble en s'élançant dans la chambre. Répétez cela, monsieur. »

Charlotte poussa un cri et se cacha la figure dans son tablier, tandis que M. Claypole, sans bouger autrement que pour mettre ses pieds à terre, considérait le bedeau de l'air d'un ivrogne épouvanté.

« Répétez cela, misérable, effronté que vous êtes ! dit M. Bumble. Comment osez-vous tenir un pareil propos, monsieur ? Et comment osez-vous l'encourager, coquine ? L'embrasser ! s'écria M. Bumble au comble de l'indignation. Fi donc !

— Je n'avais pas l'intention de le faire, dit Noé, les larmes aux yeux ! c'est elle qui veut toujours m'embrasser bon gré mal gré.

— Oh ! Noé ! s'écria Charlotte d'un ton de reproche.

— Si vraiment, vous savez bien que si, répliqua Noé : c'est elle qui vient me prendre le menton, monsieur Bumble, et me fait un tas de caresses.

— Silence ! dit sévèrement le bedeau ; descendez à la cuisine, mademoiselle ! Et vous, Noé, fermez la boutique, et pas un mot de plus ; quand votre maître rentrera, dites-lui que M. Bumble est venu le prévenir d'envoyer demain après déjeuner un cercueil pour une vieille femme ; entendez-vous, monsieur ? Un baiser ! ajouta-t-il en levant les mains ; la perversité, l'immoralité des basses classes est affreuse dans cette circonscription paroissiale. Si le parlement ne prend pas en considération ces abominables déportements, le pays est perdu, et les anciennes mœurs des villageois disparaîtront pour jamais ! » Là-dessus le bedeau sortit de la boutique d'un air sombre et majestueux.

Et maintenant que nous l'avons suivi presque jusqu'à sa porte, et que nous avons fait tous les préparatifs nécessaires pour les funérailles de la vieille pauvresse, nous allons nous informer du sort du jeune Olivier Twist, et savoir s'il est toujours gisant dans le fossé où Tobie Crackit l'a laissé.

q

Chapitre 28 Olivier revient sur l'eau. - Suite de ses aventures.

« Que le diable vous étrangle ! murmura Sikes en grinçant des dents ; je voudrais bien vous tenir, les uns ou les autres, je vous ferais hurler encore plus fort. »

En proférant ces imprécations avec toute la fureur que comportait sa nature féroce, il posa sur son genou l'enfant blessé, et tourna un instant la tête pour voir s'il apercevait ceux qui le poursuivaient.

Il n'y avait pas moyen, au milieu du brouillard et des ténèbres ; mais de tous côtés retentissaient les cris des hommes, les aboiements des chiens, les tintements de la cloche d'alarme.

« Arrête, poltron ! s'écria le brigand en couchant en joue Tobie Crackit, qui, mettant à profit ses longues jambes, avait déjà pris les devants ; arrête ! »

Tobie s'arrêta court ; car il n'était pas sûr d'être hors de la portée du pistolet, et Sikes n'était pas en train de plaisanter.

« Viens donner la main à l'enfant, cria Sikes en faisant un geste furieux à son complice ; ici, vite ! »

Tobie fit mine de revenir sur ses pas, mais en grommelant tout bas, d'une voix essoufflée, et de l'air le moins empressé.

« Plus vite que ça, s'écria Sikes en posant l'enfant dans un fossé sans eau qui se trouvait là, et en tirant un pistolet de sa poche. Ne va pas faire la bête avec moi. »

En ce moment le bruit devint de plus en plus fort, et Sikes, en jetant les yeux autour de lui, put entrevoir que ceux qui lui donnaient la chasse avaient déjà escaladé la barrière du champ où il se trouvait, et lancé deux chiens à ses trousses.

« Sauve qui peut, Guillaume, dit Tobie ; laisse là l'enfant, et montre-leur les talons. » En même temps M. Crackit, préférant la chance d'être tué par son ami à la certitude d'être pris par ses ennemis, tourna casaque et s'enfuit à toutes jambes.

Sikes, grinçant des dents, lança un coup d'œil rapide autour de lui, jeta sur Olivier inanimé le collet dans lequel il l'avait enveloppé à la hâte, s'avança, en courant le long de la haie, comme pour détourner l'attention de ceux qui le poursuivaient de l'endroit où gisait l'enfant, s'arrêta une seconde devant une autre baie qui joignait la première à angle droit, déchargea son pistolet en l'air et s'enfuit.

« Holà ! holà ! cria dans le lointain une voix tremblante, Pincher, Neptune, ici, ici ! »

Les chiens, qui ne semblaient pas prendre plus de goût à ce jeu que leurs maîtres, obéirent au premier ordre ; et trois hommes, qui s'étaient avancés à quelque distance dans le champ en question, s'arrêtèrent pour délibérer.

« Mon avis, ou pour mieux dire mon ordre, dit le plus gros des trois, est que nous retournions tout de suite à la maison.

— Tout ce qui convient à M. Giles me convient aussi, répondit un petit homme à la mine rebondie, qui était très pâle, et aussi très poli, comme le sont presque toujours les gens qui ont peur.

— Je ne serais pas assez malhonnête pour vous contredire, messieurs, dit le troisième, qui avait rappelé les chiens ; M. Giles sait ce qu'il fait.

— Sans doute, reprit le petit homme, et ce n'est pas à nous à aller à l'encontre de ce que dit M. Giles ; non, non, je connais ma position, Dieu merci, je connais ma position. »

À dire vrai, le petit homme semblait se rendre très bien compte de sa position, et savoir parfaitement qu'elle n'était nullement enviable, car la peur lui faisait claquer les dents.

« Vous avez peur, Brittles, dit M. Giles.

— Non, dit Brittles.

— Si, dit Giles.

— C'est faux, monsieur Giles, dit Brittles.

— C'est vous qui mentez, Brittles », dit M. Giles.

C'était l'observation moqueuse de M. Giles qui lui avait attiré ces reparties un peu vives, et, si M. Giles s'était moqué de Brittles, c'est qu'il était indigné de ce qu'on rejetait sur lui seul, sous forme de compliment, la responsabilité de la retraite, le troisième individu mit fin à la discussion par une observation très philosophique :

« Tenez ! messieurs, si vous voulez que je vous le dise, nous avons tous peur.

— Parlez pour vous, monsieur, dit M. Giles, qui était le plus pâle des trois.

— C'est aussi ce que je fais, répondit-il ; rien de plus simple, de plus naturel, que d'avoir peur dans de telles circonstances ; pour moi, j'ai peur.

— Et moi aussi, dit Brittles ; mais on ne vient pas dire cela à un homme, de but en blanc. »

Ces aveux pleins de franchise apaisèrent M. Giles, qui reconnut qu'il avait peur comme les autres. Alors tous trois firent volte-face et se mirent à fuir, avec une unanimité touchante, jusqu'à ce que M. Giles, qui avait la respiration courte, et qui était gêné dans sa course par une fourche dont il s'était armé, demandât poliment un moment de halte pour s'excuser de ses vivacités de langage.

« C'est une chose étonnante, dit-il, après avoir fait agréer ses explications, que ce qu'un homme est capable de faire quand il est monté ; j'aurais commis un meurtre, j'en suis sûr, si nous avions attrapé un de ces gredins. »

Comme les deux autres étaient du même avis, et qu'ils étaient maintenant, ainsi que M. Giles, tout à fait calmés, ils se mirent à chercher quelle cause avait pu amener un changement si soudain dans leur tempérament.

« Je sais ce que c'est, dit M. Giles, c'est la barrière.

— Cela ne m'étonnerait pas, s'écria Brittles, s'arrêtant tout de suite à cette idée.

— Soyez sûr, dit Giles, que c'est la barrière qui a mis un frein à notre ardeur ; j'ai senti la mienne m'abandonner tout à coup au moment où j'escaladais la barrière. »

Par une coïncidence digne de remarque, les deux autres avaient éprouvé la même sensation désagréable, juste au même moment. Il fut donc évident pour tous trois que c'était la barrière, d'autant plus qu'il n'y avait nul doute à avoir sur le moment précis où ce changement s'était produit en eux : car tous trois se souvenaient que c'était en escaladant la barrière qu'ils avaient aperçu les voleurs.

Ce dialogue avait lieu entre les deux hommes qui avaient surpris les brigands, et un chaudronnier ambulant, qui avait couché sous un hangar, et qu'on avait réveillé ainsi que ses deux chiens barbets pour prendre part à la poursuite. M. Giles remplissait à la fois les fonctions de sommelier et d'intendant près de la vieille dame, propriétaire de l'habitation, et Brittles était pour tout faire ; comme il était entré tout enfant dans la maison, on le traitait toujours comme un jeune garçon qui promettait, bien qu'il eût quelque chose comme trente ans passés.

Ils causaient donc, comme nous l'avons vu, pour se donner du courage ; mais ils marchaient serrés les uns entre les autres, et jetaient autour d'eux un regard inquiet, pour peu que le vent agitât les branches ; ils se portèrent avec précipitation vers un arbre au pied duquel ils avaient laissé leur lanterne, qu'ils enlevèrent dans la crainte que la lueur n'indiquât aux voleurs le point vers lequel il fallait faire feu. Puis ils continuèrent à se diriger vers la maison, plutôt courant que marchant, et, longtemps après qu'il ne fut plus possible de les distinguer, on entrevoyait encore leur ombre mobile s'agiter et danser dans le lointain, assez semblable à une vapeur qui s'élève d'un sol humide et détrempé.

L'air devint plus froid à mesure que le jour avança lentement, et le brouillard couvrit la terre comme d'un épais nuage de fu-

mée. L'herbe était trempée, les sentiers et les bas-fonds n'étaient que boue et que fange, et un vent de pluie malsain faisait entendre son triste sifflement. Olivier était toujours immobile et privé de sentiment, à l'endroit où Sikes l'avait laissé.

Le jour se leva lentement ; une pâle lueur éclaira le ciel, marquant plutôt la fin de la nuit que le commencement du jour. Les objets qui, dans l'obscurité, semblaient effrayants et terribles, devenaient de plus en plus distincts et reprenaient peu à peu leur aspect habituel. La pluie tombait fine et serrée, et battait les buissons dégarnis de feuilles ; mais Olivier ne la sentait pas, et restait gisant, sans connaissance et loin de tout secours, sur sa couche d'argile.

Enfin, un faible cri de douleur rompit ce long silence, et en le poussant l'enfant s'éveilla. Son bras gauche, grossièrement enroulé dans un châle, pendait sans force à son côté, et la bande était couverte de sang. Il était si faible qu'il eut de la peine à se mettre sur son séant, et, quand il en fut venu à bout, il regarda languissamment autour de lui pour chercher du secours, et la douleur lui arracha des gémissements. Tremblant de froid et d'épuisement, il fit un effort pour se lever ; mais le frisson le saisit de la tête aux pieds, et il retomba à terre.

Après être revenu quelques instants à l'état de stupeur dans lequel il avait été si longtemps plongé, Olivier, sentant un affreux malaise, présage d'une mort certaine s'il restait où il était, se remit sur pied et essaya de marcher. Il avait la tête embarrassée, et il chancelait comme un homme ivre ; il parvint néanmoins à se tenir sur ses pieds, et, la tête pendante sur la poitrine, il s'avança d'un pas incertain, sans savoir où il allait.

Une foule d'idées bizarres et confuses se croisaient dans son esprit ; il lui semblait qu'il marchait encore entre Sikes et Crackit, qui se disputaient violemment, et que leurs paroles frappaient son oreille ; si, dans son délire, il faisait un violent effort pour s'empêcher de tomber, il se trouvait tout à coup qu'il était en conversation réglée avec eux ; puis il était seul avec Sikes, arpentant le terrain comme il l'avait fait la veille, et il croyait sentir encore l'étreinte du brigand chaque fois que quelqu'un passait à côté d'eux. Tout à coup il tressaillait au bruit d'une détonation d'arme à feu, et il entendait de grands cris ; des lumières brillaient devant ses yeux ; tout était bruit et tumulte, et il lui semblait qu'il était enchaîné par une main invisible ; à ces visions rapides venait se joindre un sentiment vague et pénible de souffrance qui le tourmentait sans relâche.

Il s'avança ainsi en chancelant, se frayant machinalement passage entre les barrières et les baies qui se trouvaient sur son chemin, et enfin il arriva à une route ; là, la pluie commença à tomber si fort qu'il revint à lui.

Il regarda tout à l'entour et vit à peu de distance une maison, jusqu'à laquelle il pourrait peut-être se traîner. En voyant son état on aurait sans doute pitié de lui, et dans le cas contraire, mieux valait encore, pensait-il, mourir près d'un toit habité par des êtres humains, que dans la solitude des champs, à la belle étoile. Il réunit tout ce qui lui restait de force pour cette dernière tentative, et s'avança d'un pas incertain.

En approchant de cette maison, il lui sembla vaguement qu'il l'avait déjà vue ; il ne se souvenait d'aucun détail, mais la forme et l'aspect de cette maison ne lui étaient pas inconnus.

Ce mur de jardin ! sur la pelouse, de l'autre côté, il était tombé à genoux la nuit dernière, et avait imploré la merci des deux brigands ; c'était bien là la maison qu'ils avaient essayé de dévaliser.

En reconnaissant où il était, Olivier éprouva une telle crainte, qu'il oublia, un instant les tortures que sa blessure lui faisait éprouver, et ne songea qu'à fuir. Fuir ! il pouvait à peine se tenir debout ; et quand même il aurait eu toute l'agilité de la jeunesse, où pouvait-il fuir ? Il poussa la porte du jardin ; elle n'était pas fermée à clef et roula sur ses gonds ; il franchit péniblement la pelouse, gravit les marches du perron, frappa doucement à la porte, et les forces lui manquant tout à fait, il s'affaissa contre un des piliers de la porte d'entrée.

En ce moment, M. Giles, Brittles et le chaudronnier étaient dans la cuisine, et se remettaient des fatigues et des terreurs de la nuit avec du thé et des friandises ; non qu'il fût dans les habitudes de M. Giles de laisser prendre trop de familiarité aux domestiques inférieurs, envers lesquels il était plutôt enclin à se comporter avec une bienveillance hautaine, de manière à ne pas leur laisser oublier la supériorité de sa position sociale ; mais devant la mort, les incendies, les attaques à main armée, tous les hommes sont égaux. M. Giles était donc assis à la cuisine, les jambes croisées devant le feu, le bras gauche appuyé sur la table, tandis qu'il gesticulait du bras droit et faisait de l'attaque nocturne un récit détaillé et minutieux, que tous les auditeurs, et surtout la cuisinière et la femme de chambre, écoutaient avidement.

« Il était à peu près deux heures et demie, dit M. Giles, je ne jurerais pas pourtant qu'il ne fût pas plutôt près de trois heures quand je m'éveillai, et me tournant dans mon lit, comme ceci (ici

M. Giles se retourna sur sa chaise en attirant à lui le bout de la nappe, pour simuler les draps), il me sembla que j'entendais un certain bruit. »

À cet endroit du récit, la cuisinière pâlit et demanda à la femme de chambre d'aller fermer la porte ; la femme de chambre s'adressa à Brittles, et celui-ci au chaudronnier, qui fit semblant de ne pas entendre.

« Il me sembla que j'entendais un certain bruit, continua M. Giles. « C'est une illusion », que je me dis d'abord, et j'allais me remettre à dormir quand j'entendis le bruit recommencer, et d'une manière distincte.

— Quel genre de bruits ? demanda la cuisinière.

— Une espèce de bruit sourd, répondit M. Giles en promenant ses regards sur l'assistance.

— Ou plutôt le bruit d'une râpe à muscade sur une barre de fer, observa Brittles.

La cuisinière et la femme de chambre s'écrièrent en même temps : « Dieu de Dieu ! » et rapprochèrent leurs chaises l'une contre l'autre.

« Alors j'entendis le bruit, à n'en pouvoir douter, reprit M. Giles. « On est en train, que je me dis, de forcer une porte ou une fenêtre ; que faut-il faire ? Je vais aller prévenir ce pauvre Brittles pour l'empêcher de se laisser assassiner dans son lit ; autrement, que je me dis, on lui couperait bel et bien la gorge d'une oreille à l'autre, sans qu'il s'en aperçoive. »

Ici tous les yeux se dirigèrent sur Brittles, qui avait les siens fixés sur le narrateur, et le considérait la bouche ouverte, de l'air le plus épouvanté.

« Je repousse mes draps, dit Giles, en regardant fixement la cuisinière et la femme de chambre, je saute doucement à bas du lit, je mets une paire de…

— Il y a des dames, monsieur Giles, murmura le chaudronnier.

— De souliers, monsieur, dit Giles en se tournant vers lui et en appuyant sur le mot : je m'empare du pistolet chargé qui est toujours sur l'escalier près du panier à argenterie, et je me dirige à pas de loup vers sa chambre. « Brittles, que je lui dis après l'avoir éveillé, n'ayez pas peur ! »

— C'est tout à fait exact, observa Brittles à demi-voix.

— « Nous sommes des hommes morts, à ce que je crois, Brittles, que je lui dis ; mais n'ayez aucune inquiétude. »

— A-t-il eu bien peur ? demanda la cuisinière.

— Pas le moins du monde, répondit M. Giles ; il a été aussi ferme… tenez, presque aussi ferme que moi.

— Moi, je serais morte sur le coup, c'est sûr, observa la femme de chambre.

— C'est que vous n'êtes qu'une femme, répliqua Brittles, qui reprenait un peu d'assurance.

— Brittles a raison, dit M. Giles en approuvant d'un signe de tête ce qu'il venait de dire. De la part d'une femme, on ne doit pas attendre autre chose ; mais nous, qui sommes des hommes, nous

prenons une lanterne sourde qui était sur la cheminée de Brittles, et nous descendons l'escalier à tâtons, dans l'obscurité, comme ceci. »

M. Giles s'était levé et avait fait deux ou trois pas les yeux fermés pour joindre le geste au récit, quand tout à coup il tressaillit vivement, ainsi que toute la compagnie, et regagna vite sa chaise. La cuisinière et la femme de chambre poussèrent un cri.

« On a frappé à la porte, dit M. Giles en affectant une parfaite sérénité. Allez ouvrir, quelqu'un. »

Personne ne bougea.

« Il est assez singulier qu'on vienne frapper à la porte si matin, dit M. Giles en considérant les visages pâles de ceux qui l'entouraient et en pâlissant lui-même ; mais il faut ouvrir la porte : entendez-vous, quelqu'un ? »

M. Giles, tout en parlant, regardait Brittles ; mais ce jeune homme, étant naturellement modeste, ne se considéra probablement pas comme quelqu'un, et se persuada que cette injonction ne le regardait pas ; en tout cas, il ne répondit rien. M. Giles fit signe au chaudronnier, mais celui-ci s'était tout à coup endormi. Quant aux femmes, il ne fallait pas y songer.

« Si Brittles préfère ouvrir la porte en présence de témoins, dit M. Giles après un court silence, je suis prêt à l'accompagner.

— Et moi aussi », dit le chaudronnier, se réveillant aussi vite qu'il s'était endormi.

Brittles capitula à ces conditions, et la société, quelque peu rassurée après avoir découvert, en ouvrant les volets, qu'il faisait

grand jour, monta l'escalier, les chiens formant l'avant-garde, et les deux femmes l'arrière-garde, parce qu'elles avaient peur de rester seules en bas. Sur le conseil de M. Giles, tout le monde parlait très haut, afin de montrer qu'on était en nombre, s'il y avait à la porte quelque malintentionné ; une autre idée lumineuse traversa l'esprit du rusé M. Giles ; ce fut de pincer la queue des chiens dans le vestibule pour les faire aboyer à tue-tête.

Ces précautions prises, M. Giles prit le bras du chaudronnier (pour empêcher celui-ci de se sauver, dit-il en plaisantant), et donna l'ordre d'ouvrir la porte. Brittles obéit, et tous, se serrant les uns contre les autres, ne virent d'autre objet formidable que le pauvre petit Olivier Twist, épuisé et sans voix, qui entrouvrit péniblement les yeux et implora du regard leur pitié.

« Un jeune garçon ! s'écria M. Giles en repoussant énergiquement le chaudronnier en arrière ; qu'est-ce… tiens !… Brittles… regardez donc… ne le reconnaissez-vous pas ? »

Brittles qui, en ouvrant la porte, avait eu soin de se tenir derrière, n'eut pas plus tôt vu Olivier qu'il poussa un cri perçant. M. Giles, saisissant l'enfant par une jambe et un bras (heureusement ce n'était pas son bras cassé), le porta dans le vestibule et le déposa sur les dalles.

« Nous le tenons ! cria Giles du bas de l'escalier ; voici un des voleurs, madame ! nous tenons un voleur ! mademoiselle… blessé, mademoiselle. C'est moi qui ai tiré sur lui, madame, et Brittles tenait la chandelle.

— Dans une lanterne, mademoiselle », cria Brittles en mettant une main près de sa bouche pour donner plus de portée à sa voix.

Les deux servantes montèrent l'escalier en courant, pour porter en haut la nouvelle que M. Giles avait capturé un voleur, et le chaudronnier tâcha de faire revenir Olivier de son évanouissement, de crainte qu'il ne mourût avant d'être pendu. Au milieu de ce bruit et de ce mouvement, on entendit une douce voix de femme, et tout s'apaisa à l'instant.

« Giles ! dit la voix du haut de l'escalier.

— Me voici, mademoiselle, répondit celui-ci. N'ayez pas peur, mademoiselle, je n'ai pas trop de mal ; il n'a pas fait une résistance désespérée ; il a vu bien vite qu'il avait trouvé son maître.

— Chut ! reprit la jeune dame. Vous effrayez ma tante autant et plus que les voleurs. Est-ce que le pauvre homme est dangereusement blessé ?

— Blessé mortellement, mademoiselle, répondit Giles d'un air de satisfaction.

— Je crois bien qu'il va passer, mademoiselle, cria Brittles ; ne voulez-vous pas venir le voir dans le cas où…

— Chut ! je vous prie, reprit la jeune dame. Attendez un instant que j'aille parler à ma tante. »

Avec autant de douceur et de grâce dans sa démarche que dans sa voix, la jeune demoiselle s'éloigna et revint bientôt pour ordonner de transporter avec soin le blessé dans la chambre de M. Giles, et dire à Brittles de seller le poney, et de se rendre tout de suite à Chertsey, pour faire venir en toute hâte un constable et un médecin.

« Ne voulez-vous pas le voir, mademoiselle ? demanda M. Giles avec autant d'orgueil que si Olivier était quelque oiseau d'un plumage rare, abattu d'un coup de fusil qui faisait honneur à son adresse ; pas seulement un petit coup d'œil, mademoiselle ?

— Non, pas pour tout un monde, répondit la jeune fille : le pauvre garçon ! Oh ! traitez-le avec bonté, Giles, ne fût-ce que pour l'amour de moi. »

Le vieux domestique la regarda s'éloigner avec autant d'orgueil et d'admiration que si c'eût été sa propre fille ; puis se penchant sur Olivier, il aida à le transporter en haut de l'escalier, avec le soin et la sollicitude d'une femme.

q

Chapitre 29 Détails d'introduction sur les habitants de la maison où se trouve Olivier.

Dans une belle salle à manger, meublée à l'ancienne mode et avec le confort d'autrefois plutôt que d'après les lois de l'élégance moderne, deux dames assises à une table bien servie étaient en train de déjeuner. M. Giles, en grande tenue et vêtu tout de noir, était occupé à les servir. Il était debout à égale distance du buffet et de la table, se redressant de toute sa hauteur, la tête rejetée en arrière et légèrement penchée, la jambe gauche en avant, une main dans son gilet, l'autre pendante et tenant une assiette. Dans cette attitude, il avait l'air d'un homme bien pénétré du sentiment de son mérite et de son importance.

Des deux dames, l'une était déjà avancée en âge, et pourtant aussi droite que le dossier élevé de sa chaise de chêne. Sa mise, extrêmement soignée, offrait le mélange des anciennes modes avec quelques légères concessions au goût moderne, destinées à faire agréablement ressortir le style ancien plutôt qu'à en atténuer l'effet. Pleine de dignité dans son maintien, elle avait les mains jointes et posées sur la table, et fixait attentivement sur sa jeune compagne des yeux dont les années n'avaient presque pas affaibli l'éclat.

Celle-ci était dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, et si jamais les anges, pour exécuter les volontés de Dieu, revêtent une forme mortelle, on peut supposer sans impiété qu'ils empruntent des traits semblables aux siens.

Elle n'avait pas plus de dix-sept ans ; sa taille était si svelte et si gracieuse, ses traits si beaux et si purs, l'expression de son visage si douée et si suave, qu'il ne semblait pas que la terre fût son élément, ni les autres femmes ses semblables. L'intelligence qui brillait dans ses yeux bleus et éclairait sa noble tête, paraissait au-dessus de son âge et même de ce monde. La douceur et la gaieté se reflétaient tour à tour sur son visage ; le sourire, le joyeux sourire du bonheur, s'y peignait aussi ; et à tous ces charmes elle joignait un cœur animé des sentiments les plus purs et les plus affectueux dont notre nature soit capable.

Tandis que la vieille dame la contemplait, elle leva les yeux par hasard, rejeta gracieusement en arrière ses cheveux tressés sur son front, et il y avait dans son regard une telle expression d'affection et de tendresse naïve, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

La vieille dame sourit ; mais son cœur était plein, et tout en souriant elle laissa échapper une larme.

« Voilà plus d'une heure que Brittles est parti, n'est-ce pas ? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Une heure douze minutes, madame, répondit M. Giles en consultant une montre d'argent suspendue à un ruban noir.

— Il ne se presse jamais, remarqua la vieille dame.

— Brittles a toujours été un garçon lent, madame, répondit le domestique ; ce qui signifiait que, Brittles ne s'étant jamais pressé depuis plus de trente ans, il y avait peu d'apparence qu'il devînt jamais expéditif.

— Loin de se corriger, il empire, à ce qu'il me semble, dit la dame.

— Il est tout à fait inexcusable s'il s'arrête pour jouer avec les autres petite garçons », dit la jeune fille en riant.

M. Giles réfléchissait sans doute s'il devait se permettre un sourire respectueux, quand une voiture s'arrêta à la porte du jardin. Un gros monsieur en descendit précipitamment, entra sans se faire annoncer, et s'élança dans la salle à manger, où il faillit culbuter M. Giles et la table par-dessus le marché.

« Vit-on jamais chose pareille, s'écria-t-il, ma chère madame Maylie ? Est-il possible !... Et la nuit, encore ! Jamais je n'ai rien vu de pareil ! »

Tout en faisant ce compliment de condoléance, le gros monsieur tendit la main aux dames, s'assit près d'elles et s'informa de leur santé.

« Il y avait de quoi mourir, dit-il… oui… mourir de frayeur. Pourquoi ne pas m'avoir envoyé chercher ? Mon domestique serait arrivé en un instant, et moi et mon aide… ou n'importe qui… nous nous serions fait un plaisir, en vérité, dans cette circonstance… si inattendue… et la nuit, encore ! »

Le docteur paraissait surtout ému à l'idée que les voleurs étaient venus à l'improviste, et de nuit, comme si ces messieurs avaient l'habitude de vaquer à leurs affaires en plein jour, et d'annoncer leur visite en écrivant un mot, deux ou trois jours à l'avance.

« Et vous, mademoiselle Rose, dit le docteur en s'adressant à la jeune fille, vous avez dû…

— Oh ! beaucoup, en vérité, dit Rose en l'interrompant ; mais il y a là-haut un pauvre malheureux que ma tante désire que vous voyiez.

— Certainement, répondit le docteur ; c'est vous, Giles, à ce qu'il paraît, qui l'avez mis en cet état. »

M. Giles, qui rangeait en ce moment les tasses d'un air agité, devint très rouge, et dit qu'en effet c'était lui qui avait eu cet honneur.

« Cet honneur ? dit le médecin. Au fait, je ne sais pas trop : peut-être est-il aussi honorable de tirer à bout portant sur un voleur dans une cuisine que de toucher son adversaire à quinze pas. Figurez-vous, Giles, qu'il a tiré en l'air et que vous vous êtes battu en duel. »

M. Giles, qui voyait dans cette manière légère de traiter la chose une injuste atteinte à sa gloire, répondit respectueusement

qu'il ne lui appartenait pas de juger la question, mais qu'elle n'avait toujours pas tourné d'une manière plaisante pour son adversaire.

« Eh ! c'est vrai ! dit le docteur. Où est-il ? montrez-moi le chemin. J'aurai l'honneur de vous revoir en descendant, madame. Ah ! voici la petite fenêtre par laquelle il est entré. Je n'aurais jamais cru qu'on pût passer par là. » Tout en continuant ses réflexions, il monta l'escalier derrière M. Giles.

Il faut savoir que M. Losberne, chirurgien du voisinage, connu dans tout le pays sous le nom de docteur, devait son embonpoint à sa bonne humeur plus qu'à la bonne chère ; c'était un vieux garçon plein de cœur et d'originalité, et tel qu'on n'eût pas trouvé son pareil à vingt lieues à la ronde.

Il resta en haut beaucoup plus longtemps que lui et les dames ne s'y attendaient. On alla chercher dans sa voiture une grande boîte. La sonnette de la chambre à coucher se fit entendre à plusieurs reprises ; les domestiques montèrent et descendirent vingt fois l'escalier ; on put en conclure qu'il se passait quelque chose de grave. Enfin, il revint ; aux questions empressées qu'on lui adressa au sujet du malade, il prit un air très mystérieux et ferma la porte avec soin.

« C'est une chose bien extraordinaire, madame Maylie, dit-il en s'appuyant contre la porte pour la tenir fermée.

— Il n'est pas en danger, j'espère ? dit la vieille dame.

— Cela n'aurait rien d'étonnant, répondit le docteur. J'espère pourtant que non. Avez-vous vu ce voleur ?

— Non, répondit Mme Maylie. Vous n'avez aucun détail sur lui ?

— Aucun.

— Je vous demande pardon, madame, interrompit M. Giles ; mais j'allais vous en donner quand le docteur Losberne est entré. »

Le fait est que M. Giles n'avait pu dans le premier moment se décider à avouer qu'il avait tiré sur un enfant. Sa bravoure lui avait valu tant d'éloges que rien au monde n'eût pu l'empêcher de différer un peu l'explication, afin de jouir avec délices, au moins pendant quelques instants, de sa réputation de valeur et d'intrépidité.

« Rose voulait voir cet homme, dit Mme Maylie, mais je m'y suis refusée.

— Hum ! fit le docteur. Il n'a rien de bien effrayant. Refuseriez-vous de le voir en ma présence ?

— Nullement, répondit la vieille dame, s'il y a nécessité.

— Je pense en effet que c'est nécessaire, dit le docteur, et je suis sûr que vous regretteriez vivement d'avoir tardé à le voir ; il est maintenant très tranquille. Mademoiselle Rose, voulez-vous me permettre ? Il n'y a pas l'ombre d'un danger, je vous le jure. »

q

Télécharger la suite :

1.Environ 75 centimes.

2.Cent vingt cinq francs.

1.On donne le nom de muets (mutes) à des hommes qui se tiennent à la porte d'une maison mortuaire, et qui accompagnent les convois.

1.Allusion au moulin que font tourner les condamnés.

1.Sorte de jeu de cartes fort usité en Angleterre.

2.Gateau particulier pour prendre avec le thé.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dickens_charles_-_olivier_twist_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.